Le Noviciat de l'Hôpl Général de Québec

RAPPORT

SUR

LES MISSIONS

DU

DIOCÈSE DE QUÉBEC

ET AUTRES QUI EN ONT CI-DEVANT FAIT PARTIE.

MARS, 1851. No. 9.

AVEC APPROBATION DES SUPERIEURS.



QUÉBEC:

Imprimé par A. Côté et Cie., près l'Archevêché.

1851.

RAPPORT

SUR

LES MISSIONS

DU

DIOCÈSE DE QUÉBEC

ET AUTRES QUI EN ONT CI-DEVANT FAIT PARTIE.

MARS, 1851. No. 9.



AVEC APPROBATION DES SUPERIEURS.



QUÉBEC:
Imprimé par A. Côté et Cie., près l'Archevêché.

1851.

AVANT-PROPOS.

—

Des circonstances imprévues ayant empêché, l'année dernière, la publication du rapport des missions, l'on ne devra pas être surpris de rencontrer dans ce 9e numéro des détails qui peuvent paraître uu peu anciens. Nous sommes cependant assurés que les lecteurs ne nous sauront point mauvais gré de les avoir reproduits, puisque pour des catholiques tout ce qui intéresse l'avancement de notre sainte religion conserve toujours de l'importance, malgré la distance des lieux et des temps. Par plusieurs des lettres reproduites dans ce numéro, l'on pourra se convaincre que les enfants du Canada n'ont pas été des ouvriers inutiles dans la vigne du Seigneur. Depuis l'Ile de Vancouver jusqu'au

golfe de Californie ; depuis les plaines de la Nébraska jusqu'aux forêts de la Saskatchewan, la bonne nouvelle du salut a été annoncée par nos compatriotes à ceux qui gémissaient dans les ombres de la mort.

Au milieu de nous, une œuvre très-importante, organisée et dirigée dans le but d'empêcher nos frères d'émigrer aux Etats-Unis, a déjà produit d'importants résultats pour l'avenir du pays. Des établissements nouveaux ont été formés au sein des vastes forêts du Bas-Canada ; disséminées sur un immense territoire, ces colonies agricoles ne peuvent être desservies régulièrement. Aussi a-t-il été nécessaire de les faire visiter par des missionnaires, dont la présence ranime la foi et soutient le courage des colons.

La Société de la Propagation de la Foi de Québec accorde des secours à plusieurs de ces missions étrangères et soutient en grande partie celles des townships. Il serait à souhaiter qu'elle pût prendre une plus large part dans ces œuvres de charité ; mais malheureusement il est à craindre qu'elle ne soit forcée de restreindre encore davantage ces secours, en conséquence du décroissement de ses ressources. En effet, depuis deux ans, les contributions des associés ont considérablement diminué.

Ce ralentissement dans l'œuvre peut en partie être attribué aux malheurs qui ont pesé sur le commerce et sur l'agriculture. Toutefois l'on peut aussi faire une part à l'insouciance de quelques localités. Dans les comptes ci-joints l'on verra que des sommes considérables ont été données par

des paroisses assez peu favorisées de la fortune ; tandis que des paroisses populeuses et riches ont fourni bien peu, comparativement à leurs moyens. Il serait fâcheux que la négligence de quelques-uns de nos frères entravât les opérations de la société, et arrétât l'élan donné à la colonisation des townships, qui ne peut avancer qu'autant que des secours spirituels y seront assurés à nos co-réligionnaires.

A ce numéro des annales a été jointe une carte lithographiée, sur laquelle est tracée la route suivie par les voyageurs qui émigrent des Etats-Unis à l'Orégon. Cette route commence à quelque distance de St. Louis, état de Missouri, traverse les prairies et gravit les montagnes rocheuses, au milieu desquelles elle se partage en deux. La branche qui penche vers le sud conduit au Grand Lac Salé, près duquel est l'établissement de la secte religieuse des Mormons. L'autre branche tend vers le nord suit la rivière Serpent ou Lewis et va frapper la Columbia près du fort de Walla-Walla. Quoique des inexactitudes se soient glissées dans cette carte, elle est cependant assez correcte pour que le lecteur puisse, par son moyen, suivre les détails du voyage de Monseigneur l'Evêque de Walla-Walla.

Etat *des sommes reçues de chaque paroisse du diocèse de Québec pour l'œuvre de la Propagation de la Foi, du* 1er *décembre* 1848 *au* 1er *décembre* 1849.

DISTRICT DE QUÉBEC.

	£	S.	D.
Notre-Dame de Québec, (1)	133	12	2½
St. Roch de Québec, (partie de 2 ans)	155	18	7
Notre-Dame des Anges, Hôpital-Général,	10	13	1
St. Pierre, Ile d'Orléans,	18	3	1
St. Laurent, do.	30	19	4½
St. Jean, do.	25	6	10
St. François, do.	10	12	10
Ste. Famille, do.	15	5	8
Grondines,	18	7	11½
St. Casimir,	3	18	9
Deschambault,	18	13	0½
Cap-Santé,	19	4	4
Ecureuils, (2)			
Pointe-aux-Trembles,	23	14	9
St. Augustin,	42	10	2
St. Raymond,	3	0	0
Ste. Foye,	35	6	5½
Ancienne-Lorette,	18	11	5
St. Ambroise,	22	13	11
Charlebourg,	19	0	10
Beauport,	53	4	6½
Ange-Gardien,	17	5	4
Château-Richer,	17	5	0½
	£713	8	2½

(1) Dans la somme fournie par N. D. de Québec sont compris £6 10 0 don des Dames Ursulines ; et £6 0 0 don des Dames de l'Hôtel-Dieu.

(2) £9 1 2 reçus apres la clôture de l'exercice seront compris dans le compte-rendu de 1850.

	£	s.	D.
Montant de l'autre part,	£713	8	2½
Ste. Anne de Beaupré,	11	14	2
St.Joachim,	9	15	0
Petite-Rivière,	1	18	1½
Baie St. Paul,	8	0	0
Ile aux Coudres,	11	0	0
Eboulements,	15	13	0
St. Irenée,	4	17	6
Malbaie,	10	18	1
Ste. Agnès,	1	6	3
Grand'Baie, Saguenay,	9	15	0
St. Jean Deschaillons,	11	3	9½
Lotbinière,	20	0	0
Ste. Croix,	12	0	0
St. Antoine,	13	17	3½
St. Nicolas,	14	8	0
St- Sylvestre,	7	10	0
Pointe-Lévi,	68	10	0
St. Jean Chrysostôme,	4	10	0
St. Henri,	44	13	4
St. Anselme,	8	17	1
St. Isidore,	7	10	7½
St. Bernard,	4	10	0
Ste. Marie, Nouvelle-Beauce,	19	1	2
St. Elzéar, do.	9	10	0
St. Joseph, do.	9	0	0
St. François, do.	4	17	10
St. Georges, do.	0	15	1
Ste. Marguerite,	3	0	0
St. Gervais, (1)			
St. Charles,	20	6	10½
Beaumont,	19	15	9
St. Michel,	55	0	0
St. Valier,	7	8	0½
Berthier,			
St. François, Rivière du Sud,	7	2	6
St. Pierre, do.	16	3	10
	£1187	16	6½

(1) £13 15 6 reçus après la clôture de l'exercice sont compris dans le compte-rendu de 1850.

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	1178	16	6½
St. Thomas,	23	0	8
Ile aux Grues,	10	16	9
Cap St. Ignace,	10	0	0
Islet,	42	5	0
St. Jean Port-Joli,	13	12	8
St. Roch des Aulnets,	19	8	10½
Collége Ste. Anne,	3	12	7½
Ste. Anne de la Pocatière,	13	1	3½
Rivière Ouelle,	7	18	8½
St. Denis,	36	0	0
Kamouraska,	59	16	3½
St. Paschal,	14	0	0
St. André,	15	1	0
Rivière-du-Loup,	6	0	0
Ile Verte,	7	1	9
St. Simon et St. Fabien,	5	9	10½
Trois-Pistoles,			
Rimouski,	16	10	0
Ste. Luce,	8	0	0
Cacouna,	4	15	0
Douglastown,	6	5	0
Carleton,	4	5	0
	£1514	17	0½

DISTRICT DES TROIS-RIVIÈRES.

	£	s.	d.
Séminaire de Nicolet,	1	4	9
Trois-Rivières,	41	0	0
St. Maurice,	3	5	0
Maskinongé,	3	1	9½
Ste. Ursule,			
Rivière-du-Loup,	15	12	0
Yamachiche,			
St. Léon,	14	10	0
St. Barnabé,	16	5	0
Pointe-du-Lac,	5	4	4
	£100	2	10½

	£	S.	D.
Montant de l'autre part,	100	2	10½
St. Stanislas,			
Cap de la Madelaine,	1	17	3½
Champlain,	10	19	0½
Batiscan,			
Ste. Geneviève,	14	14	0
Ste. Anne de la Pérade,	44	6	3
Kingsey,	0	10	2
St. Michel d'Yamaska, 2 ans,	71	10	8
St. Guillaume,			
St. François du Lac,	9	14	8
St. David,			
Baie du Fèbvre,	30	17	6
St. Zéphyrin,	2	5	0
Nicolet,	16	18	5½
St. Grégoire,	25	0	0
St. Pierre,			
Bécancourt,	22	9	5
Gentilly,	25	17	1½
Recette du district des Trois-Rivières,	£377	2	5½
do. du district de Québec,	1514	17	0½
Recette totale,	£1891	19	6
Balance restant en caisse le 1er décembre 1848,	2233	8	9
Total,	£4125	8	3

DÉPENSES POUR LA MÊME ANNÉE.

	£	S.	D.
Batisse d'une chapelle au Lac Matapédiac,	30	0	0
Chapelle de Warwick,	25	0	0
Chapelle de Compton,	25	0	0
Presbytère de Shipton,	25	0	0
Terrein de la chapelle de Chicoutimi,	30	0	0
Chapelle de St. Malachie,	20	0	0
Chapelle de Tingwick,	15	0	0
	£170	0	0

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	170	0	0
Presbytère de Laval,	30	0	0
Mission de Matane,	30	0	0
Mission de Paspébiac,	30	0	0
Mission de St. Edouard de Frampton,	20	0	0
Mission de Tring,	25	0	0
Mission de Lambton,	50	0	0
Mission de Leeds,	20	0	0
Mission de Ste. Agathe et St. Gilles,	40	0	0
Mission d'Halifax,	40	0	0
Mission de Somerset,	40	0	0
Perte dans l'envoi d'une partie de la dernière allocation,	25	0	0
Mission d'Arthabaska,	40	0	0
do. de Stanfold,	40	0	0
do. de Drummondville,	40	0	0
do. de Kingsey,	30	0	0
do. de Sherbrooke,	100	0	0
do. de Kennebec,	20	0	0
do. de Chicoutimi,	25	0	0
do. des Escoumins,	37	10	0
Missions du Saguenay et du Lac St. Jean,	75	0	0
Mission de la Grosse-Ile,	100	0	0
Missions de Stoneham, du Lac Beauport et de Laval,	50	0	0
Mission de Valcartier,	25	0	0
do. de St. Raymond,	25	0	0
do. chez les sauvages du St. Maurice,	175	0	0
do. d'Abbittibi,	100	0	0
do. dans les chantiers de l'Ottawa,	50	0	0
Vases sacrés et ornements,	100	0	0
Pour faire venir des Jésuites,	150	0	0
Mission de la Rivière Rouge,	25	0	0
Prêt aux sauvages du village St. François pour leur presbytère,	50	0	0
Chapelle de Ste. Agathe,	50	0	0
Presbytère de Stanfold,	20	0	0
Achat d'une terre pour la chapelle de Frampton-Est,	17	0	0
Mission de Labrador,	25	0	0
Chapelle de St. Pacome,	25	0	0
	£1914	19	0

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	1914	10	0
Missions de Garthby, Ham, etc.,	20	0	0
Chapelle de Lambton,	30	0	0
Impression de livres, en langue montagnaise,	20	0	0
Autres dépenses,	0	8	9
Impression, distribution, etc., du rapport des missions,	135	0	0
Payé à MM. Côté et Cie.,	1	1	6
	£2121	0	3
Frais de correspondances, transmission des annales de Lyon, traites, douanes, contrats de terres, etc.,	£51	4	2½
Montant de la dépense,	£2172	4	5½

RÉCAPITULATION.

Montant en caisse,	£4125	8	3
Dépense de l'année finie ce 1er décembre 1849,	2172	4	5½
Balance en caisse, ce 1er déc. 1849,	£1953	3	9½



ETAT *des sommes reçues par la Société de la Propagation de la Foi, pendant l'année finie le* 1*er décembre* 1850.

DISTRICT DE QUÉBEC.

	£	s.	d.
Notre-Dame de Québec,	120	10	5½
St. Roch de Québec,	112	15	5
Hôpital-Général,	9	2	3
St. Pierre, Ile d'Orléans,	22	14	4
	£265	2	5½

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	265	2	5½
St. Laurent, Ile d'Orléans,	34	16	0½
St. Jean, do.	27	16	4½
St. François, do.	8	10	11½
Ste. Famille, do.	13	18	11
Grondines,	17	0	0½
Deschambault,	22	3	1
Cap Santé,	12	10	0
Ecureuils (pour 1849)	9	1	2
Pointe-aux-Trembles,			
St. Augustin,	51	6	5½
Ste. Catherine,	2	0	11½
Ste. Foye,	21	16	4
St. Richard,	10	11	1½
Ancienne-Lorette,	21	7	2½
St. Ambroise,			
St. Gabriel et Stoneham,	4	6	7
Laval et Lac Beauport,	1	0	0
Charlesbourg	14	11	7
Beauport,	38	15	3
Ange-Gardien,	17	14	11
Château-Richer,	16	7	9
Ste. Anne du Petit Cap,	11	14	8½
St. Joachim,	10	5	0
Baie St. Paul,	6	15	2½
Ile aux Coudres,	11	2	6½
St. Urbain,	0	2	9½
Petite-Rivière,			
Eboulements,	13	0	0
St. Irenée,	3	0	0
Malbaie,	6	7	0
Ste. Agnès,	0	14	0
Grand'Baie, Saguenay,	7	0	0
St. Jean Deschaillons,	4	15	0
Lotbinière,	21	9	7
Ste. Croix,	10	0	0
St. Antoine,	11	5	8
St. Nicolas,	14	14	9½
St. Lazare,	1	0	2
Frampton,	3	3	11½
St. Sylvestre,	9	0	0
	£756	7	7½

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	2756	7	7½
Pointe-Lévi,	74	15	0
St. Henri,	47	17	0
St. Anselme,	8	14	9
St. Isidore,	9	12	10
Ste. Claire,	3	1	1½
St. Bernard,	4	9	6
Ste. Marie, Nouvelle-Beauce,	17	16	11
St. Elzéar,	8	15	0
St. Joseph, Nouvelle-Beauce,	10	5	4
St. François, do.	5	8	7½
St. George,	0	19	4
Ste. Marguerite,	2	0	0
St. Gervais,	29	3	11
St. Charles,	18	4	4½
St. Jean Chrysostôme,			
Beaumont,	17	11	6
St. Michel,	58	0	0
St. Valier,	12	0	0
St. François, Rivière du Sud,	7	2	6
St. Pierre, do.	33	8	1½
St. Thomas,	20	4	9
Ile aux Grues,	11	14	6
Cap St. Ignace,	10	0	0
Islet,	43	10	9½
St. Jean Port-Joli,	12	10	0
St. Roch des Aulnets,	27	0	10
Collége Ste. Anne,	3	6	7
Ste. Anne,	16	17	11
St. Denis,			
Kamouraska,	60	1	2
St. Paschal, (1)	5	0	0
St. André,	14	7	2½
Rivière-du-Loup,	5	5	0
Ile-Verte,	5	10	0
Kakouna,	2	5	0
Trois-Pistoles,	8	17	1½
St. Simon et St. Fabien,	5	0	0
	£1377	4	4

(1) Le reste des aumônes de St. Paschal a été reçu après la clôture des livres, et sera porté sur les comptes de l'année courante.

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	1377	4	4
Rimouski,	11	7	5
Ste. Luce,	2	10	0
Somerset,	2	11	3
Baie-des-Chaleurs—don,	7	10	0
Percé,	2	2	6
Paspébiac,	1	5	0
Carleton,	6	2	6
Tring,	2	6	3
	£1412	19	3

Notes.—Dans la somme fournie par la paroisse de Notre-Dame de Québec est comprise la somme de £6 12 3, don des Dames Ursulines ; ainsi que celle de £6 0 0, don des Dames de l'Hôtel-Dieu de Québec.

Dans celle fournie par la paroisse de St. Pierre, Rivière du Sud, est comprise la somme de £18 11 0½, don d'un particulier.

DISTRICT DES TROIS-RIVIÈRES.

	£	s.	d.
Séminaire de Nicolet,	1	3	2
Trois-Rivières,	65	7	3
Maskinongé,			
Rivière-du-Loup,	9	12	0
Ste. Ursule,—1849 et 1850,	2	17	5
St. Léon,	16	9	11
Yamachiche,			
St. Barnabé,			
Pointe-du-Lac,	6	1	3
Cap de la Madelaine,	2	0	5¼
St. Maurice,	2	18	0
Champlain,	11	10	10
Batiscan,			
Ste. Geneviève,	11	4	0
St. Stanislas,	2	1	3½
Ste. Anne de la Pérade,	30	1	3
St. Prosper,	3	6	0
St. Zéphyrin,	1	14	0
	£166	6	10

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	166	6	10
Drummondville,			
St. Guillaume,			
St. David,			
St. Michel d'Yamaska,	4	0	0
St. François du Lac,	3	5	0
Baie du Febvre,	30	0	0
Nicolet,	17	14	10½
Ste. Monique,	2	17	3
St. Grégoire,	20	0	0
Bécancourt,	35	15	0
Ste. Gertrude,			
Gentilly,	18	4	5½
St. Pierre les Becquets,	8	4	2
Recette du district des Trois-Rivières,	£306	7	7
Recette du district de Québec,	1412	19	3
Recette totale,	£1719	6	10
Produit de vente de Testaments,	20	2	10½
Balance en caisse le 1er décembre 1849,	1953	3	9½
Total,	£3692	13	6

DÉPENSES PENDANT LA MÊME ANNÉE.

	£	s.	d.
St. Maurice,	175	0	0
Abbittibi,	100	0	0
Chantiers de l'Ottawa,	50	0	0
Saguenay,	75	0	0
Escoumins,	20	0	0
Pour l'année dernière, de plus	6	17	0
Chapelle de Tadoussac,	15	0	0
Terre de la chapelle de la Riv. aux Canards,	12	10	0
Grosse-Ile,	80	0	0
Matane,	15	0	0
Frampton Est et Ouest,	25	0	0
Tring,	25	0	0
	£599	7	0

	£	s.	d.
Montant de l'autre part,	599	7	0
Lambton,	40	0	0
Leeds & Broughton,	40	0	0
Ste. Agathe et St. Gilles,	40	0	0
Halifax, Inverness, etc.	40	0	0
Presbytère d'Halifax,	20	0	0
Lac Aylmer, Garthby,	40	0	0
Somerset,	30	0	0
Stanfold,	40	0	0
Arthabaska,	40	0	0
Kingsey,	40	0	0
Drummondville,	40	0	0
Sacristie de Tingwick,	10	0	0
Presbytère de Shipton,	5	0	0
Sherbrooke,	100	0	0
Lac Mandeville,	25	0	0
Prêt à St. Raymond,	25	0	0
Lac Beauport, Stoneham, Laval,	50	0	0
Kennebec,	10	0	0
Hôpital de Marine, 2 ans,	25	0	0
Vases sacrés, ornements, etc.,	150	0	0
Paiement des annales de Lyon,	277	17	6
	£1687	4	6
Perte par mauvais billets et mauvais argent,	1	16	3
Impression de 2000 reçus,	0	15	0
Port de lettres,	0	0	8
	£1689	16	5

RÉCAPITULATION.

Montant en caisse,	£3,692	13	6
Dépenses de l'année,	1,689	16	5
Balance en caisse,	£2002	17	1

Québec, 1er décembre 1850.

VOYAGE

DE L'EVEQUE DE WALLA-WALLA.



E rapport sur les Missions du diocèse de Québec, publié en 1849, annonçait que Mgr. M. Blanchet, parti de Montréal le 4 mars, pour aller se fixer dans son diocèse de Walla-Walla, était heureusement parvenu au terme de son voyage, vers le commencement d'octobre de la même année. Nous sommes heureux de pouvoir reproduire une suite de lettres du prélat-missionnaire, fournissant des détails intéressants sur ce voyage. Au commencement de la première lettre, nous trouvons Mgr. Blanchet à Pittsburg, dans l'état de Pennsylvanie. La ville de Pittsburg s'est élevée sur l'emplacement du fort Duquesne, près duquel, en 1754, les milices canadiennes, soutenues par les sauvages leurs alliés, défirent l'armée anglo-américaine, commandée par le général Braddock.

I. LETTRE.

" St. Pierre de Waskapom, (aux dalles),
" 10 janvier 1850.

" Mon cher ami,

....

....

" *Avril* 3.—Nous avions laissé Montréal depuis douze jours, et déjà nous avions parcouru 260 lieues. La dépense avait été de 31 piastres par tête, pour le louage des voitures. De grand matin, nous nous acheminons vers le palais épiscopal, où Mgr. O'Connor nous accueille avec beaucoup d'affabilité. Nous ne pûmes nous dispenser de loger chez

l'évêque, pendant tout le temps que nous passâmes en sa ville épiscopale. Son aménité, ses égards et ses prévénances étaient bien propres à nous faire trouver courts les quelques jours que je passai en son palais ; mais l'Orégon était encore bien éloigné.

" Pittsburg est situé au confluent des rivières Alleghany et Monongahela, à peu près comme Québec par rapport au St. Laurent et à la rivière St. Charles. Les eaux réunies de ces deux rivières prennent le nom d'Ohio. Le séjour de Pittsburg n'est pas très-agréable à cause de la fumée, produite par le charbon de terre, qui est l'aliment exclusif du feu, tant dans les manufactures que dans les maisons particulières. Mgr. O'Connor me fit visiter l'église des Allemands, desservie par des Rédemptoristes. Avec lui, je parcourus aussi les salles de l'Hôpital, tenu par les Sœurs de la Charité, dans cet état de propreté que l'on trouve dans toutes nos maisons du même genre au Canada. La cathédrale, en briques, était assez bien située autrefois ; mais depuis quelques années, la corporation de la cité ayant fait abaisser le terrein des rues, elle se trouve tellement élevée audessus de la voie publique, qu'il faudra la démolir. Cependant la corporation n'est pas d'humeur d'accorder une indemnité.

" Je fus retenu à Pittsburg plus longtemps que je ne voulais. Le capitaine Lemay avait eu la complaisance de chercher un bateau-à-vapeur pour nous transporter à Saint-Louis, Missouri. A cet effet, le *Pioneer* avait été loué pour la modique somme de huit piastres par tête. Je dis *modique somme*, parce qu'il n'y a pas moins de 400 lieues entre Pittsburg et Saint-Louis, lorsque l'on descend sur l'Ohio. Le capitaine, malgré ses belles promess s de partir le mardi, ne se mit en route que le jeudi.

" *Avril* 8.—*jeudi.*—Nous faisons nos adieux au pieux et hospitalier évêque, et nous nous embarquons sur l'Ohio. Cette rivière coule tranquillement entre deux chaînes de hauteurs, et présente à chaque instant quelque nouveau point de vue. Ses

bords offrent des villes sans nombre, et des campagnes dont le sol paraît fertile. Mais, en vérité, il a beaucoup trop de sinuosités pour le voyageur missionnaire, et en particulier pour les missionnaires de l'Orégon.

" *Avril* 10.—A neuf heures, nous sommes à Cincinati, à 475 milles de Pittsburg. Je vais saluer Mgr. Purcell. Il a un palais épiscopal et une belle cathédrale. J'appris plus tard qu'il avait contracté une dette considérable pour bâtir ces édifices.

" Il eut l'obligeance de me conduire chez les Sœurs de N. D. et chez les Jésuites. Le R. P. Elet, qui est le président du Collége, me dit que le R. P. de Smet ne retournerait pas dans l'Orégon; qu'il devait établir des missions à l'Est des Montagnes Rocheuses.

" *Avril* 11.—*Quasimodo.*—Nous étions à Louisville, (à 615 milles de Pittsburg). Mgr. Flaget, le patriarche des évêques de la province ecclésiastique de Baltimore, nous reçut avec beaucoup de cordialité, ainsi que son coadjuteur, Mgr. Chabrat, qui est administrateur du diocèse. J'assistai aux vêpres, et donnai la bénédiction du Saint-Sacrement. Je fus vraiment affligé de ne voir aucun enfant de chœur pour les cérémonies.

" Mgr. Chabrat est un des trois missionnaires qui évangélisèrent le Kentucky, il y a 39 ans. Je le trouvai infirme de la vue, et se proposant d'aller demander au Saint-Siége la faveur de résigner. (*) Mgr. de Louisville, et les autres évêques des Etats-Unis que j'ai vus me paraissent convaincus que, pour se former un clergé séculier, ce n'est pas à des Religieux qu'il faut confier les Séminaires, parce que naturellement les PP. gagnent l'affection de leurs élèves, et les attirent dans leur ordre.

" Vers le soir, nous reprenons notre voyage. Les Américains avec qui nous nous trouvons, sont polis et prévenants. Mais ils ont généralement

(*) Mgr. Chabrat a depuis résigné, et a été remplacé par Mgr. M. Spalding, aujourd'hui évêque de Bardstown. Mgr. Flaget, âgé de près de 90 ans, est mort au mois de janvier 1850.

une habitude qui n'est guères de mon goût; c'est d'étendre les jambes à la hauteur de la tête, lorsqu'ils sont assis, et qu'ils trouvent un appui qui leur convient. Ainsi renversés, ils paraissent savourer leur position.

" A bord du steamer, étaient deux sauvages. L'un se prétendait chef de cinq nations. Il revenait, disait-il, de Washington, où il avait vendu leurs terres au gouvernement. Nous apprîmes plus tard que c'étaient de simples individus fainéants, qui aimaient à voyager ainsi pour se faire nourrir par leurs hôtes.

" *Avril* 14.—A 7 heures du matin, nous étions à Cairo, ville composée d'un hôtel et de quelques rares maisons, éparses ça et là. Il ne restait plus que 200 milles à parcourir sur le Mississipi, pour atteindre Saint-Louis. Vers 3 heures, nous passons le Cap Girardeau, où il y a église, couvent et collége.

" *Avril* 15.—Comme l'Ohio, le Mississippi est parsemé d'îlots, mais il n'a pas de sinuosités aussi considérables. En le remontant, je vis quelques roches coupées perpendiculairement ; néanmoins ses bords sont généralement bas entre Cairo et Saint-Louis.

" Enfin, à 6 heures, nous mettons pied à terre, dans Saint-Louis. Ma prochaine vous dira ce qui se passa, depuis mon arrivée à Saint-Louis, jusqu'à mon départ de Kansas-Landing.

" Votre dévoué serviteur,

" † A. M. A., év. de Walla-Walla. "

II. LETTRE.

" St. Pierre de Waskapom,
" 12 janvier 1850.

" Cher ami,

" Monseigneur Kenrick, Evêque de Saint-Louis, (maintenant Archevêque) voulut absolument avoir le mérite de me donner l'hospitalité, ainsi qu'à mon clergé. Mais quand je l'acceptai, je ne croyais devoir séjourner que quelques jours à Saint-Louis ;

autrement je l'aurais remercié, pour ne pas le gêner. Je trouvai chez lui Mgr. Barron, évêque d'*Eucarpia in partibus infidelium*, vicaire-apostolique de la Guinée Supérieure et Inférieure, sur la côte Occidentale de l'Afrique. Il y demeurait depuis 18 mois. De sept missionnaires qu'il avait emmenés, en se rendant à son vicariat-apostolique, six étaient morts peu de temps après leur arrivée. Pour le prélat, sa faible santé l'avait forcé de résigner.

" Il y avait 24 jours que nous avions dit adieu à Montréal. Je m'étais bien trompé en calculant, dans cette ville, le temps où je serais à Saint-Louis. Je me trouvais en arrière ; car j'apprenais que déjà des émigrés étaient prêts à partir. J'avais cru pouvoir trouver à Saint-Louis des personnes capables de me fournir des renseignements, sur le voyage des prairies et des montagnes, ainsi que sur tout ce que j'aurais à acheter. Mais Saint-Louis n'est pas le point du départ ; ainsi j'y demeurai plusieurs jours, sans avancer aucunement mes affaires.

" Enfin, le 22 avril, M. Brouillet partit à cheval pour acheter les animaux nécessaires, avec l'intention de se rendre par terre jusqu'à *Kansas Landing*. Un ouvrier nous préparait des wagons, tandis que MM. Lamoureux et Blanchard, marchands canadiens, se chargeaient de nous procurer les provisions de bouche, etc., etc.

" En arrivant à Saint-Louis, je ne pensais plus au R. P. Ricard, ni à ses compagnons, car je m'étais imaginé que se trouvant au Hâvre, ils avaient appris le retardement éprouvé par Mgr. l'Archevêque d'Orégon-City, et étaient allés prendre passage dans le bâtiment qui devait transporter Sa Seigneurie et sa suite. J'étais tellement sous cette impression, que je n'envoyai pas à New-York une lettre que j'avais écrite de Montréal au P. Ricard pour sa direction, et particulièrement pour lui recommander d'envoyer deux de ses confrères à Montréal. Quelle ne fut pas ma surprise, lorsque le 16 au matin, je vois à l'évêché le R. P. Ricard, qui m'annonce l'heureuse arrivée de tous ses confrères ! Je me trouvais d'abord un peu inquiet, ne

voyant pas comment je pourrais mener avec moi un si grand nombre de personnes. Je me trouvais avec 14 compagnons de voyage. En renvoyer quelques-uns à Montréal, était un surcroît de dépense; et puis comment reprendre le voyage une autre année? Tout bien considéré, je crus qu'il ne fallait laisser personne en arrière, et les préparatifs se firent en conséquence. Les Oblats reçurent l'hospitalité des RR. PP. Jésuites. Mon séjour prolongé à Saint-Louis me donna le temps de prendre connaissance de ses établissements religieux. Je pus visiter les Sœurs de la Charité, chargées du soin des insensés et des malades des deux sexes; les Dames du Sacré-Cœur, dont je visitai l'institution avec plaiir; puis les Sœurs de la Visitation, chez qui je dis la messe, et je trouvai une trentaine de novices.

" Les offices de la cathédrale se font d'une manière édifiante. A 9 heures, on y dit, pour la population française, une messe, qui est suivie d'une instruction. La grand'messe est chantée à 10 heures, avec musique et cantiques dans la langue française. Les vêpres s'y chantent aussi régulièrement. Il manque cependant quelque chose, car il n'y a personne pour les cérémonies; tout le clergé consiste en cinq ou six enfants.

" Le 3me dimanche après Pâques, j'allai à la chapelle de St. Joseph, bâtie pour une congrégation allemande, et desservie par les pères Jésuites; j'y donnai le sacrement de confirmation à 60 personnes. J'assistai ensuite à la messe de l'église paroissiale, où je confirmai 74 personnes. Cette église, sous le vocable de St. François-Xavier, est contiguë au collége des Jésuites, qui sont chargés de la desserte.

" La population de St. Louis, qui en 1820 n'était que de 4,598; en 1830, de 6802; en 1840, de 24,580; s'élevait à 48,000, en 1847. Les catholiques sont en majorité à Saint-Louis. Cependant les prêtres mettent bas la soutane, chaque fois qu'ils doivent sortir de leur domicile.

" Depuis notre départ de Pittsburg, le temps

avait été des plus agréables ; mais à Saint-Louis, la chaleur était un peu forte. Cependant nous ne regrettions pas le climat de Montréal ; mais nous ne pouvions perdre de vue la distance qui nous séparait de Walla-Walla ; en sorte que nous soupirions après le moment du départ. Un monsieur Murphy nous avait préparé trois wagons, dont deux pour les effets, coûtant chacun 80 piastres ; le troisième, plus léger, pour les personnes, et payé 75 piastres. Les tentes et les provisions étaient préparées. La dépense s'élevait déjà à 1000 dollars, et nous avions encore à payer une somme assez ronde pour les animaux. L'argent que j'avais apporté ne pouvait suffire ; je fus obligé de prendre une lettre de change, pour la plus grande partie des fonds que j'avais laissés entre les mains de mes procureurs à Montréal. Ainsi je m'étais fait illusion, lorsque je calculais, sur ce qui devait me rester pour faire des établissements à Walla-Walla. La providence devait y pourvoir ; je me confiais en elle.

" Le bateau-à-vapeur, *Tamerlane*, devait nous conduire à Kansas pour 8 dollars ; il se chargeait aussi du bagage, à raison de 36 cents par 100 livres. Or, y compris les wagons, le tout pesait 8,150 livres.

" *Avril* 17.—Tout étant prêt, nous fîmes nos adieux à leurs Seigneuries les Evêques de Saint-Louis et d'Eucarpia, et nous nous embarquâmes à 9 heures du matin ; mais ce ne fut que pour languir toute la journée dans le port, car il était 8 heures du soir, quand nous le quittâmes. Bientôt après nous voguions sur le Missouri.

" Cette rivière est très irrégulière et inconstante, dans son cours. Tous les ans, le chenal change de place en quelques endroits. Il était autrefois là où aujourd'hui l'on voit des arbres bien verts. En cette saison, les eaux sont très-basses. Ça et là on aperçoit des troncs d'arbres, et même des arbres entiers au milieu de la rivière. Souvent le bateau s'échoue sur des bancs de sable, mais on le retire

facilement. Une seule fois, il fallut employer deux cabestans pour se tirer d'affaire.

" Comme sur l'Ohio, nous voyons un grand nombre de villes ; entre autres, Saint-Charles, à 40 milles de Saint-Louis, en suivant le cours des rivières ; à 175 milles, Jefferson City, capitale de l'état, ville nouvelle et peu considérable. Plus haut l'on rencontre Providence et Glasgow. Dans ce dernier lieu et ses environs, se trouvent plusieurs familles catholiques. Ici, ne voyant jamais de prêtres, les catholiques deviennent indifférents, bientôt rougissent de leur foi, et finissent par la perdre entièrement. Si du moins c'était le seul endroit, où l'absence des ministres de la religion produisît de si tristes effets ! Pour éviter de si grands maux, il faudrait des missionnaires ambulants, comme au Canada. Mais les moyens pécuniaires manquent ; peut-être aussi y a-t-il disette de missionnaires, dans un grand nombre de diocèses.

" *Mai* 1.—Après 4 jours de navigation, durant lesquels nous avions parcouru environ 381 milles, nous arrivions à Kansas. Cette ville, qui vient de naître, compte huit maisons, dont quelques-unes ne sont même pas achevées. Dans Kansas et ses environs, sont 180 catholiques, presque tous Canadiens. Ils ont une chapelle en bois, à un mille de la ville. Le révérend M. Donelly réside ordinairement au milieu d'eux, et il fait des missions dans quelques villes voisines. Madame veuve Chouteau, bonne et fervente catholique, paraît comme l'âme de cette population. Nous logeâmes dans un hôtel, tenu par une méthodiste fanatique. Cependant je n'eus qu'à me louer de ses procédés à notre égard.

" *Mai* 2.—*Dimanche.*—Ayant repris le sommeil perdu durant le voyage, nous allâmes faire l'office à la chapelle. Le R. P. Ricard chanta la messe, et fit une instruction. Les vêpres furent chantées comme elles ne l'avaient jamais été en ce lieu. Comme il était content, ce pauvre peuple, de nous posséder ! Leur missionnaire est plein de zèle ; mais il ne parle pas très bien le français ;

ce qui empêchait quelques-uns de se confesser. J'engageai le P. Ricard à leur donner une retraite, dont presque tous profitèrent.

" *Mai* 4.—Monsieur Brouillet ne paraissant pas, je commençais à être inquiet. Il n'arriva que le 4 de mai. Quoique ce monsieur eût eu beaucoup de peine et de fatigues à essuyer, il n'avait pas eu tout le succès qu'on lui faisait espérer à Saint-Louis. Il n'avait trouvé que huit paires de bœufs, deux vaches et trois chevaux ; encore plusieurs des premiers n'étaient-ils pas très-convenables. Aussi, il devenait nécessaire d'en acheter trois paires immédiatement, et deux paires encore pendant le voyage, c-à-d., quelques jours après le départ.

" *Mai* 7.—Nous nous rendons près de Westport, à 4 milles de Kansas. Là nous devions faire les derniers préparatifs de voyage, en attendant le sieur Wiggins qu'on m'avait introduit à Saint-Louis, comme un homme capable de nous être utile..

" Je suis, etc., etc.

" † A. M. A., év. de Walla-Walla."

III. LETTRE.

" St. Pierre.... 13 Janvier 1849.

" Cher ami,

" Le chargement des voitures à Kansas, et le trajet de cette ville à Westport, s'étaient faits avec assez de peines et de misères. Les serviteurs ne s'entendaient point à conduire les trois ou quatre paires de bœufs, attelés à la même voiture. Ils étaient tous novices en cette besogne ; et ce qui aggravait le mal, c'est que quelques-unes de nos bêtes n'avaient jamais porté le collier. Le 8, de bonne heure, les effets sont rangés dans les *wagons*, et à Westport, nous attendons Wiggins, notre compagnon de voyage. Cet individu se rendait à la Californie, d'où il était venu, l'année précédente. Nous nous proposions de voyager ensemble, jusqu'au Fort-Hall. Il devait être accompagné d'un homme qui

connaissait parfaitement les lieux que nous avions à parcourir. Malheureusement ce guide ne vint pas.

" Entre 3 et 4 heures, nous étions prêts à quitter Westport. Wiggins prend les devants pour nous montrer le chemin ; un Espagnol très entendu conduit ses bœufs à merveille. Mais pour nous, nous sommes réduits à ne pouvoir bouger. On crie, on frappe les pauvres bêtes, à temps et à contretemps,........ rien n'avance. On les déplace, pour mettre en avant ceux qui étaient en arrière,........ pas plus de succès. Si elles font quelques pas, c'est pour se jeter à côté du chemin et gagner les champs. Enfin, un Américain touché de compassion, prend le fouet, et fait partir les bœufs. Pour surcroît de malheur, sur le chemin que nous suivons, se trouvent des passages difficiles que les animaux ne veulent ou ne peuvent franchir. Il faut atteler 4 ou 5 paires de bœufs sur une voiture,........ pas plus de succès. Un autre Yankee a pitié de nous, et conduit facilement nos animaux, à travers les mauvais pas. Il avait bien mérité 4 bits ; (*) car sans lui, nous aurions été obligés de coucher au milieu du bois, à quelques arpents de Westport. Après trois heures d'efforts, nous avions fait environ une demi-lieue ; mais nous étions dans un beau chemin, et nous avions atteint le commencement des prairies. Le soleil ayant disparu de dessus l'horison, il devenait temps de camper.

" Notre compagnon nous avait attendu quelque temps, mais il s'était lassé, et avait continué sa route. Ne pouvant nous procurer du bois, où nous nous trouvions, force nous fut de continuer notre marche. Autre difficulté. Deux chemins se présentent. Lequel choisir ? Nous prenons celui de la droite, qui nous conduit à un mauvais pas, où nous nous arrêtons parce qu'il est nuit. Les animaux sont lâchés dans la prairie. Après un léger souper, je nomme des gardes pour la nuit, et je m'étends sur ma couverte vers dix heures. Jusqu'à

(*) Le *bit* vaut 15 sols.

minuit, mon sommeil est bon. Mais ensuite viennent des inquiétudes et des angoisses, que je ne puis dépeindre. Il ne faut plus compter sur Wiggins........ je ne connais pas le chemin,........ mille autres réflexions m'assaillent et me tourmentent. L'espoir de la protection de Dieu, sur ceux qui sont appelés à faire son œuvre, peut seule ranimer mon courage,

" *Mai* 9.—A six heures, on découvre Wiggins qui annonce qu'il n'a pas le bon chemin, et qu'il va passer la journée à un mille de là. Comme c'était un dimanche, nous voulions célébrer la messe. Je donne l'ordre d'atteler, pour suivre notre prétendu guide. Mais impossible. Nos voitures tombent dans des bourbiers, d'où on ne les tire qu'en les déchargeant. Notre compagnon ne s'arrête pas ; nous le perdons encore de vue. Il faut descendre des côtes difficiles, par un chemin étroit, au milieu du bois. Je prends les devants pour aller à la découverte ; je parcours plusieurs milles. De retour, j'apprends qu'il y a un wagon à quelque distance ; que nous ne sommes qu'à deux milles de Westport ; que nous aurions dû prendre le chemin qui passe au Nord de la mission méthodiste ; que nous aurions fait le trajet sans difficulté, et en moins d'une heure. Je me rends de suite accompagné de celui qui m'avait donné ces renseignements ; je trouve en effet Wiggins ; puis je reviens pour diriger nos voitures vers le même lieu. Enfin nous ne pûmes nous réunir que vers 3 heures, fatigués et à demi-morts. Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne pus penser à célébrer la messe.

" Après un repas, qui servit de déjeûner et de dîner, je partis avec monsieur Brouillet pour Kansas, recommandant à mes autres compagnons de prier avec ferveur. En arrivant, je compris que Dieu avait préparé les voies. Joseph Huneau me fut recommandé, comme un homme sage, habile à conduire les bœufs et excellent guide. Pour 100 dollars, plus un cheval, une selle et un fusil, il s'engagea à conduire la caravane, et à en prendre soin jusqu'au Fort-Hall.

" *Mai* 10.—Le lendemain nous étions de retour

au lieu du campement, remerciant Dieu des succès de notre voyage à Kansas.

" J'ai oublié de vous dire qu'on ne peut entreprendre le voyage à l'Orégon, sans avoir quelques chevaux, ne fut-ce que pour réunir, tous les matins, les bœufs qui sont quelquefois bien éloignés les uns des autres. Mais, pour moi, j'avais une autre bonne raison; c'est que nous ne pouvions loger tous dans les wagons. Je fis donc acheter cinq chevaux, qui nous rendirent les plus grands services durant le voyage. La dépense pour bœufs, vaches, chevaux, chaînes, jougs, colliers, se montait à plus de 800 dollars Malheureusement une partie de toutes ces choses devait être hors de service, avant ou après notre arrivée. Vous voyez, cher ami, ce qu'il en coûte pour voyager au milieu des prairies et des montagnes, avec une compagnie aussi nombreuse que la mienne.

" Je suis, etc., etc.

" † A. M. A., év. de Walla-Walla."

IV. LETTRE.

" St. Pierre,.... 14 janvier 1850.

" Cher ami,

" En prenant la plume, je frissonne. Voilà deux nuits qui ressemblent beaucoup à celles du Canada, en cette saison. Le froid est très-piquant. Ma chambre, qui n'est séparée du reste de la maison que par des nattes de jonc ou quelques morceaux de toile, est loin d'être à l'abri du froid et de la gelée. L'an dernier, il n'y eut presque pas de neige, et le froid fut peu considérable. Cet hiver c'est tout différent. Il est bien à craindre que nous ne perdions une partie de nos animaux ; car les pauvres bêtes n'ont pour nourriture que l'herbe couverte d'un pied et demi de neige, et pour tout abri que la calotte des cieux.

" Continuons le récit de notre course à travers les prairies :

" *Mai* 12.—Comme je vous l'ai dit, après une

journée de fatigue et de marche, nous ne nous trouvions qu'à deux ou trois milles de Westport ; mais du moins il ne nous en coûtait rien pour la nourriture des bestiaux, vû que nous étions dans les prairies, en dehors de l'état de Mississipi. Enfin, le 13, nous laissâmes la mission. Un jeune monsieur Grant nous avait rejoints ; il se rendait auprès de son père, associé de la compagnie de la Baie d'Hudson, et résidant au Fort-Hall. Nous parcourions de vastes prairies qui offraient d'abondants pâturages à nos bestiaux. De temps à autre, nous traversions de petites rivières ; comme le bois se trouve en abondance sur leurs bords, nous ne manquions point de nous y arrêter pour les campements.

" Le 14 et 15, nous traversions la rivière à la Roche, qu'on peut franchir d'un saut ; et celle de Wakouroussé, large de 10 verges.

" *Mai* 17.—Cinq jours après notre départ, nous étions à la rivière Kansas, ayant parcouru 85 milles. (*) Des Métis nous apprirent qu'à cheval, l'on venait aisément de Westport en un jour. Cela me parut vraisemblable, car avec les wagons l'on est forcé de suivre les hauteurs pour éviter les mauvais pas.

" *Mai* 18.—L'eau de la rivière *Kansas* étant basse, elle fut traversée sans aucune difficulté. Nous allâmes camper sur la *rivière aux Soldats*, tributaire de la *Kansas*. J'y reçus la visite de Kakinga, chef des Kansas. Après les poignées de mains, vinrent les présents. Comme c'était la première visite de ce genre, je me montrai libéral, et lui fis donner biscuits, café, sucre, tabac, médailles, etc., etc.

" *Mai* 10.—Nous traversons la rivière *Grand-Vermillon*. Les Américains, qui s'étaient joints à nous, avaient élu Wiggins pour capitaine. Ils étaient tellement effrayés du voisinage des sauvages, qu'il fallait faire la garde pendant la nuit.

" Nous étions à la *Rivière Rocheuse*, où se termina l'*organisation* de la compagnie. Quelques-

(*) On croit qu'un bœuf trainant une charge, fait ordinairement deux milles par heure, lorsque les chemins sont beaux. Voilà la mesure dont je me suis servi durant mon voyage.

uns des règlements qui furent adoptés étaient plus que ridicules : v. g. il fallait défendre à tout Indien de venir dans le camp, ou de rester sur le chemin que nous aurions à suivre ; s'il refusait de se retirer aussitôt, il fallait décharger sur lui son arme à feu. Ne pouvant souscrire à de telles règles, dès le lendemain, nous laissâmes la compagnie ; mais ce ne fut que pour faire quelques milles, car nous eûmes le malheur de casser un essieu. La veille de la Pentecôte fut donc un jour de repos. Un charron s'étant rencontré, dans une compagnie qui vint camper près de nous, les dommages furent réparés, et le lendemain nous étions prêts à nous mettre en route.

" *Mai* 25.—Nous étions à la rivière Bonneville, large d'environ 10 verges. La descente est si raide, qu'il faut retenir les wagons avec des cordes.

"*Mai* 26.—Depuis quelques jours, nous étions rapprochés de la compagnie du capitaine McGowan. Sur son invitation, nous nous joignîmes à son parti ; ce que nous fîmes d'autant plus volontiers, qu'il pouvait y avoir danger à voyager seuls. Après avoir traversé la rivière à la Puce, nous allâmes passer la nuit, près de la *Grande-Bleue*. C'est à environ 14 milles de cette rivière, que le chemin Saint-Joseph vient frapper celui de Westport, que nous avions suivi. Le 29, nous campâmes sur la *Grande-Sableuse* où nous fûmes visités par une pluie d'averse, accompagnée d'éclairs et de tonnerre.

" *Mai* 30.—Nous mangions pour la première fois de la chair de Cabri, animal ressemblant au chevreuil pour la forme, mais un peu plus petit. Nous frappâmes la *Petite-Bleue*, que nous devions suivre pendant trois jours. Elle a de 12 à 17 verges de largeur, et va tomber dans la *Kansas*.

" *Mai* 31.—Ce jour étant le dernier du mois, la messe fut célébrée ; et il y eut communion générale, pour la clôture du mois de Marie, que nous avions fait en union avec nos frères du Canada.... M. Brouillet alla à la recherche du docteur Fourgeau, pour un de nos hommes, qui était malade. Ce médecin, véritable gentilhomme, avait quitté

Saint-Louis, où il était estimé, pour chercher fortune dans la Californie. Chaque fois que nous eûmes besoin de ses services, il fut toujours prêt.

" *Juin* 2.—Nous laissâmes la *Petite-Bleue*, pour passer à la *Nebraska* ou *Platte*. C'est la coutume de se munir, sur la *Petite-Bleue*, d'essieux, et de jougs; parce que, de là au fort Laramée, l'on ne trouve plus de bois convenable pour en faire.

"*Juin* 3.—La Fête-Dieu fût célébrée sous la tente, par le St. Sacrifice et les Vêpres. Ce fut un jour de repos pour les bêtes de somme. L'on profita de la circonstance, afin de dresser des règlements pour la sûreté du convoi. L'on forma six compagnies, chacune de dix hommes, pour faire la garde ; et il fut expressément défendu de tirer du fusil pendant la nuit, sans une nécessité pressante. Le capitaine McGowan invita ensuite l'évêque et son clergé, à se rendre à l'assemblée pour y entendre la déclaration unanime, qui les exemptait de faire la garde, *en considération de leur rang élevé, de leur influence, et des services qu'ils rendaient au moyen de leur guide*. Après les remercîments convenables, nous nous retirâmes.

" *Juin* 4.—A notre premier campement sur la Platte, l'on fit usage de copeaux (fiente) de buffles, pour alimenter le feu. Lorsqu'ils ont été bien séchés au soleil, ils produisent un feu très-ardent. C'est le bois de la prairie ; et il était assez plaisant de voir nos gens, courir de côté et d'autre, pour en faire provision.

" *Juin* 9.—Grande joie dans la caravane. L'on a tué un jeune buffle d'environ un an. Sa taille est celle d'un bœuf canadien de 3 ou 4 ans.

" *Juin* 10.—L'on fait le recensement; nous comptons 172 individus, formant le personnel de la caravane. Aujourd'hui nous trouvons sur le chemin une petite planche, sur laquelle sont écrits les noms des capitaines de huit compagnies, passées depuis le 1er de juin. Le nom du capitaine McGowan y est ajouté.

" *Juin* 12.—Depuis la visite de Kakinga sur la *Rivière-aux Soldats*, nous n'avions vu aucun sauvage.

Il n'en fut pas ainsi d'une compagnie qui nous suivait. Nous apprîmes que deux ou trois hommes, s'étant éloignés pour la chasse, furent rencontrés par des *Pawnees*, qui ne leur laissèrent que *chapeaux et bottes*. Nous atteignons le confluent des deux fourches de la Platte. Le 15, nous traversons la *fourche du Sud*, que nous avons cotoyée depuis plusieurs jours. Son fond est de sable mouvant; ce qui, joint au courant assez considérable, la rend difficile à traverser. Six paires de bœufs y font passer le plus pesant de nos wagons. Le lit de la rivière peut avoir de 8 à 10 arpents de largeur. En moins de deux heures, tous sont sur la rive gauche, que l'on suivra sur une longueur de 24 milles, avant de traverser la langue de terre qui sépare la fourche du Sud de celle du Nord.

" *Juin* 17.—Vers midi, nous arrivons à la *coulée* des Frênes, à deux milles de la fourche nord de la Platte. La descente vers cette coulée est si rapide, qu'au premier coup-d'œil elle paraît impraticable pour une voiture. Cependant, après avoir pris la précaution d'enrayer chaque voiture, nous arrivons heureusement et en peu de temps au pied de la côte.

" Nous avions jusqu'ici voyagé le plus souvent dans des prairies, qui s'étendaient à perte de vue; nous avions généralement eu de bons chemins, et trouvé des pâturages abondants pour nos animaux. Il n'en devait plus être ainsi dans la suite.

" *Juin* 18.—Le chemin sur les bords de la *Platte* est très désavantageux; les roues s'enfoncent de plusieurs pouces dans un sable mouvant; ce qui fatigue beaucoup nos bêtes de somme. Le 19, nous passons le *Ruisseau sec*, la coulée du *bois connu*, et la fourche à Laurent. Près de cette dernière, est le *Château*, butte de terre qui, vue du chemin, a toute l'apparence d'un château. On le dirait éloigné d'un mille, quoiqu'en effet il soit à près de 2 lieues du chemin que nous suivons

" *Juin* 21.—Nous laissions la *cheminée* derrière nous, et allions camper à Scott's Bluff, où l'on trouve une fontaine d'excellente eau. Nous par-

courions alors le sol le plus aride que nous eussions encore vu.

" *Juin* 24.—Le jour de la grande fête des Canadiens, nous dînions à la Pointe à Morin ; et le soir, nous étions à 5 milles du Fort Laramée.

" *Juin* 25.—Chacun fait sa toilette ; c'est la coutume des voyageurs, quand ils arrivent à un fort. A midi, nos tentes sont dressées sur la rive droite de la rivière Laramée. Nous allâmes saluer les *bourgeois* du fort, MM. Bourdeau et Montalon. Le lendemain, je disais dans le fort une messe à laquelle assistaient plusieurs sauvages.

" Si nous avions été privés de voir des sauvages depuis la rivière aux Soldats, nous étions grandement dédommagés, car les Sioux qui étaient dans le voisinage du fort ne cessèrent de nous visiter, pendant tout le temps que nous passâmes en ce lieu.

" Je me trouvai ici dans l'embarras, par la désertion de trois des hommes qui conduisaient les voitures ; car en ce lieu, il n'est pas facile de trouver des hommes à engager. Heureusement M. Bourdeau vint à mon secours, en me procurant les services d'un de ses employés.

" Voici le résultat de mes observations, sur les distances, d'après la mesure dont j'ai parlé ci-devant :

De Westport jusqu'au point où l'on quitte la Petite-Bleue	278	milles ;
De la Petite-Bleue à la Platte	18	"
En remontant la Platte jusqu'au confluent des deux Fourches	109	"
Du confluent à la traverse de la Fourche du Sud	41	"
Sur la rive gauche de la Fourche du Sud	24	"
De la Fourche du Sud à la Coulée des Frênes	15	"
De la Coulée des Frênes au Fort Laramée	130	"
	615	milles.

" Je suis bien cordialement, etc.

" (Signé,) † A. M. Al., év. de Walla-Walla."

V. LETTRE.

" St. Pierre,.... 15 janvier 1849.

" Cher ami,

" Dans ma dernière, je parlais du froid intense que nous ressentions ; il n'a pas diminué depuis. L'on a besoin d'un bon feu pour se réchauffer. Avec une telle température, les pauvres sauvages doivent beaucoup souffrir dans leurs loges.

" Hier, j'ai éprouvé une grande consolation. Le chef des Waskos, (indiens des Dalles) accompagné de plusieurs individus de son camp, est venu à l'office de l'après-midi. Il a manifesté le désir de se faire instruire ; jusqu'à ce jour, nous n'avions pu les déterminer à nous visiter. Prions pour leur persévérance.

" Je reprends la suite de mon voyage :

" Nous étions à-peu-près au tiers du chemin que nous avions à faire pour nous rendre à Walla-Walla ; mais nous avions parcouru la partie la plus facile, et pour les hommes, et pour les bêtes de charge. Celles-ci devaient dépérir par manque de pâturages, et beaucoup d'entre elles devaient laisser leurs os sur le chemin. D'ici au Fort Hall le pays est très-aride ; l'eau et le bois sont rares ; les chemins sablonneux et difficiles.

" *Juin* 28.—Le 28, nous laissâmes le fort Laramée. Devant nous s'élevait la montagne Laramée, d'où sort la rivière du même nom.

" *Juillet* 4.—Le 4 juillet ne devait pas se passer sans quelque signe de réjouissance ; mais comme il tombait le dimanche, on en remit la solennité au lendemain. La journée fut consacrée à écrire, parce qu'on nous avait annoncé la rencontre prochaine d'un parti de citoyens de l'Orégon, se rendant vers l'Ouest. Le lundi, dès le matin, plusieurs décharges de mousqueterie sont tirées en l'honneur de l'anniversaire de l'indépendance Américaine ; après le dîner, il y a chant, musique, discours, et puis des hourras, jusqu'à extinction de voix. Dans le cours de la journée nous avions rencontré le parti que nous attendions, composé de

huit hommes à cheval. Ils avaient laissé Oregon-City le 5 mai, et avaient suivi le chemin du sud. Ils nous avertirent qu'il était très-mauvais, et plus long de 150 milles que celui qui passe par les Dalles, Walla-Walla, Grand-Round, etc. Ils avaient rencontré 750 wagons se dirigeant presque tous vers l'Orégon.

" *Juillet* 6.—Après avoir passé la Rivière aux Chevreuils, nous étions à la nouvelle traverse de la Platte. Des Mormons y avaient établi une forge pour réparer les chariots, et un bac pour les transporter sur la rive gauche. Nous fûmes contents de donner une piastre pour chacun des nôtres; mais plusieurs de nos compagnons préférèrent aller traverser, à 8 milles plus haut.

" *Juillet* 7.—Avant de quitter la traverse, nous vîmes encore plusieurs voyageurs venant de l'Orégon, qui nous apprirent que, l'automne précédent, un grand nombre d'émigrés allant en Californie avaient péri de misère; que plusieurs même n'avaient survécu qu'en se nourrissant de chair humaine.

" *Juillet* 8.—Enfin, nous laissâmes la *Platte* pour ne plus la revoir, et la première rivière que nous devions rencontrer était l'*Eau-Sucrée* ou *Sweet-Water*, à 50 milles de distance. A la *Fontaine*, notre caravane se divisa en trois compagnies, afin que les bêtes de somme trouvassent plus facilement de la nourriture.

" *Juillet* 10.—Avant d'aller camper sur l'*Eau-Sucrée*, nous passons le *Rock-Independance ;* c'est le premier rocher que l'on rencontre depuis Westport. Un grand nombre d'émigrants ont gravé leurs noms sur ses flancs ; c'est le premier anneau des *montagnes rocheuses.*

" *Juillet* 12.—Après avoir calculé la distance que nous avons parcourue depuis Westport, nous trouvons que nous avons dépassé de 15 milles le point mitoyen entre ce poste et Walla-Walla.—Pour mémoire, nous traçons avec du goudron une croix, sur un rocher voisin.

" *Juillet* 13.—Nous rencontrons encore des citoyens de l'Orégon, partis le dernier jour de mai.

B2

Ils nous apprennent que les sauvages ne veulent pas permettre aux blancs de s'établir parmi eux.

" *Juillet* 16.—Après avoir traversé l'*Eau-Sucrée* plusieurs fois, nous campons pour la dernière fois sur ses bords. Nous y trouvons une femme *Serpent*, à peine capable de marcher. Sa loge consistait en quelques branches entrelacées. Le guide nous dit qu'elle avait été abandonnée des siens, à cause de sa vieillesse, et qu'elle devait attendre dans ce lieu que la mort vînt la visiter. Cependant, elle paraissait déterminée à prolonger ses jours autant que possible ; et elle profita de notre séjour auprès d'elle, pour se nourrir copieusement et pour faire quelques provisions.

" Un quatrième parti de l'Orégon nous dit que le *racourci*, ou *cut-off*, abrégeait la route de 80 milles ; mais qu'il n'était pas avantageux, parcequ'il fallait parcourir un espace de 40 ou 50 milles, sans trouver d'eau ni d'herbe, et qu'en conséquence il fallait marcher au moins 24 heures sans s'arrêter.

" En général les Orégoniens que nous avons vus ne paraissent pas enchantés de leur nouvelle patrie. Quelques-uns se plaignent que les sauvages volent leurs chevaux......... Aujourd'hui nous avons trouvé un peu de neige.

" *Juillet* 17.—Nous avons sur la gauche, à environ six milles de distance, la montagne appelée *Table*, et à notre droite la montagne de la *Rivière au Vent*. Depuis plusieurs jours nous en découvrions le sommet, couvert de neiges. Ces montagnes sont à la hauteur des terres. Là se trouvent la source de l'*Eau-Sucrée*, qui va à l'Est se jeter dans la Platte, et celle de la Rivière-Verte qui porte ses eaux à l'Océan Pacifique. La première rivière que nous devions traverser était la Petite-Sableuse, qui, unie à la Grande-Sableuse, va grossir les eaux de la *Verte*. Nous étions donc à la hauteur des terres ; et bientôt je devais être *chez moi*, c'est-à-dire dans la région du Fort-Hall, soumise à ma juridiction épiscopale. L'eau glacée que, chaque matin, nous trouvions dans les seaux,

nous prouvait assez que nous étions parvenus à un terrain fort élevé.

" Quoique nous fussions dans les montagnes rocheuses depuis le *Rock-Independance*, nous n'avions pas à nous plaindre, car nous les avions toujours eues à notre gauche ou à notre droite. Nous voyagions dans une plaine aride, où, de temps en temps, des coulées profondes nous offraient de l'eau et de l'herbe. A l'exception de la vieille femme trouvée près de l'*Eau-Sucrée*, nous n'avions point rencontré de sauvages depuis notre départ du Fort Laramée. Du reste, nous n'avions rien à craindre de leurs visites, car nous étions sur les terres des *Serpents*, qui ne sont pas ennemis des blancs.

" *Juillet* 18.—Nous parcourons un terrain qui ne produit que des absinthes, et nous faisons une marche de plus de 20 milles pour camper à la *Petite-Sableuse*.

" *Juillet* 19.—Laissant à notre gauche le *racourci*, nous prenons l'ancien chemin qui, quoique plus long, est plus facile et plus abondant en eau et en pâturages.

" *Juillet* 20.—Nous traversons le *Grande-Sableuse*, belle rivière qui peut avoir de 25 à 30 verges de largeur. Le 21, nous étions sur la rive gauche de la Verte. Nous y trouvâmes la compagnie de la Californie, à laquelle appartenait le Dr. Fourgeau ; elle attendait depuis 4 jours. N'ayant pu trouver un gué convenable, elle avait été obligée de construire un radeau pour traverser les chariots sur la rive droite. Nous fûmes plus heureux ; car en descendant un peu plus bas, nous traversâmes facilement en élevant de 7 à 8 pouces les boîtes des wagons. Le 22, nous étions à l'autre bord. En cet endroit, la rivière Verte peut avoir cent verges de largeur. Nous la suivîmes quelque temps ; puis nous tombâmes sur la Fourche à Black, qui lui porte ses eaux, dans un lit d'une vingtaine de verges. Sur les bords de cette rivière, nous fîmes l'enterrement solennel de M. Powell, âgé de 26 ans, et baptisé quelques semaines auparavant par monsieur Brouillet.

" *Juillet* 25.—Nous arrivâmes au fort Bridger, qui consiste en deux maisons assez simples, près desquelles l'on voit quelques loges de gens libres, canadiens et créoles. Il est situé au milieu d'une belle et assez vaste prairie, arrosée par les eaux de la Black et de plusieurs ruisseaux. On nous raconta que les Mormons, en passant, s'étaient rendus maîtres, et avaient emporté ce qui leur convenait, laissant en paiement des *billets* payables par le gouvernement de l'Union.

" *Juillet* 26.—Ne pouvant nous procurer ce que nous désirions, nous nous hâtâmes de partir pour passer la *Première-Bourbeuse.* Nous suivîmes assez longtemps la *Seconde-Bourbeuse* qui, comme sa sœur, se jette dans la Black.

" *Juillet* 28.—A 4 heures p. m., nous étions au sommet d'une montagne, d'où nous apercevons, vers l'Ouest, la belle rivière à l'Ours, *Bear-River.* Depuis notre départ, nous n'avions pas rencontré un horizon aussi vaste, ni une aussi belle vue. La rivière paraissait à nos pieds ; derrière nous, les hauteurs s'étaient abaissées ; aussi avions-nous marché plusieurs heures pour arriver au sommet de cette montagne.

" *Juillet* 29.—Nous dînions sur les bords de la rivière à l'Ours, près de la plus belle source que j'aie vue de ma vie. Elle sort avec impétuosité d'une montagne, sur une largeur de quinze à vingt pieds.

" La rivière à l'Ours coule entre deux rangées de montagnes, laissant entre elles une vallée fertile, large de 5 à 8 milles. Malheureusement on ne trouve sur ses bords que quelques saules ; s'il y avait du bois, ce serait un endroit propre à l'établissement d'une mission. Les outardes et les cabris y sont en grand nombre. Nous devions suivre l'Ours trois ou quatre jours, en parcourant un chemin extrêmement beau.

" *Juillet* 30.—A dix milles de notre campement, le chemin *racourci* tombe dans celui que nous suivions. Nous y trouvâmes plusieurs loges de gens libres, venus pour trafiquer avec les

émigrés. Ils avaient aussi l'intention d'y rencontrer les prêtres et de faire baptiser leurs enfants.

" *Août* 2.—Le matin du 2, les montagnes étaient blanchies par la neige ; aussi la température était assez froide. Nous allâmes coucher près du Soda Spring. Beaucoup de sources minérales se rencontrent sur les bords de l'*Ours*. A quelques milles de là, nous laissâmes à notre gauche l'Ours, qui se dirige vers le Sud, et le 4, nous campions sur la *Portneuf*, tributaire de la rivière Serpent. C'est là que je vis des Têtes-Plates, pour la première fois ; ce sont les prémices de la chrétienté des Montagnes-Rocheuses. Le 5, nous traversions la *Portneuf*, et durant quatre heures nous ne cessâmes de monter pour atteindre le sommet d'une montagne, d'où nous devions descendre sur la Fourche à Ross. Enfin, après avoir parcouru, le 7, un chemin formé de sable mouvant, nous dressions nos tentes près du Fort-Hall, vers la fin de la journée.

" M. Grant m'offrit l'hospitalité ; mais comme le R. P. Ricard et le père Blanchet, qui avaient pris les devants, étaient déjà chez lui, je craignis de le gêner, et préférai demeurer sous la tente.

" Il y avait précisément 3 mois que nous avions quitté Kansas avec le bagage. Depuis quelque temps j'étais très indisposé, et ne pouvais plus supporter le lard fumé. Aussi reçûmes-nous avec plaisir quelques livres de bœuf frais que nous envoya M. Grant.

" Le Fort-Hall, bâti de briques cuites au soleil, est un quarré long. Il est situé sur une fourche tributaire de la rivière Serpent, et au milieu d'une vaste prairie, qui fournit des pâturages abondants. La distance que nous avions parcourue était, selon ma mesure ordinaire, comme suit :

" De Westport au Fort-Laramée.... 615 milles.
" Du Fort-Laramée au Fort-Bridger. 379 "
" Du Fort-Bridger au Fort-Hall...... 188 "

" Ainsi nous pensions avoir fait en trois mois 1182 milles........ c'est-à-dire, un peu plus de 13 milles par jour. Sept-cent-dix chariots allant dans l'Orégon étaient passés avant nous au Fort-Hall.

" Pendant le voyage du Fort-Laramée au Fort-Hall, nous avions perdu plusieurs de nos bœufs ; trois hommes nous avaient laissés ; et nos nouveaux employés avaient été malades une partie du temps. Cependant, tous les dimanches et fêtes, nous offrîmes le saint-sacrifice de la messe ; nous trouvions même assez souvent le moyen de célébrer sur semaine.

" Agréez, etc , etc.

" † A. M. A., év. de Walla-Walla."

VI. LETTRE.

" St. Pierre.... 16 Janvier 1849.

" Cher ami,

" Longtemps avant d'arriver au Fort-Hall, on avait jugé nécessaire que je prisse les devants pour aller préparer un logement et procurer des provisions pour l'hiver. Ce plan me paraissait convenable ; mais comme il me fallait faire ce voyage à cheval, et que je me trouvais indisposé, je craignais beaucoup de ne pouvoir me rendre. Il est vrai que depuis Westport, j'avais bien fait les trois-quarts du chemin à cheval ; mais alors nous allions le pas, et lorsque j'étais fatigué, je descendais et marchais quelque temps. Mais maintenant il fallait aller rondement, et, en suivant une caravane, faire quelquefois de 25 à 30 milles au trot, et cela sans désemparer. Je me décidai cependant à partir et pris les mesures nécessaires.

" La caravane expédiée par M. Grant devait partir le 14. Le 10 août, mes chariots se mettaient en route sous la direction de M. Brouillet ; je gardais avec moi M. Rousseau, le père Ricard et le père Blanchet. La compagnie nous loua deux chevaux, à 12 piastres pour chaque ; et 15 piastres furent données pour la nourriture.

" Depuis le 10 jusqu'au 14 août, M. Grant nous donna l'hospitalité. Cependant le séjour du Fort-Hall nous devenait ennuyeux, car la chaleur durant le jour était si grande que nous ne pouvions ni

étudier, ni même dormir. Pour pouvoir reposer pendant la nuit, il fallait coucher à la belle étoile. De plus les maringouins nous faisaient des visites importunes, et ne se gênaient pas de troubler notre sommeil. Nous devions donc soupirer après le départ.

" *Août* 14.—Dès le matin, l'on se prépara. La caravane se composait de 17 personnes, et de 43 chevaux, tant de selle que de charge. Nous partîmes vers 3 heures et demie, sous la direction d'un guide nommé Raymond. Après deux heures de marche nous étions à 8 milles sur la Portneuf, où nous passâmes la nuit. Nous avions cru pouvoir y reposer tranquillement ; mais ce fut tout le contraire. Nous eûmes à combattre jusqu'au matin contre une armée formidable de maringouins, qui ne nous laissèrent aucun repos.

" *Août* 15.—Aussi le lendemain, jour de l'Assomption, nous levâmes le camp de bonne heure, et prîmes la fuite. Comme nous devions voyager sur la rive droite du Serpent jusqu'au Fort-Boisé, à cause de l'abondance des pâturages, nous traversâmes cette rivière à gué, à environ 46 milles du Fort-Hall.

" *Août* 17.—Nous dinons vis-à-vis la *Montagne aux Outardes*, et nous nous rendons aux Cèdres, lieu tout-à-fait pittoresque.

" *Août* 18.—Avant de trouver de l'eau, nous dûmes parcourir 30 milles. C'est une marche fatigante, au milieu des chaleurs de l'été ; généralement l'on s'arrête vers le milieu du jour pour laisser passer le plus fort de la chaleur.

" A 100 milles environ du Fort-Hall, on rencontre ce qu'on pourrait appeler une des belles horreurs de la nature. Entre des rochers volcaniques s'élevant à une hauteur de 200 pieds, coule la rivière Serpent, qui se précipite ensuite dans un gouffre profond. Cette chute de plus de 100 pieds de hauteur, n'est point marquée sur les cartes que j'ai consultées. Nous l'avons nommée *Chute Canadienne*, parce qu'elle n'est connue que des Canadiens qui sont au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

" *Août* 19.—Nous étions à la rivière *Malade.* La montagne qu'on aperçoit au nord de cette rivière est appelée *Montagne de la Camasse,* parce que dans les prairies qui s'étendent à son pied l'on trouve en abondance la plante de ce nom. La camasse est un oignon très recherché par les sauvages, qui le mangent après l'avoir fait passer au feu. Ils en font aussi un pain, que je trouve excellent et qui est très nourrissant.

" *Août* 21.—Nous étions à la traverse et le lendemain nous passâmes à la Source chaude, dont les eaux sont à une température si élevée, qu'on n'y peut laisser la main pendant quelques minutes, sans danger de se brûler. Nous (*) *mîmes à terre* à la Fourche à Charlotte, et allâmes camper à la Fourche au *Cheval-Blanc.* Le pays que nous avions parcouru était très-aride ; on n'y trouvait que de l'absinthe ; mais sur les rivières, et près des sources les pâturages étaient abondants.

" *Août* 23.—Nous étions sur la *Rivière-Boisée ;* le 25 à midi, nous arrivions au *Fort-Boisé.* Ce Fort bâti en briques cuites au soleil, est sur la rive droite de la rivière Serpent, à environ ¾ de mille au dessous de l'embouchure de la Boisée. Nous y mangeâmes du saumon, que nous obtînmes à un prix assez peu élevé. Un saumon de 16 à 18 livres nous coûtait deux balles avec leur charge de poudre.

" Sur la *Boisée* nous rencontrâmes des fonds parfaitement adaptés à la culture ; malheureusement le bois de construction y manque ; on n'y voit que des saules et des peupliers. Plusieurs fois on a semé des légumes autour du fort, sans avoir pu réussir à s'en procurer ; la sécheresse les a toujours détruits.

" *Août* 27.—Nous ne pûmes laisser le fort que le 27 ; nous campâmes le 29 sur la *fourche au bouleau,* à 300 pas de la rivière Serpent, que nous ne devions plus revoir. Devant nous s'étendaient

---

(*) Locution employée par les voyageurs et qui signifie *décharger les chevaux.*

quelques rameaux des *montagnes bleues,* les dernières que nous eussions à franchir.

" *Août* 30.—Nous passions la rivière Brûlée. Près de là nous reçûmes la visite d'un chef Serpent, grand discoureur, qui, content d'avoir fumé plusieurs pipes de tabac, nous dit avant de partir que les français n'avaient rien à craindre des *Serpents.* Le lendemain nous étions sur une élévation, d'où la vue se reposait avec plaisir, sur les Montagnes Bleues couronnées de forêts.

" *Septembre* 1.—Après avoir traversé la *Rivière à la Poudre,* nous allâmes nous reposer sur un de ses tributaires. Le lendemain, après avoir côtoyé les montagnes à notre gauche, nous passâmes la nuit sur la rivière du Grand-Rond.

" Le *Grand-Rond* est une large vallée, très-propre à la culture et que les Cayouses ont enlevée aux Serpents. Nous y trouvâmes plusieurs loges de Cayouses et de Walla-Walla, qui y faisaient de la camasse.

" Le 3, nous entrâmes dans les *montagnes bleues ;* nous traversâmes la rivière du Grand-Rond, à 8 ou 10 milles de notre campement. Nous n'avions plus de pain ; et pour la première fois de notre vie, il nous fallait vivre en voyageurs des montagnes. Il nous restait du saumon sec, du lard et du thé ; c'est ce que bien d'autres missionnaires n'ont pas toujours le bonheur de posséder, lorsque le pain leur manque.

" *Septembre* 4.—Le 4, nous sortions des montagnes, et nous traversions vers midi la rivière Umatilla, pour aller mettre à terre à 5 ou 6 milles, sur la Fourche aux Marrons, où nous eûmes assez de peine à trouver de l'eau.

" *Septembre* 5.—Il nous restait environ 30 milles pour nous rendre au fort de Walla-Walla ; il fallait faire ce trajet sans mettre pied à terre. Nous avions déjà fait d'aussi longues routes sans souffrir beaucoup ; d'ailleurs, nous arrivions au port, et c'était un puissant motif pour nous soutenir. Vers 10 heures, nous étions au point le plus élevé entre l'Umatilla et la rivière de Walla-Walla. Nous

avions à descendre dans une vallée étroite mais profonde, sur une longueur de 12 ou 15 milles. Rien de plus ennuyant que ce chemin. L'on croit à chaque instant sortir de cette gorge, et à chaque instant l'on est désappointé. Enfin vers 2 heures, nous débouchons sur la rivière Walla-Walla, et à 3 heures et demie nous entrons dans le fort.

" Nous reçûmes une hospitalité toute cordiale de M. W. McBean, commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et gentilhomme affable, poli, et bon catholique.

" La distance entre le Fort-Hall et celui de Walla-Walla est d'environ 500 milles. Nous l'avions franchie en 19 jours de marche; ce qui donne 26 milles par jour, l'un portant l'autre. Pendant tout ce voyage, la tente ne fut dressée que deux fois; le reste du temps, nous faisions comme les vieux voyageurs ; nous étendions nos couvertes à la belle étoile, et nous dormions admirablement, la selle sous la tête.

" Quelques joyeux que nous fussions d'être parvenus au terme de notre voyage, nous éprouvions cependant quelque inquiétude au sujet de M. Brouillet et de ses compagnons. Ils arrivèrent enfin le 4 octobre, non sans avoir beaucoup souffert, et avoir perdu plusieurs bêtes de charge.

" Je n'avais pas eu le bonheur de célébrer la messe depuis le Fort-Hall. On dressa un autel dans la salle-à-manger du fort, et le 6 septembre j'offris le Saint-Sacrifice, pour remercier Dieu de toutes les faveurs qu'il nous avait accordées, depuis notre départ du Canada. Monsieur McBean, sa famille et tous les Catholiques du fort y assistèrent avec le plus grand recueillement, et s'unirent à nous pour chanter l'hymne de la reconnaissance.

" Je suis bien cordialement, etc.

" † A. M. A., év. de Walla-Walla. "

MISSION DU SAGUENAY.

Baie des Ha ! Ha ! 30 septembre 1850.

MONSEIGNEUR,



OUT en remplissant un devoir, je satisferai en même temps à un besoin de mon cœur, en entretenant Votre Grandeur des missions qu'elle nous a confiées le long de la côte, et que nous venons de visiter, le révérend père Garin et moi.

Ce fut pour acquiescer à vos désirs qu'au commencement du mois de mars dernier, je quittai la Grande-Baie, pour aller visiter les différentes familles canadiennes qui se trouvent échelonnées à de grandes distances, les unes des autres, depuis la Baie des Ha! Ha ! jusqu'a Papinachois. Mais avant d'entrer dans quelques détails, permettez-moi, Monseigneur, de vous faire connaître la manière dont je m'y suis rendu. Rien de plus charmant et de plus amusant pour le missionnaire montagnais, que la manière dont il voyage; le temps, les lieux et les personnes en diversifient sans cesse les phases. Le premier jour, j'eus l'avantage d'aller en traineau, pour la dernière fois. Le soir, le missionnaire, le charretier et le cheval logèrent pêle-mêle, à la même enseigne. A l'aspect pauvre et délabré de cette chaumière, je pensais être d'abord dans une nouvelle étable de Bethléem ; mais la trop franche hilarité de plusieurs voyageurs, me fit bientôt connaître que je n'avais pas affaire à d'innocents bergers.... ... Je passai la nuit presque sous les pieds de cinq ou six chevaux, qui n'étaient pas des plus paisibles ; pour le premier jour, je ne dé-

butais pas mal. Le lendemain j'arrivai au petit Saguenay, ou je reçus de la part de David Price, écuyer, la plus cordiale hospitalité. Ce monsieur. a été pour moi, rempli de prévenance et d'attention ; j'étais plus que confus de toutes ses bontés. Quelques mois auparavant, j'avais visité ses chantiers, où je confessai, à l'exception de six ou sept, tous les jeunes gens qui les composaient, et qui étaient, à ce que je crois, au nombre de soixante à soixante-et-dix ; la plus grand partie embrassèrent ou renouvellèrent leur tempérance. Ils témoignèrent le désir de revoir bientôt le missionnaire, mais je ne pus me rendre à leurs désirs.

Immédiatement après cette mission, je partis avec deux habitants de la rivière Ste. Marguerite, qui etaient venus me chercher en petite traine sauvage. Notre trajet, quoique de peu de distance, fut long et pénible ; outre la neige qui était tombée la veille avec abondance, notre marche était ralentie par une assez grande quantité d'eau, ce qui nous força de faire un portage dans des endroits rudes et escarpés. Nous fûmes assez heureux d'arriver à sept heures du soir, après neuf heures de marche. J'admirai le courage et la patience de ces braves gens, qui avaient entrepris un si rude voyage pour se procurer le bonheur d'entendre la Sainte-Messe et de se confesser. Les mêmes personnes, qui s'étaient montrées si empressées à venir chercher le missionnaire, le conduisirent ensuite en chaloupe jusqu'à Tadoussac, à travers les glaçons dont le fleuve etait couvert. C'est à partir de ce poste qu'échangeant tour-à-tour les raquettes et le canot j'ai visité les différentes habitations de la côte. Les gens de Moulin-Baude se sont montrés très empressés à assister aux exercices, malgré la rigueur de la saison et le mauvais état des chemins. Ils ont embrassé la tempérance, et ont tous eu le bonheur d'être fidèles à leur promesse, à l'exception de deux ou trois.

A L'Anse-à-l'eau et à Tadoussac, je fus reçu bien cordialement par M. M. Bedford, agent de M. Price, et par M. Gladman, bourgeois de l'honorable

Compagnie de la Baie d'Hudson. Les missionnaires n'ont qu'à se flatter de la bienveillance de MM. les employés de la Compagnie, qui se montre si généreuse à l'égard des sauvages, en leur facilitant la visite des missionnaires. Je suis heureux d'avoir cette occasion de pouvoir faire connaître à Votre Grandeur toute la reconnaissance des missionnaires à leur égard, et en même temps les remercier des attentions qu'ils ont eues pour nous, dans tous les postes.

Je n'ai qu'à me louer du bienveillant accueil que m'a fait M. Pentland, aux Grandes-Bergeronnes, où je m'arrêtai quelques jours pour faire la mission. J'eus l'avantage de rencontrer plusieurs familles sauvages qui avaient hiverné à la pointe Bon-Désir, occupées à chasser le loup-marin. Les quelques jours que je passai au milieu d'elles, furent pour moi une source de joie etde bonheur ; ces bonnes gens eurent pour le missionnaire la plus grande prévenance. Quelques-uns d'entre eux, devenant mes compagnons de voyage, me conduisirent, tantôt en traineau et tantôt en canot d'écorce, dans les différents chantiers que j'avais à visiter. Le plaisir qu'ils éprouvaient de posséder le missionnaire était si grand que, pour le faire partager, ils annonçaient aux autres cabanes son passage par le chant des cantiques. Notre bande grossissait à chaque instant par l'arrivée de nouveaux sauvages, et le soir il y avait une vingtaine de familles, qui s'étaient rendues aux Eskoumains, pour y passer les fêtes de Pâques. Peu de jours après, j'ouvris à Portneuf les exercices de la mission, et je remis à une autre époque ma visite au Saut-au-Cochon et à Papinachois. Ce retard a été très-salutaire aux gens de ce premier poste, qui sont tous venus à confesse, et ont tous embrassé la tempérance ; ils sont au nombre de quatre-vingts à cent. C'est un des chantiers qui m'ont le plus satisfait. M. Wm. Price, gentilhomme rempli de bonnes qualités, est à la tête de ce bel établissement.

Après que les différentes missions canadiennnes furent achevées, je partis pour me rendre à Maskuaro, afin de rejoindre le R. P. Garin, qui était

chargé en chef des missions sauvages. Ce ne fut qu'après avoir été ballotté, pendant plus de quinze jours, sur une mer qui paraissait ne vouloir point s'apaiser, que j'eus le bonheur de retrouver ce cher compagnon.

A Maskuaro nous trouvâmes une chrétienté, avide de la parole de Dieu. Tous les chasseurs nous y attendaient avec impatience, depuis plus de trois semaines, aimant mieux supporter la faim que de s'éloigner, de crainte de ne point rencontrer les robes noires. La présence des missionnaires fit naître la joie dans tous les cœurs. Les plus habiles, montés sur de légères chaloupes, qu'entouraient les vagues d'une mer tout écumante, s'empressèrent de venir à notre rencontre, tandis que les vieillards, les femmes et les enfants, restés sur le rivage, les suivaient des yeux. Ils saluèrent notre arrivée par la décharge de plusieurs coups de fusils, vinrent tous presser notre main, en s'informant des nouvelles qui pouvaient les intéresser: " Comment va," nous de-" mandaient-ils, " le grand-chef de la prière qui de-" meure à Opishtikoiat(Québec.)Viendra-t-il cet été " visiter ses enfants, les sauvages des Ilets ; car nous " avons appris de nos frères *d'en haut*, qu'il devait " venir les voir encore une fois ; si tu sais l'époque " où il les honorera de sa visite," disent-ils, en " s'adressant au père Garin, " dis-nous le, pour que, " nous aussi, nous puissions aller voir notre père, " le grand-chef de la prière. "

Pendant tout le temps de la mission, les sauvages de Maskuaro semblaient rivaliser de zèle et de modestie; c'était à qui serait le premier rendu à l'église. Leur chef François Watshijuk contribuait beaucoup à maintenir cet esprit de ferveur, par ses paroles, et surtout par son bon exemple; de tous les sauvages de ce poste, c'est lui qui m'a le plus édifié. Si d'un côté cette assiduité et cette modestie faisaient la joie des missionnaires, d'un autre côté il leur était pénible de voir que ces bons Indiens étaient, pour la plupart, obligés de rester hors de la chapelle, son enceinte étant trop petite pour les contenir tous. Ainsi ils demeuraient exposés à toutes

sortes d'intempéries et surtout aux piqûres incessantes des maringouins et des moustiques dont ces parages abondent. Grande fut leur joie lorsqu'on leur eût appris que le grand chef de la prière, leur en ferait bâtir une plus convenable et plus spacieuse. " Merci, grand-chef, de ton bon sou-" venir, nous voyons que réellement tu aimes tes " enfants, les Sauvages. " Ils furent eux-mêmes prendre à bord de la goëlette le bois qu'on avait fait descendre à cet effet, et promirent d'avancer, par tous les moyens possibles la construction, de leur église. Mais de quelle utilité peuvent être les secours d'un pauvre sauvage qui ne peut quitter son fusil, sans s'exposer, lui et sa famille, à souffrir de la faim ? Sa confiance est toute dans la charité de ses frères les blancs, qui prient avec lui la même prière. Ils savent que c'est à leurs aumônes qu'ils doivent la visite que leur fait, chaque année, le missionnaire ; aussi espèrent-ils qu'ils viendront à leur aide, maintenant qu'il leur faut un sanctuaire où ils pourront adorer le Dieu de charité. En retour des services qu'ils recevront, ils promettent leurs prières. Oh ! qu'elle est pure et puissante la prière qui part d'un cœur sauvage !........

Monseigneur, je ne vous parlerai point des usages et des coutumes de nos indiens. Votre Grandeur a dû être pleinement instruite de vive voix par les anciens missionnaires, dont le souvenir leur est encore si cher. Je ne dirai seulement qu'un mot, sur ce qui m'a le plus frappé. C'est de voir entr'eux une douceur, des égards, qui sont les fruits des vertus évangéliques ; en un mot, cette charité qui en fait un peuple de frères, et cette modestie qui, chez eux, est portée jusqu'à la plus grande délicatesse.

Après la mission de Maskuaro, nous revînmes à Mingan, en vrais triomphateurs, comme dit le R. P. Garin; les bons sauvages ne voulurent point laisser partir les robes noires, sans les accompagner. Ils firent avec nous 50 lieues pour se procurer l'avantage d'assister à une seconde mission, se confesser et recevoir encore une fois, de la main du missionnaire, le grand-maître de la vie.

Pendant tout le temps que dura le voyage, ils furent remplis de soins pour nous. Le moment de camper arrivé, c'était à qui aurait l'avantage de dresser la tente des pères ; et tandis que les uns déchargeaient leurs effets, les autres se disposaient à aller tuer le loup-marin ou les différents gibiers qui venaient, pour ainsi dire, raser de l'aile le bout de leur fusil ; les enfants et les femmes parcouraient les différentes îles avec des casseaux d'écorce, pour ramasser les œufs de mermettes, goilands, perroquets de mer, etc., dont ces endroits déserts abondent, et revenaient ordinairement chargés. Puis on préparait le repas des voyageurs, qu'assaisonnait l'appétit. Le chapelet, la prière en commun suivie du chant d'un cantique terminaient ces repas de famille, qui m'ont si souvent rappelé les agapes des premiers chrétiens. Telle est, Monseigneur, la manière de voyager avec nos sauvages le long de la côte.

A Mingan, nous avons trouvé une chrétienté bien nombreuse, dont la docilité à correspondre à la grâce, a fait la plus grande consolation des missionnaires. Ce sont surtout ces sauvages qui désireraient voir leur père, le grand-chef de la prière, car les deux ou trois familles qui se trouvaient aux Ilets, lors de la visite de Votre Grandeur, en ont parlé longuement à leur retour ; et aujourd'hui encore, lorsqu'ils sont tous réunis, ils se plaisent à s'entretenir du grand-chef de la prière (Kaiamituatset), de son beau costume, de ce qu'il avait prescrit ; ils se rappellent surtout combien il paraissait les aimer, pusqu'il était venu de si loin pour visiter ceux qui habitent dans les forêts.

Aux Sept Iles, il n'est rien arrivé d'extraordinaire, si ce n'est la conversion de trois Naskapis, âgés de vingt à vingt-cinq ans, admis au saint baptême par le R. P. Garin. Les progrès qu'ils ont faits dans la foi, pendant le court espace de la mission, sont étonnants. On ne peut les expliquer que par le puissant secours d'une grâce toute particulière. Une autre conversion qui ne nous a pas moins comblés de joie, c'est celle d'une pauvre malheureuse de la même tribu ; depuis plusieurs années, elle

fesait le scandale de cette petite chrétienté. L'année d'auparavant, elle avait été expulsée de l'église, par le R. P. Durocher, parce qu'elle n'avait pas voulu quitter ses infamies. Cette année, vaincue enfin par la grâce toute-puissante du Seigneur, qui la poursuivait depuis si longtemps, elle est venue trouver le missionnaire, et lui a dit, avec l'accent de la plus vive douleur : " Père, je suis bien mal-" heureuse depuis que je ne prie plus la prière. Je " veux faire pénitence et être admise de nouveau " dans la maison de la prière. " Le R. P. Garin l'a reçue comme une nouvelle enfant prodigue, et après de salutaires réprimandes faites en public, il lui imposa la pénitence ; elle s'y soumit avec la plus grande résignation, et expia, à la porte de l'église, les dérèglements de sa vie passée. Sa posture, plus qu'humble, démontrait la sincérité de son repentir; la première que l'on rencontrait en entrant et en sortant de la chapelle, c'était cette pauvre pénitente, qui demandait à genoux le secours des prières de ses frères.

Près de quatre-vingt à cent familles ont assisté à la mission des Ilets. Tous les sauvages de Port-Neuf et des Escoumins y étaient accourus pour voir la fameuse procession où l'on porte en triomphe la statue de la Vierge, au milieu des chants d'allégresse, dans des chemins bordés de jeunes arbrisseaux, chargés de couronnes et de guirlandes en fleurs.

Il est beau et édifiant, le spectacle qu'offre depuis quelques années cette chrétienté. C'est celle qui s'est attirée d'une manière toute particulière, la prédilection de ses missionnaires ; aussi s'en sont-ils montrés dignes en correspondant si généreusement à leurs soins. C'est parmi eux que le révérend père Flavien Durocher a passé un hiver, où tout en se perfectionnant dans leur langue, il les a instruits si solidement sur leurs devoirs d'hommes et de chrétiens. Il leur a composé un livre de prières, un catéchisme, un magnifique recueil de cantiques et un livre de chant noté ; ces différents ouvrages dans une langue où il n'avait pour toute

aide que les vieux manuscrits des anciens missionnaires, dont les mots se trouvaient déjà vieillis, ont dû coûter beaucoup de veilles et de fatigues. Aussi, en bons sauvages, ils ont su apprécier ses peines, et grande a été leur tristesse, lorsque cet été ils n'ont point vu paraître *leur père.*

C'est le R. P. Durocher qui a achevé parmi eux l'œuvre de la tempérance, si courageusement commencée par l'infatigable et zélé M. Boucher, dont le souvenir est si cher à tous les indiens de la côte ; et ils sont d'autant plus fermes à leurs promesses qu'ils avaient été auparavant faciles à se laisser séduire par l'amour de la liqueur de feu.

Ces sauvages sont les plus instruits de la côte ; ils savent tous lire et écrire. Il est beau de les voir à l'église, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, le livre de prière à la main, rivalisant, pour ainsi dire, de modestie et de ferveur. Un autre spectacle, non moins frappant, c'est celui que présentent les petits enfants en prière, après l'exercice du soir, où chaque mère, entourée de sa famille, lui apprend à prier le Grand-Esprit. Oh ! qu'il est beau, le murmure qui s'échappe à la fois de toutes ces bouches enfantines ; ce n'est pas sans émotion qu'on les entend répéter avec une voix expressive, faible écho de leur cœur, ces paroles : " Jesos Shuelim " n'ottani ; Jesos Shuelim ni gaui ; Jesos Shuelimits " Kassino sitsilauemagants ; Jesos Shuelimits " Kessino ka neshkue meshtishots ; Jesos Shuelim " ka tsitsinoimatset n'ottaminan. " " Jésus ayez " pitié de mon père ; Jésus ayez pitié de ma mère ; " Jésus ayez pitié de tous mes parents ; Jésus ayez " pitié de ceux qui sont morts ; Jesus ayez pitié de " notre père, la robe noire qui nous enseigne. " Oh ! combien j'aurais désiré que les parents qui négligent les devoirs sacrés envers leurs enfants eussent été témoins de cette scène !

Nous avons rencontré à ce poste une femme antropophage, Naskapise de nation, que le R. P. Durocher eut le bonheur de convertir, l'année dernière. Voici ce qu'il m'a raconté à son sujet : " Véronique, (c'est le nom de la pauvre malheu-

" reuse,) avait été apportée bien jeune encore, sur
" les bords de la mer, où elle avait reçu le baptême
" de la main d'un missionnaire ; mais elle fut ra-
" menée aussitôt dans les bois, par ses parents
" idolâtres, qui l'élevèrent dans toutes les supersti-
" tions et les jongleries de la tribu. Elle devint
" jongleuse elle-même, et commença dès lors à se
" faire craindre par les sorts ou maladies qu'elle
" jettait, ou qu'elle occasionnait par le secours de
" l'esprit de ténèbres ; elle avait manifesté souvent
" le désir qu'elle avait de manger de la chair hu-
" maine. Mais on était loin de croire dans sa
" tribu qu'elle choisit ses victimes parmi ceux qui
" auraient dû, ce semble, lui être plus chers. Sa
" première victime fut son mari, qui venait d'expirer
" de fatigue et de faim, dans les bois où il était
" occupé à faire la chasse ; son corps glacé et sans
" vie lui servit de pâture, et elle ne termina son
" horrible festin qu'après avoir dévoré ses trois
" enfants, dont deux étaient morts de faim, et le
" troisième massacré par sa féroce mère. Sa main,
" déjà accoutumée au meurtre, s'était rougie dans
" le sang d'une *sauvagesse* non moins barbare
" qu'elle, puisqu'elle aussi s'était nourrie de son
" enfant, après l'avoir étouffé. Ce fut pour débar-
" rasser la nation d'un pareil monstre que les chas-
" seurs de sa tribu l'amenèrent au missionnaire,
" pour qu'il lui inspirât de l'horreur pour ses
" meurtres et ses festins abominables. " Le R. P. Durocher la réprimanda sévèrement, lui interdit l'entrée de l'église, et pour lui inspirer plus d'horreur de ces abominations, lui fit raser les cheveux, qui furent attachés à un poteau, près du cimetière indien. Elle demeura à genoux, en dehors de l'église, pendant tout le temps de la mission. Oh ! qu'ils sont malheureux, ces pauvres sauvages Naskapis, qui n'ont pas encore reçu la lumière de la foi. Le démon règne en maître au sein de leurs forêts ; et ceux que le Seigneur a rachetés de son sang sont encore en esclavage. Oh ! que ne m'est-il donné de leur aller faire connaître le Grand-Maître de la Vie, qu'ils ignorent! Mais que peut

un pauvre missionnaire dépourvu de talents et de vertu?

Aux Ilets, il y a une jolie chapelle; c'est sans contredit la plus belle de toutes nos chapelles sauvages; grâce aux travaux pénibles du R. P. Eusèbe Durocher, qui y a travaillé pendant deux ans, avec une ardeur infatigable. Mingan et les Sept-Iles lui sont également bien redevables, car c'est dans la construction ou la réparation de ces différentes chapelles qu'il a contracté la maladie dont il ressentira les vives douleurs, le reste de ses jours.

Monseigneur, pardonnez au pauvre missionnaire, la liberté qu'il a prise, et usant d'une nouvelle indulgence à son égard, accordez lui la bénédiction qu'il sollicite et pour lui, et pour les sauvages qu'il a adoptés pour frères.

De Votre Grandeur,

l'enfant soumis et respectueux,

CH. ARNAUD, O. M. I.



MISSION DE L'OREGON.

Rapport de M. Brouillet sur sa Mission de Ste. Anne.

St. Paul de Wallamet, 28 mars 1848.

MONSEIGNEUR,



'EST mon devoir de rendre compte à Votre Grandeur de l'état de la Mission dont vous m'avez chargé, et dont les évènements m'ont forcé de m'éloigner pour un temps. Je le fais avec plaisir.

Lorsque je commençai, le 27 novembre dernier, la mission de Sainte-Anne chez les Cayouses, ces sauvages n'avaient jamais eu de prêtre résidant au milieu d'eux. Ils avaient eu, deux ou trois fois, la visite d'un prêtre, qui ne fesait que passer. Quatre seulement étaient baptisés, et ces quatre ne savaient pas un mot de prière, et ils avaient presque totalement oublié ce qu'on leur avait enseigné de la doctrine chrétienne. Mais un bon nombre avait manifesté un grand désir de s'instruire. Tous paraissaient bien disposés pour les prêtres, malgré tous les efforts qu'on avait faits pour les prévenir contre nous.

Lorsque j'arrivai chez eux, ils étaient presque tous malades ; de sorte qu'il me fut impossible de commencer tout d'abord les instructions publiques. Mon premier soin fut de visiter les loges, d'instruire et de baptiser les malades en danger et les enfants. Le dimanche, 5 décembre, je fis le premier office

public ; deux sauvages seulement y assistèrent. Le 8, jour de la conception de la B. V., une vingtaine vinrent à la messe. Alors je commençai à faire le catéchisme tous les jours, jusqu'à quatre et cinq heures par jour ; et dès ce moment, l'assistance est devenue plus nombreuse. J'avais ordinairement de 50 à 60 personnes, tous les dimanches ; quelquefois au delà de 80 ; presqu'autant que notre petite chapelle pouvait contenir. Cette chapelle n'était autre chose que la maison même des missionnaires. Les sauvages, depuis, y ont mis le feu, lorsqu'après un premier engagement avec les troupes américaines, ils quittèrent leur camp, pour se réfugier dans les montagnes ; de sorte que désormais je n'aurai plus pour maison et pour chapelle que la voûte azurée des cieux.

A l'aide de mon interprète, j'ai pu traduire en langue Nez-percé, (leur langue ordinaire), le signe de la croix, le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, les commandements de Dieu, les actes de foi, d'espérance et de charité, et quatre ou cinq chapitres du catéchisme, contenant l'explication des principaux mystères de la religion, avec deux cantiques. Lorsque je quittai la mission, une quarantaine de sauvages savaient toutes ces prières et ce catéchisme, et récitaient le chapelet. J'ai baptisé cinquante, tant enfants qu'adultes malades, et huit adultes en santé, parmi lesquels se trouvait le premier chef, et trois seconds chefs. Ces baptêmes, joints à ceux que nous avions faits, tant pendant notre voyage que pendant notre séjour à Walla-Walla, donnent quatre-vingt-quinze baptêmes, depuis notre départ de Westport. Une trentaine d'autres sauvages de ma mission avaient l'instruction suffisante pour le baptême, et n'avaient plus besoin que de l'épreuve.

Ce succès, Monseigneur, au milieu du trouble, des inquiétudes et des craintes auxquels ces sauvages étaient continuellement en butte, à la suite des horreurs dont quelques-uns de leur nation venaient de se rendre coupables, est vraiment consolant. Que n'aurions-nous pas dû espérer, si nous eussions eu l'avantage de distribuer paisiblement

la parole de vie à ces infortunés, avides de l'entendre et de la pratiquer, et si nous avions pu continuer longtemps encore parmi eux cette œuvre de salut? Mais Dieu en a disposé autrement; que sa sainte volonté soit bénie! Il m'a fallu, cédant à la force des évènements, après à peine deux mois et demi de travail parmi eux, abandonner cette mission, qui avait toutes mes affections et me donnait les plus belles espérances.

Le 19 février, les Cayouses partirent pour surprendre les Américains, qu'ils savaient être aux Dalles avec l'intention de venir leur faire la guerre, et qui s'étaient battus avec les sauvages de la Rivière-aux-Chutes Alors la prudence exigeait que je m'éloignasse, tant pour ma propre sûreté que pour ne pas compromettre les intérêts de la religion auprès des Américains. Je partis donc le lendemain, à la première chance que je pus trouver, et me rendis au Fort Walla-Walla. J'y demeurai jusqu'au 13 de mars, et voyant alors qu'il n'y avait aucune possibilité pour moi de retourner de longtemps chez mes chers Cayouses, à cause de la guerre qui venait réellement de se déclarer par un combat entre eux et les troupes américaines, et qui menaçait de se prolonger pendant bien longtemps, je profitai de l'occasion d'un détachement de troupes et d'un parti de l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson, qui descendaient au Fort-Vancouver, et je partis avec eux, accompagné de M. Leclaire, sous-diacre, mon compagnon de mission, et de deux Pères Oblats. Ceux-ci se trouvaient également, à cause de la guerre, dans la nécessité de s'éloigner pour un temps de leurs chers néophites. Nous descendîmes à cheval jusqu'aux Dalles, par le nord de la Colombie. Le 19, nous quittâmes les Dalles en berges, et le soir nous étions aux cascades. Le lendemain, nous fîmes le portage; à une petite distance, le vent nous força de camper pour la journée. Le 21, nous arrivâmes au Fort Vancouver. Nous remontâmes ensuite la rivière Wallamet, et le25 nous étions à la mission de Saint-Paul, au palaisde Mgr. l'archevêque d'Oregon-City, bénissant Dieu

de la protection toute paternelle dont il lui a plu de nous favoriser, tant au milieu des évènements de la guerre que pendant le cours de notre voyage. C'est ici que je me propose d'attendre le moment heureux, que j'appelle de toute l'ardeur de mes désirs, où le rétablissement de la paix m'ouvrira de nouveau le chemin de ma mission et me permettra de continuer, avec la grâce de Dieu, l'œuvre de régénération que j'ai si heureusement commencée.

J'ai l'honneur, etc.. etc., etc.

J. B. Brouillet, Ptre., Mis.

II. LETTRE.

Fort Vancouver, sur la rivière Colombie, 13 mai 1850.

Monseigneur,

J'ai vu enfin la vallée du Wallamet, si vantée par les voyageurs, et vers laquelle les Américains se dirigent en foule chaque année, avec un enthousiasme presque fanatique, dans l'espoir de trouver un nouvel Eden. Je l'ai vue, je l'ai considérée avec calme, et je me suis convaincu que, s'il y a beaucoup de vérité dans les rapports qu'on en a faits aux Etats-Unis, il s'y trouve aussi beaucoup d'exagération. J'en suis plus que jamais à cette pénible conviction, que l'homme a perdu sans retour le jardin de délices où furent placés nos premiers parents. Quelque part que l'on aille, quelque lieu que l'on visite, aux beautés que l'on admire, aux avantages que l'on apprécie, viennent toujours se joindre certains désavantages qui font sentir à l'homme qu'il n'y a rien de parfait sur la terre, rien qui puisse remplir et satisfaire pleinement son cœur. Ici donc, comme ailleurs, il y a des beautés et des laideurs, il y a du bon et du mauvais. Cependent, comparant les beautés et les avantages d'un côté, avec les inconvénients et les désavantages de l'autre, je suis porté à regarder cette partie de

l'Orégon comme vraiment importante et comme offrant de grandes espérances ; et si elle n'était séparée du Canada par un espace aussi long et aussi difficile à franchir, je ne balancerais pas à dire à cette portion de la population agricole, mécontente de son sort en Canada: "venez ici, et vous trouverez tout ce qu'il vous faut pour un établissement avantageux : des terres en abondance à bas prix, produisant du blé et toute espèce de grains aussi abondamment que les meilleures terres en Canada ; des pâturages excellents, où les bestiaux trouvent leur nourriture pendant dix ou onze mois, quelquefois pendant toute l'année ; des moulins et un marché pour votre farine ; un climat généralement considéré comme salubre, quoique les fièvres *tremblantes* soient assez fréquentes en automne, et qu'une espèce d'*influenza* règne généralement dans le printemps. Il est vrai que vous n'aurez pas ici, comme au Canada, une belle neige pour faire vos promenades et vos voyages d'hiver : il est rare que la neige couvre la terre même durant un mois. Vous aurez à la place une pluie d'automne pendant cinq mois, et une boue épaisse dans vos chemins. Ces pluies d'hiver sont désagréables ; mais ce désagrément est peut-être compensé par l'avantage de pouvoir travailler dans les champs pendant toute la saison de l'hiver, et commencer les semailles dans le mois d'octobre pour ne les terminer que vers la fin de mai."—Toutefois, je me garde bien de conseiller à mes compatriotes d'émigrer vers ces plages lointaines. Le voyage des prairies est dispendieux, et d'ailleurs si dur, surtout pour une famille ! On doit songer, de plus, qu'il n'y aurait que des familles capables de réaliser un capital passablement élevé qui puissent tenter prudemment de venir chercher fortune ici.

L'année dernière, le Wallamet n'a produit qu'une demie récolte, à cause de la sécheresse. Cette année, il y a la plus belle apparence possible, et l'on peut compter sur une récolte abondante, si les pluies fréquentes qui tombent depuis quelque temps ne viennent pas détruire les apparences. Il

y a du blé en épis depuis le mois d'avril, et les tiges ont jusqu'à cinq pieds de haut.

J'ai vu avec un indicible plaisir un certain nombre de Canadiens du Wallamet, qui partirent pauvres du Canada et qui consumèrent la plus belle partie de leur vie au service de la compagnie, aujourd'hui établis sur de belles fermes, bien bâties et produisant d'abondantes récoltes. Il n'est pas rare qu'un cultivateur recueille 800 et 1,000 minots de blé ; et ce blé se vend actuellement de 80 à 90 cents. Je demandais à plusieurs, ce printemps, combien ils avaient semé de blé : 40, 50, 80, et quelquefois 100 minots, étaient leurs réponses ordinaires. Ces gens-là seraient tous riches, s'ils ne se créaient pas des besoins, et si leurs femmes *indiennes* entendaient tant soit peu la tenue d'une maison.

Il est maintenant question parmi toute la population, tant américaine que canadienne, de prohiber totalement l'introduction et la vente de toute boisson forte dans l'Orégon, et cette question doit être décidée à un *poll*, lundi prochain, par les électeurs. La loi avait déjà fait cette prohibition les années précédentes: mais, l'année dernière, il y fut apporté quelques modifications qui ont été cause de grands abus, que l'on veut aujourd'hui faire disparaître. Il est cependant loin d'être certain que la chose réussisse ; car la cause de l'intempérance trouve ici, comme dans les vieux pays, bien des amis et des avocats...

On vient de trouver à quelque distance au nord de la Colombie, dans le Cowlitz, des mines de charbon de terre, d'une bonne qualité pour les manufactures. On commence à les exploiter, et cette découverte va donner un nouveau degré de prospérité au pays. On a aussi trouvé des mines de cuivre et de blanc de céruse, et l'on se flatte de trouver sous peu des mines de fer dont on a des indices certains...

La population actuelle des blancs dans l'Orégon est évaluée à environ 15,000 âmes. Oregon-City, la capitale, doit renfermer au delà de 300 bâtisses,

avec deux moulins à farine, deux moulins à scie, six ou sept magasins et deux journaux. L'immigration de l'année dernière a été de 3 à 4,000, et l'on calcule qu'elle doublera cette année, si la nouvelle de la guerre avec les Sauvages n'est pas arrivée assez tôt aux Etats-Unis pour l'arrêter.....................

Un vaisseau de la compagnie, le *Vancouver*, qui apportait l'approvisionnement annuel de marchandises du Fort Vancouver, vient de faire naufrage à l'entrée de la Colombie, sur la *Barre* près du cap Désapointement, et de périr avec toute sa cargaison. C'est une perte dont la Colombie toute entière va se sentir, parce que ce navire apportait beaucoup d'articles dont elle a un grand besoin. Plusieurs particuliers y avaient des effets, qui n'étaient pas assurés et qui se trouvent perdus pour eux. Mgr. l'Archevêque y a perdu des effets pour un montant de $7,000 à $8,000.

Il est consolant, Monseigneur, pour un prêtre qui a traversé les immenses contrées de l'ouest de l'Amérique, où l'on ne voit aucun indice de culte religieux, de reposer ses regards sur les établissements religieux de l'Archevêque d'Oregon-City. A Saint-Paul de Wallamet, on voit l'église paroissiale, de 100 pieds sur 40, en brique, et d'une belle apparence à l'extérieur : il n'y a rien de fini à l'intérieur. Cette église est la cathédrale temporaire de l'Archevêque. On voit la chapelle du couvent, qui est assez vaste pour contenir toute la paroisse au besoin ; le couvent avec 13 sœurs et plus de 30 petites filles pensionnaires ; cet établissement est sur un excellent pied et produit un bien incalculable. Le collége, moyennant quelques réparations, pourra contenir de 30 à 40 pensionnaires. Cette institution a langui jusqu'à présent, parce que les prêtres qui ont été alternativement chargés de la conduire avaient trop d'occupations pour pouvoir y donner tout le soin nécessaire. On espère qu'elle vaprendre un nouvel élan par les changements qui viennent d'y être opérés, et par l'introduction de l'enseignement de l'anglais. M. Leclaire est chargé de la conduite de l'établissement. Malheureuse-

ment, il est probable que le clergé séculier va perdre ce jeune ecclésiastique. Ce monsieur est décidé à se faire Jésuite ; mais quelque circonstance le force de remettre à un temps plus éloigné l'accomplissement de ses désirs.—A environ un mille de l'église de Saint-Paul, est l'établissement des Jésuites ; à deux ou trois lieues de Saint-Paul, l'église de Saint-Louis, où il y a un prêtre résidant. Cette église est dans une vaste prairie, entourée d'une nombreuse population toute catholique, et susceptible d'un rapide accroissement. A Oregon-City, il y a une église, avec presbytère, et un prêtre résidant, quoique la population catholique y soit peu nombreuse, parce qu'on a l'espoir que la présence d'un prêtre aura l'effet de la faire accroître. Le fort Vancouver possède aussi une église et un prêtre résidant, de même que la mission de Cowlitz.

Le clergé séculier de l'Archevêché d'Oregon-City se compose de Mgr. l'Archevêque et de 9 prêtres, outre M. Leclaire, qui est encore attaché au Diocèse de Walla-Walla, et d'un étudiant en théologie.

Cet aperçu de l'état de la religion dans ce pays, est bien consolant et bien encourageant, sans doute, Monseigneur ; mais il le serait bien davantage, si la construction des édifices religieux n'avait pas fait contracter d'énormes dettes, qui mettront désormais à l'avancement de la réligion dans ce diocèse des entraves insurmontables, si la Providence ne vient pas à son secours d'une manière tout extraordinaire...

Depuis que la guerre nous a forcés d'abandonner pour un temps, notre diocèse de Walla-Walla, nous avons tous séjourné au palais de Mgr. l'Archevêque, où nous avons eu à nous féliciter de la généreuse et cordiale hospitalité de Sa Grandeur. Nous avons eu la consolation de célébrer dans sa cathédrale, presque avec la pompe des vieux pays, les grandes solemnités de la Semaine-Sainte, et l'avantage de nous retremper par des exercices spirituels de 10 jours, à l'établissement et sous la direction des Révérends Pères Jésuites.

J'arrivai chez Mgr. l'Archevêque, le 25 mars, après un voyage de près de 15 jours, assez heureux si ce n'est que mes compagnons et moi nous faillîmes, une fois, aller au fond de la rivière Colombie. Et le 26 mai courant, nous en sommes partis, Mgr. de Walla-Walla, M. Rousseau et moi, pour remonter à nos missions. Nous sommes ici à nous préparer, et nous repartirons dans deux jours.

Mgr. doit se fixer aux Dalles, avec M. Rousseau, et moi, je vais remonter chez les Cayouses. Les Pères-Oblats sont montés depuis quelques jours à leur mission des Yakamas, au nord de la Colombie.

La guerre est considérée comme à peu près terminée. Toutes les tribus sauvages ont fait leur paix avec les Américains et se sont séparées des meurtriers. Les troupes viennent de partir de leur fort de Wailatpou, au nombre d'environ 400 hommes, auxquels se sont joints quelques sauvages, pour poursuivre les coupables, qui ne manqueront pas de tomber sous peu entre leurs mains. Tous les évènements de la guerre, depuis ma dernière lettre, se réduisent à peu près à une défaite essuyée par les Américains et à la mort du colonel Gilliam. J'appelle défaite un revers qui ne fut cependant guère meurtrier, puisqu'un seul Américain mourut des blessures qu'il avait reçues, et qu'une dixaine d'autres seulement furent blessés. Les sauvages ne perdirent aussi qu'un petit nombre de leurs gens. Ce fut peu de jours après ce revers que le brave colonel Gilliam fut tué accidentellement, par la décharge d'un fusil, qu'il essayait de tirer d'un wagon, et dont la balle et la baguette allèrent se loger dans sa tête.

Nous remontons à nos missions, pleins de courage et animés d'une nouvelle ardeur, tous nos sauvages nous demandant à grands cris. Mais, Monseigneur, je crains bien que les succès ne répondent pas à nos désirs, car le manque de ressources va nous arrêter à chaque pas. Nous ne savons même pas si nous pourrons réussir à nous bâtir une petite chapelle, à nous construire même une petite cabane pour nous y mettre à l'abri...

Je suis en route pour ma mission, sans hommes pour m'accompagner. Je n'ai pas le moyen d'en payer un; et je m'attends à passer peut-être toute l'année sons la tente, vivant à la manière des sauvages.

Dans cette détresse, mes regards se tournent vers mon pays, vers mes amis, vers mes compatriotes. Mais je ne voudrais pas être à charge....................

Veuillez me bénir, Monseigneur, et me croire pour jamais,

De Votre Grandeur,

le respectueux et dévoué serviteur,

J. Bte. Brouillet, Ptre., Mis.

Voyage de Montreal a Oregon-City.

Oregon-City, 28 juillet 1850.

Monsieur, et bien digne ami,

J'accomplis avec plaisir la promesse que je vous fis, en partant, de vous envoyer quelques détails sur mon long voyage. Déjà Monseigneur de Montréal a dû recevoir la lettre que je lui adressai de Valparaiso, à la fin d'avril dernier. Le mois passé, à mon arrivée à San Francisco, je vous écrivis, ainsi qu'à MM. Daudet et Dumortier. Il y a quelques jours, j'ai reçu ici votre bienveillante et affectueuse lettre *du 16 mai, avec ses trois compagnes.*

Maintenant refaisons un peu les sept derniers mois écoulés.

Le 29 novembre, 1849, je quittai l'évêché de Montréal. Vos sympathies et mes larmes vous dirent alors ce qui se passait dans mon cœur. C'était le premier toit de mon exil, ma seconde famille, le berceau de mon sacerdoce que je quittais, c'était un digne évêque, qui m'avait imposé les mains et donné l'onction sainte, qui m'avait aimé comme un père, et si honorablement traité. C'étaient de vertueux prêtres auxquels je m'étais

sincèrement attaché. O ! Montréal, mon souvenir et ma pensée te chercheront souvent entre le ciel et la terre.

Le 1er décembre, j'étais à New-York, où je passai un mois. MM. Lafont, Cauvin et Madéore, prêtres de l'église française, me donnèrent l'hospitalité, et me prodiguèrent leurs soins bienveillants. Je visitai plusieurs fois Mgr. l'Evêque de New-York, prélat estimable et habile ; le Rév. Docteur Forbes, exministre épiscopalien récemment converti au catholicisme, et l'un des plus distingués de sa communion ; la plupart des prêtres de la ville ; l'établissement des Sœurs du Sacré-Cœur, et plusieurs familles américaines ou françaises recommandables. —Je trouvai New-York toujours en belle et active prospérité ; la religion catholique s'y faisant de plus et en plus large et honorable place, en dépit des efforts de l'erreur, et malgré une corruption impudente.

Le 31 décembre, je m'embarquai à bord du *Francis-de-Pau,* navire américain de huit à neuf cents tonneaux, faisant voile pour la Californie. Plus de trente catholiques, dont vingt-huit canadiens, se trouvaient là réunis au missionnaire. Nous quittâmes le port à midi et demi. Le temps était beau et la brise favorable. Les édifices et les gracieuses flèches des églises de la ville s'éloignèrent avec rapidité, et lorsque la nuit développa ses ombres, le point le plus élevé des îles qui environnent la baie de New-York, fut le seul et dernier objet que nos regards saisirent à l'horizon.

Au moment où l'on perd de vue la terre, lorsque l'on n'a plus sous les yeux que le ciel et les abîmes de l'océan, l'homme s'avouant sa faiblesse, s'écrie avec David : " *Magnus Dominus et laudabilis nimis.*"

D'abord, tout alla bien. Mais, le 3 janvier, à midi, une forte brise du sud s'éleva, et vers trois heures, le soleil se cacha derrière une bande de nuages épais ; nos matelots en auguraient mal, et je me souvins d'avoir lu dans le voyageur Dampier que c'était un signe presque certain de tempête. En effet, jusqu'à minuit, le vent augmenta par.

degré, et obligea d'amener toutes les voiles du haut. A minuit et demi il devint si violent que le capitaine fit amener les secondes et prendre des ris dans les autres. Le ciel était affreux ; les éclairs se succédaient ; le vent augmentait toujours. A deux heures du matin, une forte pluie dissipa un peu les nuages et calma la violence du vent.

Comme le roulis m'empêchait de dormir, je m'étais jeté sur mon lit tout habillé ; mais j'y souffrais beaucoup, car, a chaque instant, la secousse des vagues, faisant pencher le navire, je me trouvais pressé contre les parois du bord ou sur la garde du lit.—A quatre heures, le temps devint encore plus mauvais ; les efforts du vent étaient terribles ; nos pauvres matelots n'abondaient plus à faire la manœuvre. Les barriques, les caisses, les malles roulaient pêle-mêle au milieu de deux ou trois pieds d'eau que les vagues jetaient sur le pont du milieu. Au même moment un imprudent passager arrive eperdu dans la salle pour nous faire sortir du lit, disant que le navire est sur le point de périr Tout le monde court ; j'en fais autant, quoique je ne pense pas le danger si pressant. Le vent et la mer sont épouvantables, le navire ne fait plus que sous la moitié de deux basses voiles, mais il manœuvre toujours ; ce n'est qu'une fausse alerte. Néanmoins nos passagers, ceux surtout qui n'ont pas encore voyagé sur mer, sont dans une grande perplexité. Je les rassure, les engage à mettre leur confiance en Dieu, et à ne rien craindre. Je prie tout bas avec eux. Je pense à ma famille, à celles de mes compagnons de voyage, qui ont laissé des épouses, des enfants en Canada. Oh ! Dieu aura pitie de ces époux et de ces pères, objets de tant de larmes, de sollicitude et de prières. Il est cinq heures ; le ciel est d'une noirceur effrayante, et le baromètre baisse toujours. Les vagues roulent et frappent de toute part les flancs du navire ; beaucoup d'eau reste et pénètre jusque dans les cabines du milieu ; la pluie tombe par flots ; on prétend même que la foudre est tombée sur le bâtiment, car une forte chaine a été coupée, on ne sait com-

ment, pendant la nuit Cette fois je sentis une espèce de frisson, et j'éprouvai un sentiment de crainte, qui se dissipa insensiblement à mesure que la pluie tomba et que les nuages s'éclaircirent. A midi, le vent s'était calmé, le baromètre monta ; les craintes cessèrent ; tout était passé. Nous nous souviendrons du moins *du courant de la Floride.*— Mais Dieu soit béni de nous avoir rappelé d'une manière frappante, dès le début du voyage, combien nous sommes petits et faibles devant les éléments de sa puissance.

Il va sans dire que, dans ces premiers jours, presque tout le monde était malade, et que votre serviteur, tout vieux marin qu'il se croyait, n'a pas été exempt de payer le tribut au roulis. Il n'y a point de remède contre ce mal de mer qui excite des vomissements affreux. Il est utile cependant de prendre quelques nourritures sèches, propres à absorber les glaires, et surtout des fruits acides. Des Canadiens ont été ainsi malades pendant près de quinze jours.—En venant d'Europe, j'avais vu plusieurs personnes l'être pendant toute la traversée.

Le 6 janvier, dimanche, je fis réunir les catholiques, dans l'arrière-chambre du marin, pour leur adresser quelques paroles d'édification propres à leur faire sentir la nécessité où nous étions de nous unir sans cesse à Dieu par la prière, la confiance et l'amour ; comme aussi de vivre en bonne harmonie, de nous supporter et de nous rendre de mutuels services. Il est arrêté que chaque dimanche nous nous réunirons ainsi, le matin, à 10 heures, pour les prières, la lecture de l'épître et de l'évangile, et une courte instruction. Quand la mer sera calme, je célèbrerai la messe. Le soir, à 4 heures, nous nous réunirons encore pour la lecture de la vie des saints, le chant de quelques hymnes, ou cantiques. Notre piété trouvera en cela sa nourriture, notre cœur le souvenir et l'illusion de la patrie. Tous ou presque tous répondirent à mon appel.

Le dimanche, 3 avril, à dix heures du matin, je célébrai, à bord, le Saint-Sacrifice de la messe au milieu du chant, des cantiques et du son joyeux

des instruments. Nos artistes en valaient bien d'autres : c'était MM. Deschambault, Proulx, de Boucherville, Dugas, Duprat. La plupart de ces chers canadiens avaient, ce jour là, tant d'ambition que chacun aurait voulu remplir tous les offices à la fois. Il y en eut au moins quatre pour servir la messe ; une messe basse, notez bien. M. le docteur de Boucherville s'était réservé les burettes ! encore si j'ai bonne mémoire, il ne put m'en présenter qu'une, l'autre lui fut enlevée, pendant l'évangile. Tous les cœurs étaient délicieusement émus ; et, quand, à la fin de la messe, j'adressai quelques paroles sur cette heureuse et touchante circonstance, je vis les yeux se mouiller de larmes. N'est-ce pas consolant, en effet, pour des hommes éclairés par la foi, de voir, au milieu des vastes mers, sur un frêle navire que les vents et les tempêtes promènent au-dessus des abîmes, le Dieu maître de la nature se faire victime de propitiation, de miséricorde et d'amour ? Et tous désormais ne pourrons-nous pas dire, avec plus de raison, au pilote le *quid times* du César romain.—Oh ! je le plaindrais celui qui dans un pareil moment resterait insensible ; celui du reste auquel la vue des espaces sans bornes, l'infini qui les entoure, la grande voix de l'océan qui parle sans cesse au marin, n'auraient pas agrandi l'âme enseigné ou réveillé la foi. La mer, quel temple que celui-là ! l'immensité sur la tête, l'immensité sous les pieds.

Tout sembla concourir à faire de ce jour l'un des plus beaux de notre traversée. Nous étions alors à une centaine de lieues de l'équateur. Le soleil brillait de tout son éclat dans un ciel sans nuages. Le vent, qui était assez fort pour enfler toutes nos voiles, ridait à peine la surface de la mer, et tempérait la chaleur. Tout le monde se portait bien ; toutes les figures étaient épanouies : on oubliait que l'on était déjà loin de la patrie, au milieu de l'isolement, des privations et des dangers. Les protestants semblaient envier notre joie, et ils nous l'enviaient réellement, puisque l'un d'eux me dit le soir d'un air bien pénétré : " On voit bien

que vous avez raison de tenir à vos cérémonies, elles *excitent* la religion du cœur.

Le 6, nous passâmes la ligne de l'équateur, et nous entrâmes dans l'hémisphère australe. Nous étions en plein été des tropiques. Mais, au lieu du calme et de la chaleur dévorante, au lieu des bruyants orages, nous trouvâmes, même sous l'équateur, une brise fraiche, une température modérée, et des ondées sans tonnerres. (On voit souvent des vaisseaux rester deux ou trois semaines en calme sous la ligne, être chargés de grains fréquents et entourés de toutes parts par la foudre.) Pendant ce passage des tropiques, j'oubliais volontiers l'ennui, les peines et la monotonie inséparables d'une traversée. Il m'arrivait même de temps à autre de penser quelque peu malicieusement aux *Lyonnais*, aux *Canadiens* surtout qui, pendant que nous prenions nos ébats sur le pont du navire, à l'ombre d'une tente, au doux souffle du zéphir, sous un ciel de pourpre, etc., etc.; qui pendant ce temps-là, grelottaient sous le brouillard, les frimas et la neige, qui allaient bien gantés, bien mantelés, bien fourrés, rassurant leurs pas sur la glace, ou dévorant l'espace en traineaux sur les chemins, lacs et fleuve. Oh ! me disais-je, que leur semble, au mois de février, de notre beau soleil, de notre douce brise, de nos flots bruyants, et limpides ! Malheureusement nous dûmes bientôt expier ces délices ; car nous perdîmes le beau ciel des tropiques, et la *douce* brise, et le *paisible* océan et les nuits enchantées. Le redoutable *Cap Horn* arriva. Des vents qui rompaient les cordages, déchiraient les voiles, soulevaient les flots en montagnes, nous l'annoncèrent de loin. Le 17 mars, nous passâmes en vue de l'une des îles Malouines, la plus rapprochée du cap appelé l'*Ile du Chêne.* C'est une montagne inégale, nue, sans habitations et couverte de rochers. Lorsqu'elle fut découverte, elle portait pour unique végétation, un gros chêne que le temps a détruit : delà son nom et toute son histoire. Enfin, le 16, nous sommes en vue du cap, dans ces régions antarctiques que les voyageurs ont appelées le sé-

jour de la nuit, de l'épouvante et des fables, dans ces eaux furieuses, en face de ces rochers, où palissaient les pilotes ; dans ce double océan qui bat ces doubles rivages ; dans ces parages jadis si redoutés.

Au premier aspect, je ne vois rien qui soit capable d'inspirer tant de terreur. Peut-être est-ce le soleil, qui, dorant les flancs de ces rochers me fait une passagère illusion : "*Aspetta, tu vedrai*," comme disent les Italiens ; attends et tu verras.

L'aspect du cap, des rochers, môles et îlots qui l'entourent, ressemblent à une chaîne de montagnes inégales, dentelées, et entrecoupées par des gorges. Entre les deux plus longues chaînes, se trouve un rocher isolé qu'on nomme le *Cap Trompeur*.

Nous dînâmes en vue du cap, et dans la plus grande tranquillité. Un excellent vent du nord nous poussait à dix milles à l'heure. Mais, à deux heures, la brise tomba tout-à-coup, à notre grande déception. A quatre heures, il plut légèrement. Des brouillards enveloppant la cîme des rochers, les rendaient noirs et hideux ; et, dans les gorges, l'ombre avait quelque chose de sinistre. Le tableau avait bien changé. Assurément, si Virgile eût connu ces sombres lieux, il en eût fait son Tartare.

Le capitaine, appréhendant quelque chose, fit promptement amener les hautes voiles, et donna ordre de prendre des ris dans les autres. Mais, à peine les matelots étaient-ils rendus sur les vergues, que le vent se déclara avec violence au sud, coiffa les mâts, et poussait le navire poupe en avant sur les rochers. Le cri d'alarme fut aussitôt donné. Matelots et passagers, s'unirent et luttèrent pendant plusieurs minutes contre l'effort du vent, et ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'ils parvinrent à se rendre maîtres des voiles et à changer la direction du navire, qui courait risque d'être instantanément brisé sur les rochers. Ce qui nous effraya surtout, en ce moment d'alerte, fut la vue de plus de cent baleines réunies, compactes, autour du navire, rejetant l'eau, que nous prîmes pour des rochers contre lesquels se brisaient les flots que nous apercevions jaillir.

Depuis ce moment, où nous fûmes obligés de retourner en arrière, jusqu'à la latitude de l'archipel de *Los Chonos*, au 46° degré du côté ouest de l'Amérique, nous mîmes vingt-cinq jours ; ce que nous aurions pu faire en moins de six. Pendant tout ce temps, la tempête fut presque continuelle. Nous souffrîmes beaucoup du froid, de l'humidité, de l'agitation du navire, et du manque de bonne nourriture, quelques-unes de nos provisions étant épuisées.—Mais Dieu nous rendit les beaux jours, et, avec eux, la sécurité et l'espérance. Le 18 avril, au soleil levant, nous saluâmes la terre du Chili, et, le lendemain, nous étions au mouillage dans le port de Valparaiso.

Les officiers de santé, de police et de douane ayant fait leur visite à notre bord, nous eûmes la liberté de débarquer. Quantité de chaloupes chiliennes nous entouraient, les unes pour nous transporter en ville, les autres chargées de fruits, tels que raisins, pêches, poires, pommes, et à bon marché. Nous étions, bien entendu, en automne.

Le Chili est une étroite lisière de pays qui s'étend de la Patagonie au Pérou, et qui est séparée de Buénos-Ayres par la fameuse chaîne des Cordillières. Il jouit d'un des plus heureux climats. Il est riche en mines d'argent et de toutes sortes de métaux. Les volcans y abondent, et les tremblements de terre y sont très-fréquents. Depuis 1818, le Chili est constitué en République. Auparavant il appartenait à l'Espagne qui en avait fait la conquête en 1540. Plus d'un tiers de la population est d'origine espagnole ; le reste est de la race indigène pure ou mélangée. La langue de tous est le castillan. La religion catholique romaine est seule reconnue. Les principales villes sont : *Santiago*, capitale, siége du président de la république, et de l'Archevêque ; *Valparaiso*, port de mer, seconde ville et autrefois capitale *Valdivia*, la *Conception*, etc. La ville de Santiago est, dit-on, très-belle et très-riche. Il y a là une société savante et choisie. Le clergé séculier est hautement respecté ; la plupart des familles aisées tien-

nent à honneur de compter dans leurs membres des *Cavaliéros ecclésiastiques*. Ces messieurs là, une fois prêtres, rentrent dans leurs familles, et ne font, en fait de ministère que ce qu'ils veulent. Cependant depuis que les prêtres français sont venus s'établir au Chili, pour y faire des missions et y tenir des colléges, les prêtres *cavaliéros* Chiliens se livrent un peu plus à la vie active. Monseigneur Raphaël-Valentin Valdiviez, archevêque actuel, est un homme recommandable ; il travaille, réforme et édifie.—De tristes abus règnent malheureusement encore parmi les moines.

Valparaiso est une ville maritine et marchande ; la plupart des vaisseaux qui doublent le cap Horn, y stationnent. Il y a une ligne regulière de bâtiments français de Bordeaux, pour le commerce des vins, et une autre de steamers pour Panama. C'est là son unique importance. La population y est excessivement mélangée, et la corruption y est grande, à cause des étrangers qui y passent sans cesse. Le climat de cet ville est délicieux ; c'est un printemps continuel. Pendant l'hiver, qui consiste en pluies, toute la végétation reverdit et prospère. L'oranger, le citronnier, et les plus belles plantes d'Europe y viennent, pour la plupart, en pleine terre. Les fruits y sont toutefois moins beaux et moins savoureux que ceux de France et du Canada. Ces gens-là n'ont pas d'idée des *fameuses*.

Je passai cinq jours à Valparaiso, choyé comme un oiseau de prix, dans le collége des pères français. J'écrivis à Mgr. de Montréal et à ma famille.

Nous nous rembarquâmes le 24 avril, comptant quatre passagers de plus à notre bord ; une Dame chilienne avec sa domestique, et deux américains de Boston, sauvés de l'un des trois naufrages qui eurent lieu, le mois précédent, au détroit de Magellan. Ces messieurs perdirent une somme considérable dans ce naufrage, le bâtiment et la cargaison leur appartenant en partie. Ils passèrent vingt jours d'attente sur les côtes désertes et stériles de la Patagonie où ils avaient été jetés. Le 15 avril, ils furent recueillis à bord du steamer Columbus.

Depuis Valparaiso jusqu'au terme de notre voyage, nous n'avons guères à signaler que de beaux jours. Mêmes jouissances dans les tropiques, vent presque toujours favorable. Second passage de l'équateur aussi heureux et aussi paisible que la premier. J'eus le bonheur de célébrer la messe presque tous les dimanches et trois fois dans la semaine. Le jour de la Pentecôte nous chantâmes le *Veni creator* au son des instruments, le *Kyrie royal*, et plusieurs beaux cantiques. Assûrement " le digne curé de Boucherville " se serait cru dans son église ; car nos meilleurs chantres et musiciens étaient de sa paroisse. Ce jour-là et les autres, presque tous les catholiques communièrent. Eux et moi, nous nous souviendrons longtemps de ces instants de bonheur, goûtés loin de la patrie, au milieu d'une vie d'isolement, de privations et d'ennui. Oh ! quand, en la quittant cette patrie, on emporte avec soi de religieux sentiments, on ne sera jamais tout à fait exilé : " la religion a " la main si puissante qu'elle allonge, pour ainsi " dire, la terre natale sous les pieds du banni. "

Le 16 juin au soir, nous vîmes enfin apparaître la terre tant désirée de la Californie. Le 17, à 11 heures du matin, après 169 jours de traversée, nous jettâmes l'ancre dans le port. Je remerciai Dieu de m'avoir préservé des dangers et des maladies et conduit sain et sauf sur ce nouveau rivage. Chacun de mes compagnons en fit autant de son côté ; et nous quittâmes avec reconnaissance, quoique sans regret, le vaisseau protecteur qui nous avait victorieusement portés pendant cinq mois et demi, et pendant plus de six milles lieues sur les flots des deux océans.

A l'extrémité nord de la baie d'*Herba Cuena*, sur un espace de terrain onduleux, inégal et assez vaste, baigné par les eaux d'un magnifique port, s'élève un pêle-mêle d'habitations de bois, achevées ou en construction, traversées par des rues non pavées, couvertes de poussière rougeâtre et sillonnées en tous sens par des passans aux physionomies, au teint, aux expressions variées, au costumes plus

ou moins bizarres ; des magasins regorgent de marchandises ; beaucoup d'auberges, de cafés, de cantines remplis de joueurs et d'ivrognes : des tables couvertes de piles d'or : voilà, au premier aspect, *San Francisco* C'est plus qu'une ville ordinaire par la population et le commerce ; mais ce n'est qu'une espèce de camp ou de foire, quant à la forme monumentale

Je traversai tout ce désordre, aveuglé par la poussière, assourdi par le vent, éclaboussé par les passants, et j'arrivai à la poste. Plus de deux cents hommes étaient groupés autour des guichets, attendant comme moi, des lettres de famille, ou d'amis. Au sortir de la poste, je cherchai l'église ; au moins dix personnes différentes auxquelles je m'adressai ne surent me l'indiquer ; plusieurs même eurent l'air de s'étonner, comme si à *San Francisco* on ne devait point s'inquiéter des églises. Je la trouvai enfin. C'est un édifice de bois de médiocre grandeur, placé dans l'embrâsure d'une des collines que l'on voit, à droite, en entrant dans le port. La première porte à laquelle je frappai, à côté de l'église, est celle de M. Langlois, prêtre canadien. Oh ! comme nous serrâmes affectueusement la main ; et puis quel feu roulant de questions.—M. Brouillet est ici, je le verrai bientôt, et nous partirons ensemble pour l'Orégon. Telles furent mes premières impressions, à mon arrivée à *San Francisco.*

Voici maintenant, après trois semaines de séjour, après informations exactes de personnes parfaitement renseignées et dignes de confiance, ce que je crois pouvoir dire de la Californie.

Le climat de ce pays est en général sujet à de fréquentes variations. San Francisco et ses environs sont les plus mal partagés. Il y règne pendant cinq ou six heures du jour, un fort vent de nord-ouest des plus incommodes. On doit s'y tenir toujours en garde contre les changements fréquents et subits de température. Le temps y est rarement bien beau. Rarement aussi il y fait une grande chaleur. L'eau est mauvaise et procure des mala-

dics dangéreuses à certains tempéraments. Tous les étrangers en sont plus ou moins indisposés.

Les environs de la ville ou plutôt les montagnes qui l'entourent, offrent peu de végétation. La terre est rougeâtre et sablonneuse. Ce qu'il y a incontestablement de mieux, c'est le port; il peut contenir toute la marine de l'univers ; la quantité de bâtiments qui y stationnent est étonnante.

La ville elle-même n'a rien de remarquable ; encore est-ce un prodige, quand on songe qu'en 1845, *Herba Cuena*, qui était son nom, ne comptait que quelques cases de pêcheurs; et que, depuis son nouveau baptême, elle a été presque journellement ravagée par l'incendie. Le dernier qui avait en lieu quand j'y arrivai avait consumé tout un quartier. Mais on voit aussitôt les maisons renaître de leurs cendres comme par enchantement. Les américains ne perdent pas courage, et ne savent jamais se croire ruinés. Voilà maintenant que le bois y est remplacé par la brique et le fer. Déjà sept ou huit bâtisses de ce genre sont terminées, et d'autres vont s'élever de toutes parts.—Même progrès à Sacramento et à Stockton. Tout le monde est persuadé que ces deux dernières villes marcheront au moins de pair avec San Francisco, pour la population, et qu'elles auront de plus toute l'importance et l'agrément d'un meilleur climat, d'excellente terre et de beaux sites.

Les commerçants entendus, les ouvriers habiles ont trouvé et trouvent encore de grands avantages en Californie. Il y en a jusqu'ici pour les professions libérales ; mais il est à craindre que la grande affluence de sujets pour les exercer ne la réduise bientôt aux proportions de celles des autres pays, et même au-dessous.

Je ne pense pas que les libraires, ceux surtout qui n'auraient que des ouvrages *philosophiques*, y puissent faire fortune encore.

Les marchandises importées et quelques-unes du pays se maintiennent dans les villes principales, à un prix modéré. Nous avons acheté, à San Francisco, du drap, des habits tout faits, des couvertures, dif-

férents ustensils ou outils, au même prix que nous les aurions payés à New-York. Les étoffes en pièce se vendent généralement moins, parce que d'abord il n'y a pas de toilette, et, qu'ensuite la façon est très-chère. Parmi les marchandises de bouche, le pain, la viande, la plupart des légumes importés, les pâtes d'Italie ne sont pas chers dans les villes, à San Francisco surtout. Mais les légumes et herbages frais, le lait, les œufs y sont à un prix tout à fait élevé.

....

Maintenant parlons un peu de ces fameuses mines, qui mettent, depuis trois ou quatre ans, tout le monde en émoi, et qui font affluer tant de peuples sur ces lointains rivages.

On divise les mines, en mines du nord, et en mines du sud. Les unes et les autres sont très-considérables, et s'étendent dans ce moment, à plus de deux cents lieues. On se rend aux unes et aux autres de deux manières, par terre et par eau. La voie de terre, pour les mines du nord, est la route qui s'étend de Bénécia, 12 lieues au nord de San Francisco, jusqu'à Vernon, 6 lieues plus loin que Sacramento. Cette route est longue et pénible, plusieurs y sont morts avant d'avoir atteint leur but.—La voie d'eau est le Sacramento, par steamer, jusqu'à Sacramento-City, distante de San Francisco d'environ 38 lieues, d'où l'on se rend aux mines par diverses voies. Les villes environnant les mines du nord sont *Margeretta*, en face de *Sacramento*, du côté ouest de la rivière; *Suttersville*, station de l'armée, à 2 lieues au sud de Sacramento; Vernon, à 7 lieues au nord de la même ville; Springfield, une lieue plus au nord que Vernon; tout cela sur les rives du Sacramento. *Yuba-City* est à dix lieues au nord de Sacramento. Toutes les mines sont à dix, vingt, trente, cinquante, cent, deux cents lieues. De ces villes, les unes sont dans le nord, les autres dans le nord-est. Les principales mines sont celles de *Culoma*, de *Natoma*, de *Marmon*, etc. La voie de terre pour se rendre aux mines du sud, est la route qui s'étend de San Francisco

jusqu'à *Stanislaus-City*, 6 lieues plus au sud que Stockton. La voie d'eau est celle de la rivière St. Joachim, par steamer, jusqu'à Stockton, à 30 lieues dans l'est de San-Francisco. (Je ne puis garantir l'exactitude des distances, mais je les crois très-approximatives.) Les premières mines du sud sont peu éloignées de ces deux villes. Les autre villes sont *Crescent-City*, à 15 lieues au sud-est de Stockton ; *Jamestown*, à 10 lieues à l'est ; et le *Camp-Sonorien*, 3 lieues plus à l'est que Jamestown.

Les plus riches mines d'or *en bloc* sont les deux bras du Saint Joachim, appelés, l'un *Mercedas-river*, l'autre *Mariposa-river :* on en avait extrait récemment plusieurs blocs de 6, de 10, de 20 livres et au-dessus ; mais l'espace est resserré, et les mineurs pullulent.

Les mines du nord renferment un peu plus d'or que les autres, mais la foule y est presque compacte, et les fièvres, ou autres maladies, déciment près du quart des mineurs. Un bon travailleur peut y faire un profit de 8 à 12 piastres par jour, sur quoi il en a vingt de patente à payer par mois au gouvernement américain, à moins qu'il ne soit américain lui-même ; alors il est exempt du tout.

Aux mines du sud, la journée d'un bon travailleur ne s'élève guère qu'à six et huit piastres, avec le même droit à payer.

En conclusion, le quart des mineurs paraît réussir assez bien, en plus ou moins de temps, selon qu'ils sont plus ou moins heureux en extraction de blocs. Deux français ont fait fortune, l'un en huit jours, l'autre en un mois : le premier trouva un bloc de 20 livres ; le second un de 17 ; ils trouvèrent en sus l'un et l'autre, plusieurs petits blocs de trois à quatre livres. Avec cela, ils font bâtir et commercent. Plusieurs américains ont été également heureux. Mais ce sont de rares exceptions. Tout le reste, ou végète péniblement, malgré le plus accablant travail, ou perd en jouant, ou tombe malade, ou meurt. J'ai vu plusieurs français, deux ou trois canadiens, des irlandais, des mexicains revenant des mines, presque épuisés de privations et de fatigues,

et être très heureux de gagner les trois ou cinq piastres que l'on donne, à San-Francisco, aux différents ouvriers employés aux constructions et au travaux publics.

Joignez à cela, les horribles désordres qui se passent de tous côtés sur les mines. Voici comment procèdent les américains mineurs à l'égard des étrangers : s'ils s'aperçoivent que quelqu'un de ces derniers trouve de l'or en plus grande quantité à telle place, ils vont à lui, lui demandent un billet d'*autorisation*, le déchirent sous ses yeux, et le somment de quitter la place ; s'il résiste, ils lui mettent le pistolet sous la gorge ! Dernièrement un irlandais, un français et deux mexicains furent tués de cette manière. La justice est malheureusement trop douce pour les américains, qui s'en tirent moyennant quelques cents piastres ; ceci est un fait. Et comme on doit penser, il y a réaction de la part des étrangers. Deux français furent chassés de leur place par les américains, et, le soir même, les américains furent massacrés par les français. Ce même cas, ou de semblables, se présentent tous les jours. Il est vrai que les américains, ou autres, sont en partie de la vile espèce. Pour mon compte, et en qualité de français, je me garderais bien de donner un billet de recommandation aux quatre-vingt-dix sur cent de ceux de nos compatriotes qui vont aux mines ; ce sont pour la plupart, des anarchistes poursuivis par les lois, des banqueroutiers, des vauriens de tout genre. Il n'en est pas de même pour ceux qui habitent les villes ; il y a bon nombre de gens très-recommandables.

Dans une précédente lettre, j'ai dit quelque chose de la corruption qui règne en Californie ; je n'ai rien à ajouter, sinon qu'on y *vend* les femmes, tant par tête, comme un bétail, et que des capitaines de vaisseaux américains en amènent en *cargaison*, et en font littéralement *un commerce*. Non seulement dans la plupart des cafés ou restaurants, on expose, avec la dernière impudence, des tableaux indécents, en sculpture ou peinture ; mais il y a,

dans certains lieux, ce qu'on appelle des *tableaux vivants ;* c'est tout dire....

Il n'est pas étonnant, après cela, que personne ne pense à la religion ; tous sont plongés dans l'intérêt matériel ou la débauche.—Un prêtre français s'adressa à quatre négociants catholiques, pour les engager à s'employer à obtenir une église ; deux répondirent qu'il était impossible, que le temps leur manquait ;—le troisième dit qu'il ne voyait pas l'utilité d'une église dans un pays où il n'y avait pas de femmes !—le quatrième ne pensait pas qu'on dût faire plus pour une église catholique que pour un temple protestant, toutes les religions étant également bonnes à ses yeux.

La seule ressource est chez les mexicains, chez les californiens indigènes, et chez les irlandais. Les deux premiers peuples conservent, malgré le relâchement de leurs mœurs, un grand attachement pour la religion et leurs prêtres. Le troisième est bien reconnu pour être une véritable semence de catholicisme, partout où le jettent ses malheurs.

La Californie possède aujourd'hui 25 prêtres, dont deux sont Irlandais, un Canadien, six Français, trois Italiens, un Espagnol, donze Mexicains. Ces prêtres occupent les postes suivants :—Le Père Gonzalez, franciscain, administrateur du diocèse, *Santa Barbara.*—M. Langlois, sous-administrateur provisoire, *San Francîsco.*—M. Coyle, séculier, encore à San Francisco, mais appointé missionnaire de *Stockton.*—Le Père Dumonteil, picpucien, mission de San Francisco, près de la ville.—Le Père Lebret, picpucien, *Sonora* sur les mines du sud. —Le Père Réal, Franciscain, *Santa Clara.*—M. Piueïro, séculier, *Puêblo de San Jose.*—Le Père Auzar, franciscain, *San Juan.*—Le Père Ramirez, dominicain, *Monterey.*—M. Aubris, séculier, *San Antonio.*—M. Gomez, séculier, *San Luis Obispo.*— Le Père Jose Jimeno, franciscain, *Santa Ynes.*—Le Le Père Sanchez, franciscain, *Santa Ynes.*—Le Père Théodose Boissier, picpucien, *Séminaire de Santa Ynes.* Le Père Félix, id., id.—Le Père Antonio Jimeno, franciscain, Santa Barbara.—Le

Père Alexandre, franciscain, San-Bonaventura.—M. Rosalez, séculier, une des missions du sud de la Californie.—Le Père Chrisostôme Zolbein, picpucien *San Diégo.*

L'ancienne population Californienne, qui est toute catholique, est disséminée dans les limites des différentes missions et occupe ces fermes immenses que l'on appelle *Ranchos.*

Il y a en tout environ 23 églises, dont 7 à 8 des anciennes missions. Il y aurait besoin de deux prêtres résidants dans chacune des principales villes qui s'élèvent journellement sur les mines. On attend impatiemment la nomination d'un évêque. Les prêtres mexicains sont loin d'être des modèles; outre que la conduite de quelques-uns est équivoque, ils ne savent pas s'élever aux besoins du moment. Ce qu'il faut ici surtout, ce sont des prêtres irrépréhensibles, prudents, éclairés, libéraux.

Il n'y a pas une seule école catholique en Californie. Mais on est à la veille d'en avoir une à San Francisco, et une autre au Pueblo. Plusieurs établissements ayant pour but l'éducation de la jeunesse sont en projet.

Vous avez sans doute appris la nomination de M. Burnet en qualité de gouverneur de la Californie. Ce monsieur quitta, au mois d'octobre 1848, l'Orégon qu'il habitait, et où il s'était depuis peu converti au catholicisme, et se rendit en Californie. Le capitaine Souter, ex-officier de la garde de Charles X, en France, était venu s'établir en Californie et y possédait l'emplacement où est aujourd'hui bâtie Sacramento-City; il s'adjoignit M. Burnet, pour qu'il gérât ses affaires, un peu en désordre, moyennant le tiers du profit. Ils vendirent l'emplacement de Sacramento, et se firent tous deux en peu de temps une belle fortune. Au mois de novembre 1849, M. Burnet, connu pour son habileté, son intégrité et son libéralisme, fut appelé par la voix du peuple à la charge qu'il remplit aujourd'hui. Il habite la ville de Pueblo, capitale, à 18 lieues de San Francisco.

Le 8 juillet, je pris passage, avec M. Brouillet,

grand vicaire de Walla-Walla, et le P. Acolté, supérieur des Jésuites, à bord du steamer *Carolina*, partant pour l'Orégon. Nous arrivâmes tous trois, le 15 au soir, à Oregon-City. Le digne archevêque reçut, les larmes aux yeux, le nouvel envoyé de la providence, et le serra affectueusement dans ses bras.

Maintenant, j'attends pour me rendre dans l'île de Vancouver, des lettres de Mgr. Demers. Les sauvages, dit-on, sont assez bien disposés ; l'intrépide père Lanfripte en a baptisé un grand nombre cette année. Mais il paraît que nous rencontrerons des obstacles à notre projet de colonisation.

Cinq Indiens *Cayous*, jugés par les Américains comme étant les auteurs du meurtre commis sur la personne du ministre Whitman et de sa famille, ont été pendus le 3 juin dernier. Ils sont morts en chrétiens catholiques, assistés par les prêtres, et en se déclarant innocents de ce meurtre jusqu'au dernier moment. Vous trouverez, dans l'un des journaux que je vous envoie, une publication de M. Brouillet, tendant à justifier les prêtres catholiques de l'Orégon, des accusations portées contre eux relativement à la révolte et au meurtre commis par les Indiens. *Son cher ami*, M. Spalding, a cherché, ni plus ni moins, à le faire *pendre, une seconde fois !* Les RR. ministres méthodistes pensent très-charitablement n'avoir paix et tranquillité que lorsque tous les prêtres catholiques des rives de la Colombie et de la Wallamet seront *étranglés*. Ne pouvant, hélas! jouir de la réalité, ils en ont inventé et fait publier la nouvelle, comme un fait accompli pour quelques uns. Aussi, rien d'étonnant qu'ils aient eu chacun trois jours de migraine en apprenant mon arrivée.... Et, au moment où j'achève cette lettre, on nous annonce qu'un nouveau prêtre et un ecclésiastique français viennent de débarquer à Portland. Pour le coup MM. les ministres vont tomber en syncope. Voilà où nous en sommes. Dans d'autres lettres, je parlerai plus amplement de l'Orégon, de ses missions, de son clergé. Veuillez faire savoir que les Canadiens venus avec moi en Californie sont tous partis pour les mines en bonne santé.

Je présente mes affectueux hommages à Leurs Grandeurs, aux prêtres et ecclésiastiques de l'Evêché. Ne m'oubliez pas à Chambly ; vous savez combien je m'y réserve une large part de souvenir et de sympathies.

Je suis avec respect et amitié,

Votre serviteur dévoué,

F. J. C........ Ptre., Mis.



MISSION DE LA BAIE D'HUDSON.

Lettre du R. P. Laverlochere, mis. O. M. I., a Monseigneur l'Eveque de Sidyme, Coadjuteur et Administrateur du Diocese de Québèc.

MONSEIGNEUR,

DEPUIS le jour où un pontife vénérable vous associa aux augustes et laborieux travaux de son épiscopat, vous n'avez cessé l'un et l'autre de veiller avec ardeur à la garde des nombreuses ouailles confiées à vos soins. Armés du glaive de la divine parole, vous avez combattu un bon combat pour détruire l'empire du prince des ténèbres et étendre au loin celui de Jésus-Christ. Vous ne vous êtes pas contenté de faire fructifier la divine semence dans cette partie civilisée de votre immense diocèse, où depuis longtemps elle a été répandue; votre sollicitude s'est étendue jusqu'aux extrémités de la terre. Vous avez envoyé des ouvriers au sein des forêts, pour faire briller aux yeux des infortunés sauvages la lumière de la foi. C'est un de ces ouvriers, Monseigneur, que Votre Grandeur envoya le printemps dernier pour la sixième fois, qui se fait aujourd'hui un devoir bien doux de lui faire connaître le résultat de son voyage, parmi les peuplades qui habitent les régions glacées de l'Amérique du Nord. Deux motifs puissants l'ont engagé à tracer ces lignes, celui de pouvoir offrir à Votre Grandeur un léger délassement au milieu de ses fatigues, et celui d'encourager les associés à l'œuvre de la propagation de la foi. Je m'y appliquerai à relater simplement tous les faits que je crois propres à

intéresser et à édifier le lecteur. Je raconterai aussi avec la même naïveté les diverses impressions que l'âme du missionnaire éprouve dans certaines circonstances, lorsque perdu, pour ainsi dire, au milieu des forêts sans limites, il se retrouve seul avec Dieu. Si j'entre dans beaucoup de détails, c'est pour accomplir l'ordre que Votre Grandeur a bien voulu me faire à plusieurs reprises, persuadé d'ailleurs, que mes pieux lecteurs ne trouveront rien de trop minutieux dans le tableau que je ferai d'une âme que Dieu appelle à la connaissance de son évangile. Oh! si la lecture de cette lettre pouvait, en ranimant l'ardeur des associés à la Propagation de la Foi, en amener de nouveaux, mon but serait atteint et j'en bénirais la providence.

Ce fut pour moi une bien douce consolation, Monseigneur, lorsque le printemps dernier je pus m'adjoindre deux confrères ; je n'avais pu jusqu'alors en avoir qu'un ; j'avais même été quelquefois obligé d'entreprendre seul un long, pénible, et toujours dangereux voyage. Mais à mesure que les ministres du sanctuaire se multiplient, j'ai le bonheur d'en voir de plus en plus se destiner aux glorieux travaux des missions sauvages. Mgr. l'Evêque de Bytown avait assigné au R. P. Clément les missions indiennes situées sur le Canada et jusqu'au lac Abbitibbi, tandis que le R. P. Arnaud devait m'accompagner dans les postes les plus reculés que j'aurais à visiter sur les bords de la baie James. Nous partîmes, tous les trois, de Bytown au commencement de mai, après nous être mis sous la protection de Marie, immaculée patronne de cette ville et de notre congrégation. Je n'oublierai pas de longtemps, Monseigneur, la scène touchante qui se passa alors ; trois missionnaires étaient à genoux, et le vénéré prélat que l'obéissance a placé à la tête de ce diocèse, levant les mains au ciel, et d'une voix émue priait l'Esprit-Saint d'animer de son souffle divin ceux qu'il envoyait visiter ses ouailles qui habitent les régions glaciales ; puis nous pressant contre son cœur paternel, il confondit ses larmes avec celles de ses enfants ! Je ne vous dirai

pas, Monseigneur, les difficultés que nous éprouvâmes, et les dangers que nous courûmes pour nous rendre jusqu'à Temiskaming. Comme c'était dans ce poste que nous devions laisser le P. Clément, pour nous embarquer, le P. Arnaud et moi, dans l'un des canots de la compagnie de la Baie d'Hudson, et craignant d'arriver trop tard, nous voyagions à grandes journées. Les eaux étaient si hautes et le courant si rapide, que nous fûmes plusieurs fois sur le point d'être entrainés dans des gouffres affreux. Une fois entr'autres que nos voyageurs tiraient le canot avec une cordelle au-dessus d'une cascade, la corde se rompit et le canot fut entraîné vers la chûte. Deux perspectives effrayantes se présentèrent alors à nos yeux, ou de voir le canot aller se briser contre un tronc d'arbre placé au beau milieu du courant, ou d'aller s'engloutir dans les tourbillons qui étaient au-dessous ! Mais nous venions de chanter un cantique à Marie, et cette auguste mère vint à notre secours. Ce que nous crûmes devoir causer notre perte devint au contraire notre moyen de salut. Un Iroquois qui gouvernait le canot, le voyant sur le point d'aller se briser contre l'arbre, se précipite dans l'eau, d'une main s'attache à l'arbre, et retient de l'autre le canot suspendu sur l'abîme ; les autres eurent ainsi le temps de renouer la corde, et nous échappâmes encore cette fois, et nous recommençâmes à naviguer en chantant l'*ave Maris stella*. A mesure que nous approchions du lieu, où, depuis quelques années, nous avons eu le bonheur d'enfanter à J. C. des âmes naguère si barbares et si malheureuses, et où par conséquent j'ai placé depuis lors mes plus chères affections, mille pensées diverses venaient s'emparer de mon esprit : " reverrai-je les chers Néophytes, qui, l'automne dernier, versaient des larmes en me quittant !........" Nous avions encore deux jours de marche pour atteindre Temiskaming, lorsque nous rejoignîmes une douzaine d'Indiens de ce poste. Dès qu'ils reconnurent notre canot, ils accoururent au devant de nous. La joie qu'ils manifestaient à la vue des *Robes-noires* n'avait pu effacer entièrement l'expres-

sion de tristesse répandue sur leur physionomie. Je leur en demandai la raison, et ils me dirent : " Mon " père, un grand nombre de ceux que tu avais laissés " l'année dernière, pleins de vie et de santé, ont " cessé de vivre ; tu ne les verras plus au milieu de " la mission, mais tu y trouveras encore quantité de " malades qui, disent-ils, t'attendent pour mourir. " Ils bénissent le Grand-Esprit d'avoir été arrosés " de l'eau de la prière, et ne craignent pas la mort. " Mais il n'en est pas de même de ceux qui ne " prient point, (les païens). Ceux-là, voyant la " maladie, en sont effrayés et disent qu'ils ne prie- " ront jamais. Ils ne veulent pas approcher de la " sainte cabane, ni laisser baptiser leurs enfants, " parceque, disent-ils, cela les ferait mourir. Tu ne " les trouveras pas, ils sont tous dans les bois aux " alentours du fort, et plus que jamais ils boivent " de la liqueur de feu. Quelques-uns de ceux qui " sont baptisés, et qui avaient dit au Grand- " Esprit : '*je ne reboira plus*' ont recommencé à " boire cet hiver, parce que les païens leur avaient " dit qu'ils mourraient tous, s'ils ne buvaient pas. " Ils nous ont aussi présenté plusieurs fois de la " liqueur de feu, mais nous n'en boirons jamais....." Tandis qu'ils me parlaient, leurs yeux se remplissaient de larmes, et leur physionomie exprimait tout à la fois une douleur profonde, mêlée d'une sainte résignation que je n'eusse pas même soupçonnée chez l'habitant des forêts, et qui ne se trouve assurément que chez celui qui a été régénéré. Chacune des paroles que je venais d'entendre avait été comme un glaive que me traversait l'âme ; car vous le savez, Monseigneur, depuis le jour où mes supérieurs m'ont envoyé évangéliser ces peuplades infortunées, je n'ai eu à cœur que leur bonheur, trouvant le mien à les instruire et à me sacrifier pour eux. L'admirable résignation avec laquelle ces bons Néophytes supportent leurs souffrances, la foi et la charité qui les animent, la joie qu'ils font éclater en revoyant le prêtre ; voilà le baume dont se sert le missionnaire, pour adoucir la douleur que lui causent les maux de ses enfants. Lorsque nous fûmes à un

mille du poste, nous aperçûmes tous ces bons Neophytes accourir sur le rivage, les hommes et les enfants ayant le fusil au bras et saluant notre arrivée par plusieurs décharges. Toute la mission avait fait trève à sa douleur et pris un air de fête. A voir ces excellents chrétiens, on eut dit que rien ne manquait à leur bonheur. Mais hélas ! j'eus bientôt occasion de voir qu'on n'avait pas exagéré dans le récit que l'on m'avait fait de leur détresse. Si je m'adressais à un homme pour lui demander des nouvelles de sa femme ou de ses enfants que je ne voyais plus, son silence mélancolique et de grosses larmes que je voyais couler le long de ses joues pâles et decharnées semblaient me dire : " Mon père, ils ont pris le devant dans un monde meilleur, et je vais bientôt les y rejoindre !...." On se tromperait beaucoup si l'on s'imaginait qu'il y a moins de sensibilité chez nos Indiens néophytes que chez les hommes civilisés. Je puis même assurer que je n'ai vu, nulle part ailleurs, autant de résignation. J'en ai rencontré quelquefois, assis sur le bord des rivières, les yeux baissés et pleins de larmes, l'air triste et abattu, se refusant à prendre aucune nourriture, (ils avaient vû en quelques jours leur famille entière dans la tombe !) mais se consoler aussitôt que le prêtre fesait briller aux yeux de leur âme l'espérance d'une bienheureuse éternité. Le missionnaire n'eut-il d'autres succès, il serait déjà plus que payé de ses fatigues. Il ne sera jamais donné au ministre protestant, ni au philosophe d'en faire autant !........

Les canots destinés à nous conduire, le père Arnaud et moi, à la Baie d'Hudson, ne devant partir que dans une douzaine de jours, je profitai de ce retard pour instruire et consoler ce bon peuple. Jamais, hélas ! ils n'avaient eu plus besoin de consolation !.... Le père Clément en profita pour réaliser le projet, formé depuis plusieurs années, d'aller visiter un nouveau poste appelé *Mattawagamangue*, situé à 7 ou 8 journées de marche, au nord-ouest de Temiskaming. Le trajet en est extrêment difficile. La rivière, dans beaucoup d'endroits, cesse d'être

navigable, et alors il faut porter le bagage et le canot à travers le bois, par des chemins qui n'existent pas, et cela l'espace de 7, 8, et quelques fois 9 milles. Là comme ailleurs, la vue du missionnaire fut un sujet de joie pour les uns, et de terreur pour les autres. Ces derniers s'étant aussi mis dans l'esprit que la vue du prêtre les ferait mourir, s'enfuyaient à son approche. Quelque effort qu'il fit, pour les persuader qu'il ne venait que pour leur enseigner le chemin qui conduit au bonheur, ils ne daignaient pas même lever les yeux sur lui. La plupart néanmoins manifestèrent vivement la joie que leur causait la présence de l'*envoyé du Grand-Esprit*, et firent tous leurs efforts pour s'instruire. Il y baptisa bon nombre d'enfants et plusieurs adultes. Un des principaux de cette tribu, que j'avais eu le bonheur de baptiser, il y a deux ans, au fort de Moose, et dont la ferveur ne s'est jamais ralentie depuis, n'a pas peu contribué par ses bons exemples à faire naître une haute idée de notre sainte religion, dans l'esprit de ses compatriotes que la magie et la passion pour les liqueurs fortes n'avaient pas entièrement abrutis. Là aussi, j'espère, l'empire du démon s'écroulera bientôt, si le missionnaire peut y faire de fréquentes apparitions. Les démarches réitérées que plusieurs d'entr'eux avaient faites auprès de nous, pour nous prier de nous rendre chez eux, et l'ardeur que la plupart ont mis à s'instruire m'en sont un sûr garant. Mais hélas ! où sont les ouvriers ? où sont les ressources ? *Messis quidem multa, operarii autem pauci !*........

Je reviens à ma chère mission de Temiskaming. Je n'avais rien de plus pressé, en arrivant au milieu de ce bon peuple, que d'aller porter quelques paroles de consolation à ceux qui, retenus par la maladie, gisaient dans leurs pauvres cabanes, et le nombre en était grand. Mais je ne les avais pas encore tous visités, quand je fus moi-même obligé de me mettre au lit, atteint d'une fièvre brûlante. L'aspect de la détresse de mes chers enfants, plus encore que la fatigue du voyage, avait opéré en moi une révolution de bile. Le bon M. Cameron, bourgeois du fort, avait eu la délicatesse de faire

préparer un appartement chez lui pour nous recevoir. Dès que les Indiens eurent connaissance de mon indisposition, n'ayant pas la permission d'entrer, rôdaient en grand nombre autour de mon logement, dans une attitude inquiète. Le lendemain cependant, je pus commencer, tant bien que mal, les exercices de la mission. Oh ! comme tous mes néophytes s'empressèrent de rentrer à la *Sainte Cabane*, au premier son de la clochette ! Quelques-uns s'y traînaient, d'autres s'y faisaient porter. Et tandis que j'offrais l'adorable sacrifice, ces squelettes ambulants faisaient encore retentir l'air de leurs cantiques sacrés. Il y avait dans le son de leurs voix quelque chose de si mélancolique, que j'avais bien de la peine à comprimer mes sanglots. Il me semblait entendre un cantique funèbre retentir à mes oreilles. C'était comme le chant du cygne, précurseur de la mort; c'était le cantique de la délivrance. Lorsque je fus envoyé, pour la première fois, vers ces peuplades infortunées, sans doute que mon dessein était de partager leur douleur, aussi bien que leur joie; mais je ne soupçonnais pas alors que cela me devînt si naturel. C'est pour moi un besoin de le faire, non moins qu'un devoir. Ce n'était pas, au reste, ceux qui m'entouraient alors qui excitaient le plus ma compassion ; leur état me paraissait même digne d'envie. Trois dans la même journée expirèrent, pour ainsi dire, dans mes bras, munis des sacrements de l'Eglise et portant vers le ciel un regard d'espérance et d'amour. Mais ce qui excitait ma douleur véritable, c'était la pensée qu'un certain nombre d'infidèles, en proie à une terreur panique, et atteints, eux aussi, par l'épidemie, ne voulaient pas approcher du lieu de la mission. On m'avait averti qu'il y en avait quelques-uns campés dans le bois, à quelque distance du poste ; j'y courus aussitôt et j'y trouvai quatre familles. Frappés d'épouvante à mon aspect, comme à celui d'un être malfaisant, ils s'enfuirent à toutes jambes; il ne resta dans les cabanes que ceux que leurs infirmités y retinrent forcément. Ils étaient trois, et de ce nombre était une femme, jeune encore, mais vieille par

le désordre. Depuis plus de cinq ans, nos efforts pour la faire rentrer en elle-même avaient été infructueux. L'année dernière, elle était encore robuste; mais ce printemps, quand nous la revîmes, nous ne l'eussions pas reconnue, tant elle était changée. Atteinte d'un marasme qui la conduisait à grands pas vers la tombe, elle ne se le dissimulait point ; mais plus elle sentait sa fin approcher, plus elle redoutait de se trouver avec elle-même. Elle était à peu près suffisamment instruite pour pouvoir être baptisée, mais l'idée que le baptême et même la présence du prêtre pourrait hâter sa mort, la glaçait d'épouvante. Oh ! il faut être témoin de pareilles scènes pour s'en faire une idée. Ne pouvant fuir ma présence comme avaient fait les autres, elle prit le parti de demeurer insensible à tout ce que je lui dirais. Couchée, la face contre terre, elle ne voulut ni répondre, ni même lever les yeux vers l'image du sauveur que je lui présentais. Elle ne put toutefois empêcher que des paroles, tantôt terribles, tantôt consolantes que je lui adressai, ne vinssent frapper son oreille. C'était l'unique moyen qu'elle eut laissé en mon pouvoir pour essayer de faire naître le repentir dans son âme. Elle s'obstina néanmoins à garder le silence. Les deux autres auxquelles je m'adressai ensuite, et dont l'une était sa mère, ne témoignèrent pas de meilleures dispositions. Constamment frappées de l'idée qu'une prompte mort serait la suite de nos conférences, elles étaient non moins terrifiées de ma présence que j'étais moi-même affligé de leur déplorable état. Lorsqu'après une longue exhortation, j'essayais de leur demander si elles ne seraient pas bien aises d'être baptisées : " Oh ! non, me répondaient-elles, cela nous ferait mourir. " Voyant mes efforts inutiles sur ces âmes timides, je les quitte, je m'enfonce dans l'épaisseur de la forêt, et l'âme accablée de tristesse, je me jette à genoux au pied d'un arbre. Là, m'adressant à mon réfuge ordinaire, je supplie Marie Immaculée de s'intéresser auprès de son fils adorable pour ces malheureuses, qui venaient de refuser sa médaille que je leur présentais. Je promis de dire une messe en

l'honneur de son très-saint cœur. O ! ma bonne mère, vous entendîtes mes soupirs !.... Je me relevai, le cœur un peu soulagé, et me dirigeai vers la chapelle. C'était l'heure de la prière. Tous mes néophytes m'y attendaient. "Mes enfants, leur dis-je, j'ai quitté, vous le savez, mes parents, mes amis, ma patrie, pour venir dans vos forêts ; pour apprendre vos langues, partager vos peines et vous enseigner le chemin de la vie ; votre âme m'est donc plus chère que ma propre vie, et pourtant il y en a encore parmi vous qui ne veulent pas prier, ni se faire baptiser ; ils ne veulent pas écouter la parole du Grand-Esprit, et pourtant ils sont malades. Encore quelques jours et ils seront perdus pour jamais. Demandons tous ensemble, à la bonne Marie qu'elle prie son fils Jésus de leur faire miséricorde...." Il n'en fallut pas davantage. Vous eussiez été édifié, Monseigneur, en voyant cette pieuse congrégation tomber à genoux, et d'une voix émue adresser à Marie cette touchante prière, que je traduis mot à mot :

" Souviens-toi, ô Marie ! que nous qui habitons
" les forêts sommes les enfants de ton fils Jésus,
" aussi bien que ceux qui habitent dans les grands
" villages, puisqu'il nous a tous créés, et qu'il est
" mort sur le bois pour nous tirer du feu de l'abîme.
" Nous étions bien à plaindre avant de connaître la
" sainte prière de ton fils Jésus, et la *Robe-Noire*
" est venue nous l'enseigner : mais il y a encore
" beaucoup de nos frères ensevelis dans la nuit pro-
" fonde de la magie et qui ne veulent pas prier.
" De grâce, ô bonne mère ! intercède pour eux
" auprès de ton fils Jésus, pour qu'il amollisse
" leurs cœurs qui sont bien durs. Nous te le de-
" mandons, car nous savons combien tu es puis-
" sante auprès de lui.—Ainsi-soit-il."

Le lendemain, avant la messe, je recommande encore leurs frères et surtout la malade à leurs prières. Des âmes si ferventes et si pures devaient être exaucées. Dans le cours de la journée, je pris de nouveau le sentier de la forêt. A mesure que je m'approchais du petit campement, mon esprit flot-

tait entre la crainte et l'espérance. Mais j'eus bientôt occasion de voir que les prières de mes chers enfants avaient été entendues. J'étais encore à quelque distance de celle qui, la veille, n'avait voulu ni me voir ni m'entendre, que je la vis se traîner au devant de moi. Sa mère était présente, et parut donner une vive attention aux paroles qu'elle m'adressa avant même que je l'interrogeasse. Ces paroles ne s'effaceront pas de longtemps de ma mémoire; les voici: " Hier, mon père, je n'ai pas voulu écouter, " lorsque tu me parlais de la religion du Grand-" Esprit; mais quand tu as été parti, j'ai été plus " souffrante. Que la nuit m'a paru longue! j'avais " peur de mourir avant d'être baptisée, parce que je " savais que je ne pourrais pas aller voir le Grand-" Esprit dans sa grande lumière (le ciel)." Puis s'adressant à sa mère: " Tu sais, ma mère, lui dit-" elle, que trois fois durant la nuit, je t'ai appelée?" La mère qui, pendant tout ce préambule, avait paru toute absorbée, leva la tête, jeta un regard compatissant sur sa fille, fit un signe affirmatif et retomba dans ses reflexions. La malade ajoute: " Ah! c'est " qu'il me semblait toujours que j'allais tomber " dans le feu de l'abîme, voilà pourquoi je t'ai " appelée." Voyant qu'elle n'avait que peu de temps à vivre, car les quelques paroles qu'elle avait dites l'avaient entièrement épuisée, je la dispose à recevoir le baptême *privé*, qu'elle reçut avec toutes les marques d'une foi vive et d'un profond repentir. Baisant tour à tour, avec une tendre affection, la petite croix et la médaille qu'elle avait refusée, la veille. Ce fut sa vieille mère qui courut à la rivière puiser l'eau qui devait la régénérer. Ce fut elle aussi qui, après le baptême, l'engageait à remercier le Seigneur: " O! mon père, me dit la fille, " sitôt que je pourrai marcher, je veux me rendre à " la sainte cabane pour que tu me fortifies avec la " *graisse de la prière* (l'huile-sainte.). Cependant, " ajouta-t-elle, je crois qu'il est prudent de cacher " quelque temps mon baptême aux infidèles, parce, " que, si je viens à mourir, ils diraient que c'est ce " qui m'a tuée." Vous voyez, Monseigneur,

comme notre ministère, parmi les sauvages, est toujours assaisonné de vinaigre et de miel. Je passai plus de quatre heures dans son réduit infect, mais que ces quatre heures eurent d'attrait pour moi ! jamais il ne sera donné aux mondains de le comprendre !.... Dans la lettre que j'eus l'honneur d'adresser, l'année dernière, à Mgr. l'archevêque de Québec, je lui marquai qu'un sauvage infidèle avait été sur le point de me tirer un coup de fusil. Eh bien ! cette néophyte est sa propre sœur ! Tous mes chrétiens partagèrent mon bonheur, lorsqu'ils apprirent qu'elle était baptisée, et que sa mère était catéchumène. Quelques jours après, elle rendit l'esprit à son Créateur dans les plus beaux sentiments d'amour et de résignation.

Onze jours s'étaient déjà écoulés depuis que nous étions à Témiskaming. Tous les chrétiens avaient eu le bonheur de participer au bienfait de la mission. Il y eut cependant encore quelques infidèles qui ne voulurent pas s'y rendre. Les canots se trouvant prêts, nous quittâmes ce poste, le dix du mois de juin. Nous étions accompagnés de 22 sauvages, dont 5 du lac *Nipissingue*. Le peuple était réuni sur le rivage, et une décharge de 50 coups de fusil se mêla aux cris d'adieux.

Je vis, en passant au lac d'Abbitibbi, mes chers Indiens de cette tribu. Je leur annonçai que le père Clément serait chez eux sous peu de jours. Je baptisai leurs enfants, et je bénis la tombe de plusieurs Néophytes qu'une mort prématurée avait, durant l'hiver, enlevés à l'édification de leurs frères. Je visitai aussi le tombeau solitaire d'un vieillard respectable qui, depuis 45 ans, vivait dans cette place, en qualité d'agent pour l'Hon. Compagnie de la Baie d'Hudson, et qui venait de terminer sa carrière. En contemplant cettte tombe qui récèle les cendres d'un gentilhomme qui fut toujours plein de bonté pour moi, je ne pus m'empêcher de donner des larmes à sa mémoire. J'aurais bien voulu aussi lui donner des prières, mais hélas ! il est mort dans une religion qui en nie l'utilité après le trépas !.... Désolante doctrine, qui ôte à un ami jusqu'au moyen

de payer à son ami et à son bienfaiteur une dette si douce de reconnaissance ! ! ! J'eusse donné beaucoup pour le conserver longtemps encore à la tendresse des Indiens de cette place, car tous le regardaient comme un père ; et, de fait, il les aimait comme ses enfants. Lorsque, l'hiver dernier, il vit que plusieurs étaient morts ou mourants, il sortit de chez lui, s'assit sur la place, par un froid de 32 degrés, repandit un torrent de larmes et ne rentra que pour mourir. C'est ce que m'ont raconté en pleurant les Indiens eux-mêmes.

Nous ne séjournâmes que deux jours dans ce poste, puis nous nous embarquâmes pour la Baie-d'Hudson. Jamais dans mes voyages je n'avais goûté tant de bonheur, parce que jamais je n'avais eu à ma suite, un si grand nombre de mes enfants. Outre les vingt-deux dont j'ai déjà parlé, dix du *Grand-Lac* et trente d'Abbitibbi vinrent augmenter la troupe des voyageurs. C'était une véritable mission ambulante. Soir et matin, nous nous réunissions au pied d'un arbre séculaire, et là nous entonnions un des pieux cantiques que nous avons traduits du français en leur langue naïve et vraîment poétique, et des milliers d'échos le répétaient au loin. Comment redire à Votre Grandeur les sentiments qu'éprouve le missionnaire, lorsque, un peu après minuit, à la clarté douce et majestueuse d'une aurore boréale, au bord d'uu vaste lac, il célèbre le sacrifice auguste et redoutable de la messe !.... Comment redire avec quelle émotion il s'écrie, les yeux baignés de larmes, au souvenir de tant de frères ingrats qui habitent la terre de civilisation : " Bêtes féroces, et vous tous habitants des forêts, bénissez le Seigneur, puisque plusieurs de ceux qu'il a comblés de bien le blasphèment sans cesse ! ! "

Le vingt-un juin, nous arrivâmes, sans accident remarquable, au fort de Moose, où durant dix jours je continuai la Mission commencée en chemin. Les Indiens de ce poste, au nombre de 40 à 45 familles, ont à peu près tous été baptisés par un ministre méthodiste, qui y a résidé huit ans. Le nom biblique qu'ils ont reçu est à peu près la seule marque qui

les distingue des infidèles, chez les hommes surtout. Je n'ai vu ni plus de vertus, ni plus d'instruction ; plusieurs néanmoins m'ont manifesté un désir sincère de connaître et d'embrasser notre sainte religion. Ils s'empressèrent de m'apporter leurs enfants nouveaux-nés pour que je les baptisasse, nonobstant la défense que certains mauvais sujets leur en avaient faite La vue de la croix que nous avions plantée dans l'une des plus belles positions de l'île, où le fort est bâti, était bien propre à leur faire une impression salutaire. Le dimanche qui suivit notre arrivée, nous fîmes une procession solennelle à cette croix. Nos néophytes venus des autres postes marchaient en bon ordre, en chantant des cantiques. La nouveauté du spectacle y avait attiré tous les enfants du protestantisme qui résidaient dans cette place. Lorsqu'ils eurent entendu l'explication du culte que les catholiques rendent à la croix, ils tombèrent à genoux. J'en vis plus d'un qui versaient des larmes en entendant chanter l'hymne touchante *Vexilla Regis* (Wabatama-Tckipaiâtik). La cérémonie achevée, ils me dirent : " Nous n'avions encore rien vu de si beau ; ne feras-tu pas encore une fois cette *sainte promenade* avant de nous quitter ? " Il faut à l'Indien, plus peut-être qu'à tout autre, quelque chose de sensible pour l'élever à Dieu. Ah ! qu'ils sont donc coupables ceux qui, par d'absurdes calomnies, les éloignent du charme irrésistible qu'ils trouveraient dans la majesté du culte catholique !

Il me tardait beaucoup d'aller visiter le poste d'Albany, où l'année derniere j'avais pour la première fois jeté quelques grains de la divine semence, dans des cœurs qui promettaient une abondante moisson. Le 3 de juillet, nous nous embarquâmes, le père Arnaud et moi, sur une goëlette. Deux jours suffisent ordinairement pour s'y rendre, si le vent est favorable ; mais le calme que nous éprouvâmes ne nous permit d'y aborder que vers la fin du quatrième jour. Mon bien-aimé compagnon fut constamment malade durant la traversée, ce qui l'empêcha de contempler un phénomène admirable, qui

se renouvelle presque chaque nuit dans les régions du nord. Une aurore boréale, parcourant d'un horizon à l'autre, présentait dans la voûte du firmament comme un immense incendie, et cette couleur rougeâtre se réflétant sur la mer, lui donnait l'aspect d'un océan ensanglanté. Des légions innombrables de petites baleines blanches et d'autres cétacés, qui venaient se jouer autour de notre navire, me retraçaient les corps qui sortiront du sein de la terre et des mers, quand le juge souverain viendra juger le monde par le feu.... Il est des phénomènes dans la nature, Monseigneur, que l'on voit, que l'on admire, mais qu'il est impossible de décrire ; tel est celui dont j'ai voulu vous parler. Qu'on se figure un missionnaire, seul au milieu de la nuit, assis sur le tillac d'un navire, ayant au-dessus de sa tête un immense demi-globe de feu ; sous ses pieds une mer de sang ; autour de lui des forêts vastes et anciennes comme le monde, où d'innombrables peuplades *sont encore assises à l'ombre de la mort*, et qu'il va essayer d'amener à la vraie lumière avec cette croix qu'il porte sur sa poitrine, et l'on aura une faible idée de l'état dans lequel se trouvait celui qui à l'honneur de vous tracer ces lignes. Confondu, anéanti au milieu de ces trois immensités, il ne pourrait que répéter ces paroles : *mirabilia opera tua domine....* Que vos œuvres sont admirables, Seigneur !

Nous étions sur le point d'entrer dans la rivière Albany, nous n'avions plus que quelques milles pour atteindre ce poste si désiré, lorsque la mer, en se retirant, déposa le navire sur un large banc de sable, où nous passâmes la nuit. Je voyais de là s'élever la fumée des cabanes sauvages, placées de distance en distance, sur les bords de la rivière et de la mer. A cette vue, mon cœur était saisi de mille pensées diverses qui venaient tour à tour s'y presser en foule. C'était la joie, l'espérance et la crainte. Nous allions enfin annoncer la bonne nouvelle à ces âmes jusqu'alors si délaissées. Mais comment allions-nous débuter ? Comment allions-nous être reçus ? On m'avait dit qu'une vingtaine

de familles qui, l'année d'auparavant, n'avaient pas voulu me voir, attendaient notre arrivée avec impatience. Cette consolante nouvelle était vraie ; à mesure que nous approchions du fort, nous voyions les Indiens accourir sur le rivage, témoignant par leurs gestes la joie qu'ils éprouvaient. Quelques-uns d'entr'eux, venus pour la première fois au poste, et qui, par conséquent, n'avaient jamais vu d'Européens, étaient dans une nudité presque complète ; mais, sitôt qu'on leur eut fait entendre qu'ils ne devaient pas se présenter dans cet état devant la *Robe-noire*, ils furent se couvrir un peu. Tous les Indiens qui fréquentent Albany sont de la tribu des *Mack-Kegon*, qui signifie habitant des marais. Aucune autre dénomination ne peut mieux leur convenir, puisque toute la Côte Occidentale des deux baies n'est qu'un immense marécage. La difficulté qu'ils éprouvent à marcher sur ce sol tremblant, semble affecter leur langage, car de même que leurs pieds toujours mal assurés pataugent dans la vase, leur langue ne bredouille que des sons mal articulés, ce qui fait que le missionnaire a beaucoup plus de peine pour les comprendre que pour en être compris. Ces sauvages sont généralement d'une taille avantageuse, et d'une physionomie assez régulière. Les difformités naturelles, malheureusement trop fréquentes parmi les peuples civilisés, sont presque inconnues chez eux, comme chez tous ceux que j'avais visité, jusqu'ici. Ils sont en général d'un naturel doux et pacifique, on les entend rarement se plaindre dans leurs souffrances et leurs privations. Ils supportent les injures avec assez de patience, mais je crois que la lâcheté y a plus de part que la noblesse de sentiments. Je parle des païens, car j'ai vu des néophytes pardonner généreusement les offenses les plus graves et dont ils auraient pu aisément se venger, ainsi que j'aurai occasion de le démontrer dans la suite de ce récit.

Notre première pensée, en touchant cette terre, fut d'aller nous présenter au pied de la croix que l'année dernière nous y avions placée. Tous les

Indiens nous y suivirent dans un religieux silence, et je me mis immédiatement à évangéliser ce peuple aussi avide de la divine parole qu'il y avait paru indifférent l'année précédente. Ne sachant pas encore leur dialecte, je les entretenais en langage *sauteux*, car plusieurs d'entr'eux le comprennent, bien qu'ils ne le parlent point. Une dame pieuse, épouse du gardien du fort, me servait d'interprête, car aucun des dialectes de ces contrées ne lui est étranger. Peut-être que Votre Grandeur sera bien aise que je lui dise quelques mots touchant les vertus éminentes de cette excellente dame. Outre que je lui dois ce tribut d'éloges, je ne doute pas que cet exemple ne fasse bénir et admirer à ceux qui le liront la divine providence, qui a ses élus dans tous les lieux comme dans tous les temps.

Cette dame, issue d'un père écossais et d'une mère métisse, avait passé ses premières années dans le protestantisme. (Elle me dit que c'était dans l'infidélité, parce quelle ne suivait aucune forme de religion.) Le Seigneur qui voulait en faire un instrument de ses miséricordes, avait orné son esprit et son cœur de qualités vraiment rares. Douée d'un sens droit, d'un jugement solide et juste, d'une humeur toujours égale, d'une douceur de caractère et d'une tendresse compatissante, tous les Indiens qui l'ont connue l'ont toujours regardée comme une mère ; mais les plus malheureux étaient toujours les premiers objets de ses sollicitudes. A l'âge de 15 ou 16 ans, elle unit son sort à celui d'un irlandais catholique d'une éminente piété, qui ne négligea rien pour cultiver les bonnes dispositions qu'il voyait dans son épouse. Oh ! comme il a eu à se féliciter de ces leçons !........ Mais pourquoi m'étendre si au long touchant cette femme admirable ? Son mari m'en dit plus en deux mots que je ne pourrais en dire en deux pages. " Voilà 33 ans que nous sommes ensemble, me dit-il un jour, et je ne crois pas qu'elle ait commis une seule faute de propos délibéré ! ! "—*Plusieurs viendront de l'orient et de l'occident*, disait le Sauveur au peuple juif, *et ils auront place au festin dans le royaume du ciel,.....*

et les enfants du ciel seront jetés dehors.... " O mon Dieu !" m'écriai-je, en entendant l'éloge que ce monsieur faisait de son épouse, " vous en recevrez aussi qui viendront du fond du nord, et ils seront grands dans votre royaume." Il y a deux ans, lorsque nous descendîmes pour la première fois sur les bords de la baie, elle ne craignit pas, quoique pouvant à peine se soutenir, de se mettre en mer, pour venir nous trouver à près de 50 lieues de distance. Depuis qu'elle était mariée, elle n'avait point vu de prêtre. Le R. P. Garin n'eut qu'à s'assurer que son instruction et sa conduite ne laissaient rien à désirer pour l'admettre au sein de l'église catholique. Elle reçut le baptême ainsi que sa demoiselle ; elle avait 48 ans, et la fille 22. La cérémonie eut lieu en présence de son époux attendri. Le lendemain, nous bénîmes leur mariage, et toute cette pieuse famille participa au banquet eucharistique.

Voilà, Monseigneur, celle dont le Seigneur s'est servi pour être la première dispensatrice de ses bienfaits parmi les peuplades sauvages, celles principalement qui fréquentent le fort d'Albany ; car si durant le cours de cet été j'ai eu la consolation d'en baptiser un grand nombre, de former comme le *noyau* d'une chrétienté fervente dans des lieux qui jusqu'alors avaient paru frappés de malediction, *O ! non nobis, Domine non nobis !* c'est le zèle, les vertus et les constants efforts de cette admirable femme que le Seigneur a bénis.

Il s'était fait, depuis l'année dernière, un grand pas vers le bien, parmi les sauvages de ce poste. Je n'avais pas besoin cette fois d'aller dans leurs cabanes les supplier de venir aux instructions. Ils me suivaient partout ; ils auraient passé la journée entière à m'entendre leur expliquer l'histoire de la religion, par le moyen de signes emblématiques. Ce sont les emblêmes et les comparaisons qui sont toujours les plus prompts comme les plus efficaces moyens de les instruire. Leur ardeur était telle que le cinquième jour après notre arrivée, je pus baptiser sept adultes, qui pourtant voyaient le prêtre pour la première fois. Dès le premier entretien que j'eus avec

eux, je ne fus pas peu surpris d'en entendre quelques-uns me réciter couramment le *pater*, l'*ave* et une partie du *credo*. Mais voici comment la chose s'explique : tous les sauvages qui fréquentent le fort d'Albany ont une espèce d'écriture sténographique, et comme j'avais traduit l'année d'auparavant, avec l'aide de cette dame dont j'ai parlé, les prières de l'algonquin en Mackegon, l'un d'entr'eux les écrivit et les communiqua aux autres.

Tout le temps que je n'étais pas occupé à leur faire le catéchisme, je l'employais à traduire l'abrégé de la doctrine chrétienne et à ébaucher un dictionnaire en leur langue. L'ardent désir qu'ils manifestaient de connaître notre sainte foi était pour moi un puissant aiguillon. Le bon Dieu daigna bénir mes efforts ; au bout de trois semaines je pus commencer à parler *Machkegon*. Cette langue a des mots d'une largeur effrayante, par exemple : 'parle lui,' *nanatotamawatatitatamatagok*. Je vous prie néanmoins, Monseigneur, de ne pas croire pour cela que le bon Dieu m'a donné le don des langues ; il s'en faut, mais en revanche il m'a donné une grande ardeur pour les étudier, et puis le génie est le même que pour l'algonquin. Et puis encore durant les huit semaines que j'ai sejourné dans cette tribu, j'ai été presque entièrement *somniphobe*. Mais Monseigneur, elles sont bien douces les fatigues du missionnaire, couronnées d'un pareil résultat.

Mais si jamais le missionnaire venait à oublier qu'il n'est rien de lui-même, si quelques sentiments de vaine gloire voulaient glisser dans son cœur à la suite de quelques succès qu'il aura pu obtenir, l'exemple suivant est de nature à lui demontrer sa faiblesse. Il y avait, lors de notre arrivée au fort d'Albany, une vingtaine d'indiens venus du *Lac-Salé*, à 900 milles de ce poste et à peu près à égale distance de la *Rivière Rouge* ; depuis bien des années un ministre méthodiste résida dans leur tribu. S'il fallait juger le reste de la tribu par ceux que nous avons trouvés ici, son ministère parmi eux aurait été plus qu'inutile, il a été pernicieux. Il ne

leur avait inculqué ni doctrine, ni morale, ni même le moindre sentiment de respect pour son prétendu caractère d'*ouvrier* ou d'*homme évangélique ;* on ne parlait jamais de lui qu'en termes de mépris. La charité chrétienne ni la décence ne me permettent pas de répéter tout ce qu'on débitait sur la conduite de cet homme. Ils manifestèrent bien quelque satisfaction en nous voyant arriver, espérant que nous leur donnerions du tabac, qu'ils me demandèrent plusieurs fois ; mais quand je leur eus dit que j'étais venu non pour leur distribuer du tabac, mais pour leur enseigner la prière, ils s'en retournèrent dans leurs cabanes et s'y livrèrent à toutes sortes de jongleries. J'eus beau leur représenter l'absurdité de leurs superstitions et la nécessité de se faire instruire et baptiser pour aller au ciel, pour toute réponse, ils me dirent : " L'homme de la prière (le ministre) qui est venu chez nous n'est qu'un trompeur ; toi, tu pourrais bien être de même. Tant qu'il a eu du tabac à nous donner nous avons été l'entendre, quoique nous ne comprissions rien de sa prière (bible) ; si tu veux aussi nous donner du tabac nous irons à ta prière. Puis ils ajoutèrent d'un air moqueur : " Tu nous parles d'un paradis, nous ne voulons point du paradis des hommes pâles (blancs), car ils ne nous ont jamais fait que du mal, nous voulons aller dans le paradis de nos pères. " Leur montrant alors une peinture de l'enfer : " voyez, " leur dis-je, " voilà le paradis où iront les méchants qui ne veulent pas écouter la prière du Grand-Esprit que leur annonce la *robe-noire.* Vous dites que vous ne compreniez pas ce que vous disait votre ministre, vous me comprenez moi et...."—"Tu crois donc, me dit l'un d'eux m'interrompant, que tous nos pères sont allés là ? " —" Oui, dis-je, si vos pères avaient eu, comme vous l'avez, occasion de voir la *Robe-noire*, et qu'au lieu de faire ce qu'il leur enseigne de bon, il avait continué à faire ce qui est mal, à tuer leurs frères, à s'énivrer, à faire la mauvaise médecine, etc., il n'y a pas de doute qu'ils sont allés brûler avec le mauvais manitou, dans le feu de l'abîme. Voulez-vous donc y aller aussi ? repondez. " Celui qui m'avait

fait cette question était de la tribu des *Scioux*, homme féroce et redouté des autres ; il se retira sans répondre un seul mot. Plusieurs autres le suivirent; il en resta cependant encore quelques-uns, qui me manifestèrent le désir d'être instruits, m'écoutèrent avec attention et promirent de revenir ; ceux-là étaient de la tribu d'*Osnaburk* et n'avaient jamais eu de communication avec les ministres; mais quand ils furent de retour dans leurs cabanes, les jongleurs leur firent tant de menaces qu'ils furent effrayés, et ne revinrent plus au lieu où je faisais mes instructions. Mais je voyais au respect qu'ils me manifestaient en toute rencontre, qu'ils n'étaient retenus que par la crainte des jongleurs. Il y a, en effet, dans les procédés de ces misérables imposteurs quelque chose de singulier, capable d'intimider des hommes pusillanimes comme le sont généralement tous ceux ou qui ont abandonné la religion, ou qui ne la connaissent pas encore. Voici un fait qui m'a été rapporté par plusieurs témoins oculaires dignes de foi.—L'année dernière, le sauvage Scioux dont je viens de parler, étant venu au fort y trouva un indien qui avait une fille unique ; il la lui demanda en mariage ; mais comme il était connu de tous pour un mauvais sujet, sa proposition fut repoussée. La fille au reste l'avait en horreur. Il se retira en grommelant ces paroles : " Il ne veut pas me la donner, mais je l'aurai malgré lui. " Aussitôt il traverse la rivière, ramasse quelques brins d'une certaine herbe ; on ne sait ce qu'il en fit, mais le même soir la fille était dans sa cabane. Son père arrive, l'entraîne de force, la jette dans son canot, s'embarque avec elle, mais au milieu de la nuit elle trompe la vigilance de son père et revint trouver son séducteur. Elle demeura avec lui jusqu'au jour où il quitta la place. On avait déjà poussé les bâteaux au large et elle allait se jeter à la nage pour aller rejoindre le jongleur, quand les autres représentèrent à celui-ci qu'il devait rendre cette fille à son père désolé. Il lance aussitôt un regard à la jeune Indienne, le charme cesse, elle le reprend immédiatement en aversion et s'en retourne toute

confuse rejoindre son père. Voilà le fait tel qu'on me l'a rapporté ; je le livre sans commentaire ; j'ajouterai seulement que la plupart des sauvages qui habitent l'intérieur sont très adonnés à la jonglerie, qui, avec l'ivrognerie, oppose des obstacles presque insurmontables pour les convertir. Ceux des bords de la Baie, quoiqu'aussi passionnés pour la boisson, s'ils en avaient, sont beaucoup moins adonnés à la magie.

J'ai cependant eu, durant le cours de cet été, la consolation d'arrêter sur le bord de l'abîme un de ces malheureux jongleurs. C'était un vieillard octogénaire qui avait passé sa longue carrière dans l'exercice de la magie; mais depuis quatre ans une lèpre horrible lui couvrait tout le corps de tubercules noirâtres et ulcéreux qui n'en faisaient plus qu'une masse de corruption. Les ongles et même les extrémités des doigts, les dents, les gencives, tout son corps s'en allait en lambeaux et repandait au loin une odeur insupportable. Il y avait deux jours que nous étions au fort d'Albany, lorsqu'il y fut amené. Je fus le visiter et le trouvai dans un état impossible à décrire. Jamais, dans les pays civilisés la lèpre ne doit présenter un spectacle aussi hideux qu'ici, où le malade est privé du moindre morceau de linge qui lui serait si nécessaire. Étendu à terre dans son pauvre réduit, incapable de se remuer, le malade poussait de temps en temps des gémissements prolongés. La vue de cet être si malheureux était bien propre à exciter la compassion du missionnaire ; je découvrais dans son âme une lèpre non moins hideuse que celle qui rongeait son corps. C'était celle-là que je voulais guérir." "Tu souffres beaucoup, mon fils, " lui dis-je, en l'abordant. Au son de cette voix inconnue pour lui, il fait un léger mouvement de tête vers moi :—" qui est ce qui me parle, dit-il, je ne puis rien voir ? "—C'est la robe-noire mon fils, c'est l'envoyé du Grand-Esprit qui vient te visiter.... —Oh ! comme je souffre !—oui tu souffres, je le vois. Hélas ! tu as longtemps outragé le Grand-Esprit, il te punit aujourd'hui ; voilà pourquoi tu souffres, mais tu souffrirais bien

davantage dans l'enfer, si tu n'étais pas fâché d'avoir mal fait et si tu ne désirais pas ardemment d'être lavé de l'eau de la prière (baptisé). —Oh ! oui, j'ai mal agi, me dit-il, j'ai longtemps servi le mauvais manitou, le Grand-Esprit ne pourra plus me pardonner.—Que dis-tu là, mon fils, il veut te pardonner sitôt que tu te repentiras, il m'a envoyé pour te le dire.—Robe-noire, ta parole fait du bien à mon cœur, tu as le cœur bon, toi, mais le mien est mauvais !...." et aussitôt il commença à haute voix la longue histoire de sa vie. Je voulus éloigner les sauvages qui étaient autour de sa cabane :—" non, dit le vieillard, ils savent tous combien je suis méchant. " Je passai une grande partie de la nuit à lui expliquer nos saints-mystères. Le plaisir qu'il y trouvait semblait calmer ses douleurs. Il ne me fallait rien moins, Monseigneur, que la pensée de ce qu'avait fait notre adorable maître afin de guérir la lèpre de notre âme, pour soutenir mon courage durant cette nuit. Trois fois le cœur me manqua, mais il fallait préparer une âme sur le point de paraître devant son juge. Lorsque je me sentais défaillir, je m'éloignais un instant, je jetais les yeux sur l'image de mon sauveur crucifié, je sentais aussitôt renaître mon courage et je disais : *Nous l'avons pris pour un lépreux....et nous avons été guéris par ses blessures* (Isaïe 53.) O croix de mon sauveur! à ta vue le missionnaire sera toujours heureux. Tu as pour lui des ressources immenses !

Voyant que mon malade déclinait sensiblement, je lui administrai le saint baptême avant de le quitter. Dès qu'il l'eût reçu, il me dit: " Miloachin naspit Kitchi-malitou, miloachin nesta quilà notawi.... Qu'il est bon le Grand-Esprit ; merci à lui, merci à toi, mon père. Je suis content, je vais mourir, j'irai donc voir le Grand-Esprit dans sa grande lumière, et la bonne Marie aussi ; merci, merci, adieu, merci...." Il disait vrai, il allait mourir. Ses exclamations réiterées étaient un véritable *Nunc dimittis.* Il baisa plusieurs fois sa petite croix et sa médaille ; je le quittai, ne pensant pas qu'il fût si proche de sa fin ; mais deux heures après, il avait cessé de vivre.

Il paraîtra peut-être surprenant qu'il se trouve des lépreux dans des contrées où règne un hiver continuel, mais je crois qu'il faut l'attribuer à la malpropreté extrême dans laquelle vivent toutes ces tribus Indigènes. On me dit que plusieurs autres en étaient également atteints. C'est une espèce d'*Elephantiasis* où lèpre des grecs, qui est très contagieuse.

Dès que j'eus appris la mort de cet homme, je fus à sa cabane où je trouvai sa femme et deux de ses enfants, qui se disposaient à l'envelopper dans une espèce de pelisse ; ils voulaient également ensevelir avec lui son fusil, son arc, sa boîte à poudre, son briquet, etc., pensant qu'il aurait besoin de toutes ces choses dans le royaume des esprits (manito djiwaka indadjidjikok.) Leur ayant dit que cela était une superstition, ils y renoncèrent. Le gardien du fort le leur avait déjà dit, mais ils n'avaient pas voulu l'écouter. Si le défunt avait encore été infidèle, ils n'auraient pas voulu m'écouter non plus ; mais ils obéissent ponctuellement aux injonctions du prêtre pour ce qui regarde les chrétiens.

Qu'elle devait être belle et harmonieuse la nature sortant des mains de son auteur ! L'homme créé à l'image de Dieu comprenait sans peine la puissance de son créateur et les merveilles de la création. Dieu, dans son amour, lui avait dit : *Filius meus es tu, ego hodie genui te....Dabo tibi gentes hœreditatem tuam et possessionem tuam terminos terrœ.* L'homme était donc roi de la création ; tout lui était soumis, parce qu'il était lui-même soumis à Dieu ; et dans cet état de grâce, la vue des créatures l'élevait constamment vers son créateur. Mais dès qu'il eût rompu par sa désobéissance la chaîne qui l'attachait à Dieu, toutes les créatures brisèrent avec lui, toute l'harmonie de la création fut troublée ; et le roi déchu, obligé de lutter sans cesse contre des sujets révoltés, parce qu'il l'était lui-même contre son auteur, roula d'abîme en abîme. Bientôt il ne se contenta pas de faire la guerre aux bêtes féroces, naguère ses esclaves fidèles, il méconnut les liens du sang et le frère massacra le frère et quelquesfois

le dévora !... Dieu cependant eut pitié de son œuvre, *le verbe par qui tout a été fait s'est fait chair et a dit : Cum exaltatus fuero à terra omnia traham ad me ipsum ;* et voilà que du haut de la croix il attire tout à lui, tout jusqu'aux âmes les plus terrestres ; du haut de la croix, il rétablit l'harmonie entre Dieu et l'homme, et entre l'homme et les autres créatures. Le trait que je vais citer, tragique dans son origine, mais admirable dans son denoûment, en est une preuve frappante.

Durant l'hiver dernier, une femme avait massacré deux familles presque entières : 3 garçons, 4 filles, 2 femmes et deux hommes. Une seule personne avait échappé à cette boucherie ; c'était un beau jeune homme de 19 à 20 ans, mais dont la physionomie portait l'empreinte d'une tristesse profonde. J'étais dans une cabane occupé à faire le catéchisme, quand cet infortuné jeune homme parut devant moi. La vûe d'une *Robe-noire* sembla l'interdire pour un instant, mais quand je lui eus fait signe de s'asseoir, il se rassura. Je le priai de nous faire le récit fidèle de tous ses malheurs ; il poussa un profond soupir et commença ainsi : " Je ne veux " pas trahir ma pensée et le mensonge ne viendra " point souiller mes lèvres. On m'a dit que tu " étais l'envoyé du Grand-Esprit et je sais que tu " me comprends. Je vais te le dire, écoute : Nous " campions, l'hiver dernier, deux familles ensemble. " Mon père, mon frère aîné, un autre homme et puis " moi, nous allions tous les jours à la chasse ; nous " ne pouvions rien tuer, car il faisait très-froid. " Nous revenions chaque soir dans notre cabane où " nous attendait ma mère, plusieurs enfants, deux " femmes et un vieillard. L'une de ces femmes " disait toujours : 'Je veux manger de la viande " fraiche, oui, j'en mangerai.' Nous n'avions qu'un " peu d'ours boucané, nous en mangeâmes et nous " endormîmes. On aurait peut-être pu fumer trois " fois le calumet (3 heures), depuis que nous étions " couchés, lorsque j'entendis du bruit à côté de moi; " je vis une main qui frappait sur mon père, et je " dis : c'est le *Witiko.* (Witiko chez les sauvages

" est un être fabuleux ; c'est je pense le génie mal-
" faisant, le lutin, le croque-mitaine de nos an-
" ciennes bonnes femmes, mais dont les sauvages
" sont épouvantés.) Je me sauve à la hâte, je cours
" durant deux jours, sans savoir où j'allais, il faisait
" toujours très froid. A la fin j'arrive sans le
" savoir, dans le lieu où l'on avait massacré ma
" famille. J'aperçois des jambes d'un côté, des
" bras de l'autre, des morceaux de chair coupée.
" J'eus peur ; je me sauvai de nouveau. Je vis sur
" un monticule la femme qui disait toujours : 'je
" veux manger de la viande fraiche.'.... Après avoir
" marché longtemps, j'ai trouvé une autre famille,
" nous sommes retournés mais nous n'avons plus
" retrouvé la femme, et des loups mangeaient les
" cadavres ! ! ! Je suis bien malheureux ; on m'a
" dit que la Robe-noire devait se rendre ici, et j'y
" suis venu ; je veux aussi prier la prière de la
" Robe-noire." Cet affreux récit avait jeté tous les auditeurs dans la consternation, et je fus moi-même longtemps sans pouvoir dire une parole. M'adressant enfin à cet infortuné jeune homme : " Mon fils," lui dis-je, " le Grand-Esprit veut encore avoir pitié de toi, c'est pour cela qu'il t'a dirigé ici. Je t'enseignerai comment on le prie ; puis je t'arroserai de l'eau de la prière et tu seras heureux. " L'ardeur qu'il mit à s'instruire était admirable et ses progrès furent si rapides qu'au bout de neuf jours il put recevoir le baptême, et le lendemain il fit sa première communion. Tout le temps qu'il mit à se faire instruire, je ne le vis jamais sourire, quoique les autres, plus âgés que lui, se livrassent à une joie enfantine. Lorsqu'il eut reçu la sainte-communion, sa mélancolie, sans se dissiper entièrement, laissa néanmoins apercevoir sur sa figure la paix de son âme. Il s'approcha de moi et me dit ces paroles remarquables : " Mon père, écoute ce que j'ai à te dire. Lorsque j'eus vu toute ma famille massacrée et que j'errais çà et là dans les bois, je me disais : *aehaie*, c'est fini, il n'y a plus pour moi de bonheur sur la terre ; seul, abandonné de tous, je n'ai plus qu'à mourir. Je vois bien à présent que je me

trompais, puisque c'est après la perte de ma famille que j'ai eu le bonheur de te voir et d'apprendre à connaître la sainte-prière (religion). Il est vrai que nous sommes bien malheureux dans nos forêts, ensevelis dans la nuit profonde de la magie, nous venons au monde, nous grandissons et puis nous cessons de vivre comme les bêtes de nos forêts. Nous ne savons pas que là-haut dans sa grande lumière le Grand-Esprit veille sur nous. Maintenant, ô mon père ! je vais rentrer dans les bois, mais je n'y serai plus seul. Souvent je baiserai l'image de Jésus sur le bois, et la figure de Marie sa mère, et je conterai les saintes graines (le chapelet), et je planterai une croix dans ma terre de chasse, j'y irai prier, et souvent je regarderai le ciel, les forêts, les rivières, etc. : le Grand-Esprit a fait tout cela pour moi, et je ne le savais pas. Qu'il est bon le Grand-Esprit ! ! Voilà ce que je penserai mon père." Telles furent les paroles que m'adressa, avant de me quitter, cet homme naguère si malheureux. Nous fûmes ensemble au pied de la croix plantée sur le rivage. Il la baisa avec amour, me demanda une dernière bénédiction et partit. "Religion sainte," m'écriai-je alors, les yeux baignés de larmes, "voilà ton ouvrage" !........ Les larmes, Monseigneur, ne sont pas toujours filles de la douleur, il y en a qui naissent d'une joie inexprimable. Telles étaient celles que le missionnaire répandait en ce moment. N'avais-je pas raison de dire que ce n'était que la prédication de la croix seule qui était capable de renouer la chaîne rompue par le péché, entre les créatures et l'homme, et entre l'homme et Dieu !

Je ne m'étonne plus, Monseigneur, de ce qu'on nous rapporte de la ferveur des premiers chrétiens. Qu'elle est puissante, cette grâce du baptême, reçue dans des cœurs bien disposés ! Je connais plusieurs néophytes qui, depuis quatre années et même plus, qu'ils sont baptisés, n'ont pas commis une faute, même vénielle. Et ce prêtre qui est aujourd'hui vilipendé par des hommes qu'il a marqués au front du signe de la croix, le jour de

leur baptême, ce prêtre, dis-je, est aux yeux du sauvage ce qu'il est aux yeux de la foi, le ministre du Très-Haut, le lieutenant de Jésus-Christ, le père, l'ami, le frère des malheureux. L'exemple suivant en est une nouvelle preuve.

Dans une de mes chrétientés vivait une jeune indienne baptisée depuis six ans. Elle était d'une piété angélique et la plus instruite de sa tribu. Depuis trois ans elle était mariée à un jeune écossais protestant, excellent homme, et auquel il ne manquait assurément que d'être enfant de la vraie foi. La jeune femme tomba dangéreusement malade et son mari lui prodigua les soins les plus touchants. Je devais, à mon retour de la Baie d'Hudson, repasser dans ces lieux ; elle le savait, et mon attente était pour elle un sujet de joie et de crainte. Jour et nuit elle disait à son mari : " Je n'ai plus qu'un désir sur la terre, c'est celui de voir la Robe-noire avant de mourir. Oh ! mon ami, si tu apprends qu'il est proche, vas, je te prie, vas au devant de lui." Il vint, en effet, à une assez grande distance. " Venez vite, me dit-il, en m'abordant, ma femme se meurt et elle vous demande sans cesse. Je crains qu'elle ne vous puisse reconnaître, car, depuis hier, elle a perdu la parole. " Je m'élance aussitôt dans son léger canot, et nous partons comme un trait. Je fus bientôt auprès de la malade ; sa mère me voyant entrer lui dit : " Voilà la Robe-noire." A ce mot la malade bondit comme si un fluide électrique eut parcouru tout son corps, se lève sur son séant, ses yeux s'animent d'un vif éclat, son visage s'enflamme, elle tend vers moi ses bras décharnés : " Mon père, mon père ! " fut tout ce qu'elle put me dire, elle saisit ma main, la baisa avec transport et je la sentis mouillée d'une larme brûlante. Je lui donnai mon crucifix, elle le pressait tantôt contre son cœur et tantôt contre ses lèvres. Cet élan sublime de foi et d'amour pour le Dieu qu'elle allait voir face à face, avait achevé d'épuiser ses forces. Elle retomba comme anéanti sur sa couche. Je lui donnai l'extrême-onction et je lui dis : " Mà fille, si tu étais capable de communier, j'irais dire la

sainte-messe et je t'apporterais le corps sacré de Jésus ? " " Oh ! vas vite, mon père, s'efforça-t-elle de me dire, avec une touchante naïveté, vas, je t'attendrai. " Durant l'adorable sacrifice, son mari fit préparer et l'appartement et le chemin que nous devions suivre. Elle reçut le saint viatique avec une ferveur qui attendrit tous les assistants. Elle me dit, d'une voix presque éteinte, de demander pour elle pardon des scandales qu'elle, cette admirable et sainte femme, croyait avoir donnés, puis elle me dit : " Quand je serai auprès du Grand-Esprit, oh ! comme je vais lui parler de toi et de tous mes frères les sauvages. " Nous retournons à la chapelle et, quelques instants après, son mari vint m'annoncer qu'il était veuf. " Oh ! monsieur, ajouta-t-il, je suis forcé de vous dire que je n'ai jamais vu les protestants témoigner à leurs ministres le respect que les catholiques témoignent à leurs prêtres. " Mais je dois reprendre le cours de mon récit.

Il y avait près de deux mois que nous étions au fort d'Albany, j'y avais baptisé plus de 60 enfants et plus de 40 adultes. Chaque jour j'avais fait le catéchisme à des enfants de 6 ans et à d'autres de plus de 60. La mission était à peu près finie, la plupart des sauvages, pressés par la faim, avaient été forcés de rentrer dans leurs terres, ou plutôt dans leurs immenses marais, pour chercher de la nourriture. Plusieurs néanmoins ne purent se résoudre à quitter la place tant que la Robe-noire y serait, quoiqu'ils fussent depuis dix ou douze jours soumis à un jeûne cruel. De ce nombre était le fils aîné du lépreux dont j'ai parlé, et le polygame dont j'ai parlé l'année dernière. L'histoire de ces deux sauvages, naguère bien méchants, aujourd'hui excellents néophytes, offrirait assurément un récit plein d'intérêt, si je n'avais dépassé les bornes d'une simple lettre. Je me contenterai, Monseigneur, d'en dire seulement quelques mots. Le premier ayant appris dans les bois la mort édifiante de son père, arriva au poste le lendemain de l'inhumation. J'étais à faire une instruction sur l'enfer, lorsqu'il entra au lieu de l'assemblée. J'appuyai surtout à

déclamer contre les jongleurs, car c'est la magie qui est le vice capital chez tous les peuples du nord. Il prêta une grande attention à tout ce que je disais, et dès que l'instruction fut terminée, il fut trouver la dame du fort et lui dit : “ Parlez pourmoi à la Robe-noire, car j'ai été bien méchant et je voudrais le lui dire, mais je n'ose pas. J'ai tout compris ce qu'il a dit touchant le feu de l'abîme et j'ai peur d'y tomber.” En apprenant les bonnes dispositions d'un homme qui passait pour l'un des plus endurcis, je fus le trouver, et en me voyant il me dit : “ J'ai appris, il y a deux jours, que tu étais ici et je ne voulais pas venir à cause de cela, car j'ai le cœur méchant. Mais quand j'ai su que mon père, avant de mourir, avait été purifié de l'eau de la prière, qu'il s'était repenti d'avoir fait la mauvaise médecine (matchimanitoukosomin) et qu'il t'a dit : “ J'espère d'aller voir le Grand-Esprit,” alors j'ai dit à ma compagne et à mes enfants : “ Allons voir la Robe-noire,” et nous sommes venus et nous voulons demeurer ici, autant que toi ; nous saurons nous priver de manger pour nous faire instruire. ” Ils jeunèrent, en effet, d'une manière effrayante pendant plus de 8 jours. Toute la famille fut baptisée. Cet Indien avait une conversation intéressante et facile ; je prenais beaucoup de plaisir à l'entendre me raconter en détail les divers usages et coûtumes des sauvages de ces contrées. Il me dit, entr'autres, que dans certaines circonstances graves, ils se réunissent pour jeûner et faire des sacrifices aux divinités des rivières, des bois et de l'air. Si l'un d'entr'eux est frappé par quelque accident fâcheux, il vient aussitôt trouver le magicien, lui fait l'aveu de tous ses crimes, et lui demande une pénitence. Cette espèce de confession est souvent faite à haute voix, et la pénitence, quelque rigoureuse qu'elle soit, doit-être accomplie ponctuellement.... Je ne vois pas trop comment les philosophes et les mécréants pourront soutenir et prouver que la confession, soit publique soit privée, n'est qu'une *superstition inventée par le prêtre,* lorsque nous voyons les peuples les plus sauvages la pratiquer, la

regarder non-seulement comme un acte solennel de leur religion, mais encore comme le moyen le plus propre à apaiser la Divinité outragée et calmer les troubles de la conscience. Combien de fois n'ai-je pas vu les infidèles venir nous faire humblement l'aveu de leurs fautes, quoique nous les eussions prévenus que la confession n'effaçait que les péchés commis après le baptême ! Certes, si la confession n'était qu'une superstition inventée par le prêtre, je puis bien assurer tous les philosophes présents et futurs que les missionnaires des sauvages n'auraient rien de plus pressé que d'abolir cette *superstition*, qui est sans contredit la partie la plus pénible de leur ministère.

Mais c'est surtout aux yeux du sauvage devenu chrétien que la confession est l'acte le plus consolant et le plus indispensable. Fermement persuadés que c'est à Dieu même qu'ils parlent dans la personne du prêtre, ils n'ont point de plus grand plaisir que de dire et de répéter au prêtre les péchés qu'ils ont commis, avant comme après leur baptême. J'en ai vu qui sont venus exprès de plus de cent lieues, qui ont passé deux jours entiers prosternés à la porte de la *sainte-cabane*, sans manger, exposés à toutes les injures de l'air et gravant sur une écorce de bouleau ce qu'ils avaient à accuser au saint tribunal.

J'oubliais, Monseigneur, que j'avais à vous dire un mot touchant ce polygame qui, l'année dernière, avait renvoyé sa plus jeune femme qu'il aimait beaucoup, pour retenir la plus âgée qu'il n'aimait guère. Depuis cette époque, sa conduite a été admirable. Il a gardé tous les enfants avec lui, a fourni à la subsistance de la jeune femme, qui demeure avec ses parents ; il a repris un sincère amour pour la première. Je les ai baptisés tous les deux, et j'ai béni leur mariage. Deux de ses enfants ont fait leur première communion, et une petite fille âgée de 4 ans, me récitait déjà le *pater* et l'*ave*. Si je n'avais pas été témoin de la peine qu'il se donnait, et des privations qu'il s'imposait pour soutenir sa nombreuse famille et pour participer jusqu'à la fin

au bienfait de la mission, j'aurais peine à le croire. Il avait un frère, baptisé par un ministre depuis plusieurs années, qui vint me supplier de l'admettre au sein de l'église catholique. Ne le trouvant pas suffisamment instruit, je fus obligé d'ajourner son abjuration jusqu'à l'année prochaine, et il se retira en pleurant.

Nous n'attendions plus que le canot qui devait ramener le bourgeois d'Albany du fort de Moose, pour y retourner nous mêmes. Il arriva à onze heures du soir et nous devions partir le lendemain ; mais durant la nuit il s'éleva une tempête furieuse qui dura une partie de la journée suivante ; elle était accompagnée de grêle et de tonnerre épouvantable. On entendait dans le lointain le mugissement d'une mer en furie, qui bouleversait les montagnes de glaces suspendues sur ses abîmes. Nous craignions à tout instant que le fort ne fut renversé. Les cabanes des sauvages furent emportées au loin, et la goëlette qui était à l'ancre, à l'entrée de la rivière, remonta le courant. Nous bénîmes la providence de ne nous être pas trouvés en mer, car, à moins d'un miracle, nous eussions été ensevelis dans les flots.

Le jour suivant, après avoir encore une fois offert l'adorable victime et avoir recommandé notre nouvelle chrétienté à la glorieuse Ste. Anne, patronne de la mission, nous nous dirigeâmes vers le rivage, suivis d'une trentaine de néophytes, dont l'air triste et l'œil humide semblaient me dire : " Vois mon père, si nous savons apprécier le bien qu'on nous fait ; nous avons jeûné et nous jeûnerions encore plutôt que de te quitter ; mais puisqu'il faut que tu partes, dis à ceux qui contribuent à nous envoyer des *Robes-noires* que nous ne les oublions pas dans nos prières ; adieu. " Ils se prosternèrent sur le rivage, et les ayant bénis, une dernière fois, nous nous séparâmes, eux pour rentrer dans leurs forêts, et nous pour retourner en Canada. C'était le premier septembre, un vent du nord, accompagné de neige, nous fit éprouver un froid assez violent durant les cinq journées que nous mîmes à traverser d'Albany

à Moose. La marée descendante entraînait souvent notre canot, malgré l'activité de sept fort nageurs, vers la pleine mer, et d'autres fois nous laissait à sec à six ou sept milles du rivage. Nous apportions alors sur nos épaules le bagage indispensable pour camper. Arrivés sur la grève, un de nous était obligé d'aller chercher de l'eau potable à une distance quelquefois de plus de quatre à cinq milles. Tandis que nos hommes prenaient quelque repos, les deux missionnaires se promenaient le long de la mer en disant leur chapelet, ou récitant leur office. Un soir, nous récitions les Laudes, et nous en étions à ces paroles des trois enfants dans la fournaise : " Fontaines, mer, fleuves, baleines, et vous tous habitants des eaux, bénissez le Seigneur." Lorsque nous entendîmes notre guide s'écrier : " Pères, pères, vite dans le canot, voilà le marée qui monte avec rapidité. " Nous courûmes aussitôt à travers la vase ; mais le canot était à plus d'une lieue de distance, et quand nous y arrivâmes, la marée était sur le point de l'atteindre, et nous n'eûmes que le temps de nous jeter dedans, et nous continuâmes : *Laudate Dominum.... Dracones et omnes abyssi.*

En arrivant au fort de Moose, nous y trouvâmes le navire qui vient chaque année d'Angleterre, chargé de provisions pour la Compagnie, et qui s'en retourne chargé de pelleteries. On nous apprit que des deux navires qui se dirigeaient vers York-Factory, un s'était perdu dans les glaces. Il était chargé de marchandises pour la Rivière-Rouge ; toute la cargaison fut engloutie. Heureusement que les passagers, au nombre de 80, se trouvaient sur l'autre navire. C'est une perte de plus de £50,000 pour l'Hon. Compagnie, dont les Indiens se ressentiront également, car elle ne pourra pas les secourir aussi généreusement qu'elle le fesait dans les années précédentes.

Daignez me pardonner, Monseigneur, la longueur de cette lettre, et surtout l'incohérence qui y règne presque d'un bout à l'autre. Si je me suis étendu si au long dans la citation des faits, ce n'a été que dans l'intention de montrer aux associés de la pro-

pogation de la foi de Québec, que leurs prières ont été entendues par le père des miséricordes, et que leur obole porte déjà son fruit. Oh ! si ma plume pouvait peindre le bien que peut opérer cette œuvre admirable, il n'y a pas certainement une seule âme de celles qui s'honorent du beau titre de catholique, qui ne voulut s'empresser d'y souscrire !....

Bénissez, Monseigneur, le pauvre missionnaire, qui, prosterné en esprit aux pieds de Votre Grandeur, implore cette grâce pour lui et pour ses chers et infortunés enfants. C'est une recommandation qu'ils m'ont faite plusieurs fois, durant mon séjour parmi eux.

Votre humble et respectueux fils en J. C.,

J. N. Laverlochère, O. M. I.

Lettre du R. P. Laverlochere a un Pere de sa Congrégation.

Moose Factory, 30 août 1850.

Révérend et cher Père,

Devant être privé jusqu'au printemps prochain du plaisir de vous voir en personne, je profite de l'occasion du canot qui doit ramener en Canada le jeune prêtre qui m'a accompagné, pour vous écrire quelques lignes. Vous avez su le désappointement que j'éprouvai aux Allumettes, où le jeune commis qui avait la charge des canots de la Compagnie refusa de me donner passage, quoique le gouverneur me l'eût accordé. En arrivant à la Baie d'Hudson, je saisis la première occasion que je trouvai pour écrire à Sir George, lui demandant des explications à ce sujet. Il reçut ma lettre au Lac Supérieur, à son retour de la Rivière-Rouge, et me répondit immédiatement qu'il regrettait profondément que le jeune commis n'eût pas mieux compris son devoir, et me dit que dorénavant, je n'aurais besoin que de montrer les lettres qu'il m'a envoyées en diverses circonstances, pour être présentées aux officiers de la Compagnie. Comme je lui avais demandé passage dans le navire

qui doit partir de Moose pour retourner en Angleterre, non seulement il a accédé à ma demande, mais il a écrit au capitaine de me donner la meilleure et la plus grande cabine, et m'a de plus donné une lettre de recommandation pour m'introduire auprès de l'un des honorables membres du comité de la Compagnie, à Londres.

Dans la lettre que je vous écrivis de Moose, au commencement de juillet, je vous dis quelques mots sur nos premières missions ; aujourd'hui je vous parlerai de celle que nous venons de faire au fort d'Albany. Le récit abrégé que je vous ferai de cette mission vous donnera, j'espère, lieu de bénir et d'admirer la bonté de Dieu qui vient se servir d'un aussi pauvre instrument, pour établir son empire au milieu des peuplades malheureuses qui habitent ces affreuses contrées. A lui toute la gloire.

Le dix juillet, nous partîmes du fort de Moose dans un vieux canot d'écorce avec quatre sauvages, un orkney et un métis. Nous eûmes beaucoup à souffrir pendant la traversée, par des coups de vent terribles. Mais celui pour qui nous naviguions était notre pilote ; que pouvions-nous craindre ? Le sixième jour nous arrivâmes au fort d'Albany. Nous y trouvâmes une quarantaine de familles, qui nous attendaient depuis quinze jours. Plusieurs étaient venuesde tout près du fort d'York, à plus de 500 milles de distance, par des chemins affreux, à travers les marais qui bordent, vous le savez, toute cette partie de la Baie d'Hudson. C'était la première fois qu'ils apparaissaient à ce poste. Ils avaient amené toute leur famille, grands et petits. La divine semence que j'avais jetée, l'année dernière, dans cette tribu n'était pas tombée sur un sol ingrat ; j'eus bientôt l'occasion de me convaincre qu'elle avait déjà fructifié au centuple. Quelques-uns de ceux que j'avais baptisés l'année précédente, et à qui j'avais donné par écrit les prières, les principaux mystères et les premières notions sur les sacrements, étaient rentrés dans leurs marais, l'âme embrasée d'amour de Dieu et du désir de le faire connaître à leurs malheureux frères. Ils leur parlèrent de la *Robe-noire*

envoyée par le Grand-Esprit, de la doctrine sublime qu'il enseigne, des consolations que l'on éprouve en l'étudiant, malgré les difficultés, de la joie intérieure qu'ils ressentirent le jour où ils furent lavés dans l'eau de la prière (le baptême), *de l'ineffable bonheur qu'ils goûtent à se rappeler la présence du Dieu qui les créa, qui les garde quelque part qu'ils se trouvent, et que pourtant ils ignoraient auparavant. Ils leur dirent enfin le soulagement qu'ils retirent dans leurs misères et leurs souffrances, de la contemplation d'un Dieu crucifié par amour pour eux, etc., etc., etc.* Ces pieuses exhortations des néophytes furent comme une étincelle électrique pour les infidèles ; ils se mirent aussitôt à étudier, avec une ardeur incroyable, les premiers principes de cette sublime religion qu'il *faut connaître pour être purifié dans l'eau de la prière.* Heureusement la plupart d'entr'eux connaissent une espèce d'écriture sténographique. Ils s'en servirent pour copier sur de l'écorce le Pater, l'Ave, le Credo, les Commandements. Telle fut leur ardeur pour s'instruire, que je puis dire avec vérité que parmi ces personnes qui m'attendaient, j'en ai trouvé très peu qui ne sussent par cœur toutes ces prières, depuis l'enfant de six à sept ans jusqu'au vieillard de 60 à 80. Pour vous donner une idée de leur sténographie, je vais vous traduire le Pater en Maskégong (1)....................................

Voilà mon R. Père, le genre de caractères qu'ils emploient pour rendre le son de leurs voix, qui n'est qu'un bredouillement d'une sorte de galimatias de *Sauteux*, de Cri, de Montagnais, mêlé de quelques racines d'Esquimaux, qu'ils défigurent presqu'entièrement par leur prononciation. Vous comprenez qu'il m'était indispensable de l'apprendre pour pouvoir être en communication par lettres avec eux. J'ai essayé plusieurs fois de leur faire adopter nos caractères ; je n'ai pu y réussir. Ils croient que c'est chose impossible pour eux. Ne pouvant donc être leur maître, je suis devenu leur écolier. J'ai heureusement exploité leur manière d'écrire, et j'ai

(1) Le manque de caractères nous prive du plaisir de donner à nos lecteurs ce curieux échantillon de l'écriture des sauvages.

pu leur laisser par écrit à peu près tout le catéchisme, que j'avais traduit, l'année dernière, d'après celui de Québec. J'y ai ajouté, à l'aide de l'excellente dame C......... beaucoup de *sous-explications*, adaptées à leurs idées matérielles. Si vous saviez d'où leur vient ce genre d'écriture, vous admireriez de plus en plus la providence, qui emploie tous les moyens, même les plus opposés en apparence à ses desseins, pour opérer ses prodiges. C'est un ministre méthodiste qui l'avait enseigné aux Indiens de Moose, où il avait passé 8 ans.

A Moose, bien peu adoptèrent cette méthode : à Albany, au contraire, à peine était-elle connue qu'elle était en usage parmi tous les sauvages. Elle est néanmoins très défectueuse ; je me propose de la rendre plus complète, aussitôt que j'en aurai le temps. Mais pour le moment je suis heureux de l'avoir telle qu'elle est. Pendant les trois premières semaines que j'ai passées à Albany, j'ai été tellement accablé de travail, que j'ai pu à peine prendre quelques moments de repos sur le matin, et j'ai recommencé à cracher le sang, ce qui ne m'était pas arrivé depuis que j'avais quitté Abbitibbi. Ne me grondez pas trop ; si vous étiez à ma place, vous en feriez autant et plus que moi. J'ai eu le bonheur de baptiser plus de cent personnes à ce poste, et un plus grand nombre sont catéchumènes. Je ne puis vous dire les ineffables consolations que j'ai éprouvées dans cette mission. Grand nombre de polygames ont renvoyé leurs femmes pour n'en garder qu'une, et les femmes ainsi délaissées venaient m'avouer avec une admirable ingénuité que ce sacrifice ne leur coûtait pas, puisque le Grand-Esprit le voulait et qu'elles ne pouvaient être baptisées sans cela. Un de mes néophytes de l'année dernière avait une belle-mère très opposée à la religion catholique, par suite de ses rapports avec plusieurs protestants fanatiques. Cette femme ne voulait point permettre à sa fille de venir entendre mes instructions, quelque désir que celle-ci en eût. Alors la jeune femme dit à son mari qu'elle voudrait bien venir entendre la Robe-noire, mais qu'elle craignait

sa mère. Le généreux jeune homme va sur le champ trouver sa belle-mère, et lui adresse ces paroles qu'il m'a rapportées lui-même : " Je n'aurais pas cru que " tu eusses caché assez de malice dans ton cœur, " pour empêcher ma femme de se faire instruire " dans la religion du Grand-Esprit, qu'enseigne la " Robe-noire, pendant que toi, tu ne sais rien, " quoique tu dises que tu as été baptisée par le " ministre. Je l'ai vu, je l'ai entendu, et je n'ai " rien compris à ce qu'il disait par la bouche d'un " autre (un interprète.) J'ai entendu la Robe-noire ; " j'ai compris ce qu'il m'a dit de la *Prière* ; j'ai été " instruit et baptisé, et mon cœur est content. Le " jour où tu m'as donné ta fille pour femme, elle est " devenue mienne, et comme c'est moi qui la " nourris, je prétends que tu ne nous empêches pas " de *prier* ensemble, car je ne veux pas être séparé " d'elle dans le séjour où se rendent les âmes après " la mort. " Depuis ce jour, ils vinrent ensemble régulièrement, deux fois par jour, entendre mes instructions : je baptisai la femme ; je bénis leur union et ils s'en retournèrent, le cœur rempli de joie. Un autre que j'ai gardé trois jours avec moi pour copier le catéchisme, me disait un soir, les larmes aux yeux : " Quel changement, mon père, s'est opéré parmi nous depuis que tu nous as enseigné la première fois la sainte prière du Grand-Esprit ! On n'entendait auparavant que de mauvaises paroles, depuis les vieillards jusqu'aux enfants, (1) et maintenant il ne s'en dit pas une seule. " Et avec une dévotion qui m'attendrissait, il prenait mon Christ pour y coller ses lèvres. Voilà, mon révérend père, ce que peut la religion ! Cependant, je ne vous ai montré que le beau côté de la médaille. Ma plume se refuserait à vous peindre le triste état dans lequel vivent ces misérables tribus. Jamais je n'aurais cru être capable de supporter un spectacle aussi dégoûtant, et pourtant je puis passer des journées entières avec eux. Ah ! le prix d'une âme ! ! ! Dites donc aux âmes généreuses qui prennent un si

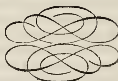
(1) Ces sauvages ont dans leur langue une espèce de jurement très-obscène.

vif intérêt à l'œuvre de la propogation de la foi, que leurs prières et leurs aumônes ne sont pas perdues ! ! Avant de faire des chrétiens, elles font des hommes raisonnables.

Depuis quatre jours, nous sommes de retour à Moose ; mon compagnon partira demain pour le Canada, et moi après demain pour l'Europe. J'ai baptisé ici 25 enfants. Veuillez bien présenter mes très profonds respects à NN. SS. les Evêques de Montréal et de Martyropolis. Mes saluts affectueux à tous nos pères et frères. Priez pour moi celle qui est appelée, à juste titre, Etoile de la Mer, afin qu'elle me procure une heureuse traversée, et un prompt retour dans mon cher Canada, ma patrie adoptive, d'où je pourrai de nouveau visiter mes pauvres enfants de la Baie d'Hudson et leur apporter de nouvelles consolations.

Votre très devoué en Jésus et Marie immaculée,

J. N. Laverlochère, O M. I.



MISSION DE PEMBINA.

Lettre de Mr. Belcour a Mgr. l'Eveque de Dubuque.

Territoire de Minesota, 16 février 1850.

Monseigneur,



E vous écrivais, au commencement de janvier que j'étais sur le point d'entreprendre une mission du côté du couchant, dans le désir de rencontrer les Assinibwans, nation nombreuse à laquelle nous n'avions encore fait aucune offre de salut. A mon retour de ce voyage, une occasion se présente comme exprès ; je vais en profiter pour vous donner les détails de cette mission. Quoiqu'il me répugne de parler des misères de nos voyages, néanmoins comme je sais que les bonnes âmes de la propagation de la foi se trouveraient frustrées dans leur attente, si on leur cachait ce qui se rencontre d'aventureux dans nos courses, je vous prierai de m'en pardonner la narration.

Je dois préalablement vous dire que le défaut de commerce dans l'établissement de la Rivière-Rouge, où l'on importe tout sans rien exporter (la seule exportation du pays étant les pelleteries, dont le commerce est défendu aux natifs), ce défaut, dis-je, a mis les métis dans une terrible nécessité, celle d'errer sans cesse et de chercher leur vie à la chasse,

seul moyen de toucher des effets importés, par l'échange de leurs pelleteries. Les denrées du cultivateur ne se vendent point non plus, vu que le produit d'un petit nombre suffit à la consommation de la compagnie ; les métis prennent en conséquence le parti de chasser, et habillent leur famille en cuir: pantalons, capots, pour quelques-uns même, chemises et jupon, tout est en cuir. Lorsque les chasseurs arrivent à la colonie, ils apportent d'ordinaire une quantité de vivres, suffisante pour attendre le temps du départ pour la chasse au bison ; ils sont alors trois ou quatre semaines à la colonie et repartent ensuite. Ils auraient pu semer pendant ce temps ; mais à quoi bon semer ne pouvant vendre ? Revenus à la mi-août, ils repartent à la mi-septembre, et c'est la dernière fois que l'on voit les femmes et les enfants ; ils ne reviennent plus qu'au printemps. Ceci s'entend de la majorité.

Maintenant nous avons l'espoir que cet état de choses va totalement changer en mieux. Les officiers du gouvernement américain veulent encourager l'agriculture et assurent que les produits du cultivateur, bien loin de ne pas trouver de vente, ne sauraient suffire pour d'ici à longtemps aux demandes. Ceci a relevé l'espoir des métis, qui comprennent mieux que jamais combien leur manière de vivre est précaire et inassurée, et tous se proposent de se hâter de revenir au printemps, pour commencer à semer. Quoique la terre soit excellente et prête à être cultivée, néanmoins la surface est toujours composée d'une tourbe plus ou moins forte, qui nuit au produit de la première année, sans laisser toutefois de donner un produit suffisant pour récompenser les fatigues du laboureur. J'ai beaucoup appuyé sur la nécessité de se fixer, et pour leur bien-être physique et plus encore pour leur avantage moral. On m'a généralement promis de suivre mes avis, et si cette promesse s'exécute, comme je l'espère, il y aura dans le sort de nos métis un changement complet.

Je devais donc aller visiter ce peuple, cantonné à de grandes distances les uns des autres, jusqu'à cent-cinquante lieues de Pembina environ ; je devais

passer par ces quartiers d'hiver pour arriver au camp des Assinibwans, qu'on annonçait être sur un tributaire de la rivière à la Souris, appellé rivière de la Tête à la Biche, qui coule de l'ouest à l'est.

Je partis de Pembina, dans la 2e semaine de janvier, par un très beau jour. Nous avions recommandé cette mission aux prières des fidèles, et nous avions dit pour cela une messe solennelle. Notre petite caravane était composée de 5 voitures, traînées par 15 chiens portant nos vivres et nos couvertures ; nous étions en tout 6 hommes. Tous montés sur des raquettes, nous suivions les chiens, à l'exception du guide qui battait la marche, se dirigeant vers le couchant.

Les chiens sont attelés l'un devant l'autre, trois par traîne ; et ces traînes d'environ 10 pieds de longueur sur 16 pouces de largeur, minces et légères, portaient de 3 à 400lb. On se met en marche le matin, au point du jour, et l'on marche, sans arrêter un seul instant, jusqu'au soleil couchant. Quiconque a besoin de s'arrêter, le long de la marche, doit courir ensuite pour reprendre le temps perdu. Les chiens marchent assez vite pour qu'il faille trotter, à peu près la moitié du temps, pour les suivre. La marche moyenne est de 15 à 20 lieues par jour ; il n'est pas rare de faire 25 à 30 lieues, par jour, avec de légères charges. Il y a 25 lieues géographiques d'ici à St. Boniface, et j'en suis arrivé hier vers 10h. P. M., étant parti de là, après huit heures, A. M., chargé d'environ 250 lbs.

Les chiens ne mangent qu'une fois par jour, le soir après journée faite ; et si la faim nous presse dans le cours de la journée, l'on mange en marchant soit un morceau de viande sèche ou de *Pimikkehigan*, qui sont des vivres qui ne gèlent pas, et qui sont toujours prêts. Les chiens pour se désaltérer, mangent la neige en marchant, et souvent leurs maîtres font comme eux.

Notre première journée ne fut point forte. Il était prudent de commencer doucement. La seconde fut employée depuis le point du jour jusqu'à la nuit ; aussi, ce soir-là, chacun avait son mal : l'un avait

des foulures aux pieds; l'autre éprouvait des crampes aux jambes; un de nos compagnons avait été atteint du mal de raquettes avec une telle violence, que ne pouvant plus plier une jambe, il avait fallu lui faire une place sur les voitures pour le rendre au campement. Pour moi, les cordes de mes raquettes qui avaient mouillé dans la journée, s'étant gelées sur le soir, m'avaient tellement blessé les doigts des pieds, que le sang ayant traversé mes chaussons et mes souliers, avait teint les cordes mêmes de mes raquettes. C'était la deuxième fois que pareil accident m'arrivait, en pareilles courses. Cependant, la fatigue nous faisait tellement goûter le repos, et le grand feu qui pétillait nous réjouissait tellement, que nous oubliâmes bientôt ces petits maux, pour songer à assouvir l'appétit vorace que nous éprouvions. Le jour suivant fut aussi doux et beau jusqu'au soir; mais vers le coucher du soleil, le temps s'obscurcit et de sombres nuages nous cachèrent les étoiles. Le matin, à notre reveil, nous étions couverts d'une couche de neige, de trois ou quatre pouces d'épaisseur Les nuages s'étaient dissipés, mais un froid piquant avait succédé à la neige. La vigueur de notre marche suppléa au besoin de chaleur. Nous traversâmes, dans le cours de la journée, les vestiges d'une bande de *biches*, dont le nombre paraissait être d'environ soixante. Le soir, nous campâmes à l'entrée d'une immense prairie.

Au point du jour, nous nous mîmes en marche par un temps peu assuré, un vent fort commençait à mettre la neige en mouvement, et il nous fallut marcher tout le soir sans voir de bois. Il me semblait que la hardiesse de notre guide tenait de la témérité. Chacun de nous était silencieux et marchait à force déployée. L'un d'entre nous s'étant laissé acculer pour quelques besoins, nous perdit bientôt de vue dans la *poudrerie;* notre trace se recouvrant presque avec la même rapidité que celle d'un vaisseau au milieu des flots, il lui fut impossible de nous rejoindre, retardé par le temps qu'il lui fallait perdre pour reconnaître nos pistes. Vers midi, nous nous arrêtâmes un instant, pour décider

si nous allions l'attendre ou non; mais tous jugèrent que nous étions dans un lieu de danger; que si nous perdions du temps, les ténèbres venant à nous prendre par un temps semblable, ne devant pas apercevoir les étoiles pour nous guider, nous nous exposions à périr tous ensemble; bref, il fut décidé que nous continuerions notre marche avec vigueur. Je ne m'y opposais pas, mais j'éprouvais dans mon cœur une peine et une inquiétude bien vives, au sujet de notre malheureux compagnon de voyage.

Nous arrivâmes à notre but, un peu avant le coucher du soleil; et au jour fermant, arriva celui qui avait été le sujet de notre inquiétude. Nous nous trouvions sur la *rivière Creuse*, tributaire de la rivière Pembina. Plusieurs métis y faisaient leurs provisions d'hiver; les bisons étaient en assez grande abondance, à peu de distance de là. Chacun avait de grandes quantités de viandes fraîches *en échafaud*. Ces échafauds sont des plate-formes assez élevées de terre pour n'être pas à la portée des chiens. Je commençai, dès le soir, à y exercer les fonctions du ministère; je fis deux baptêmes, et j'administrai le sacrement de pénitence ce soir-là, et les deux jours suivants; de plus, j'y bénis un mariage. Chacun éprouvait la douce joie d'une âme en paix.

A une petite journée, sur une rivière nommée "Manabiganan," (là où l'on prend de la terre blanche,) se trouvaient encore quelques familles; nous nous y rendîmes assez tôt pour que j'eusse le temps, le soir et le matin, de satisfaire à la dévotion de cette petite peuplade.

Nous avions vu, dans le cours de la journée, quelques bisons sur notre route, qui avaient fait variété à la monotonie de notre marche. Nos chiens, malgré la pesanteur de leurs charges, les ayant aperçus, donnèrent après eux, à toutes jambes, et descendant des côtes très élevées arrivèrent au bas pêle-mêle, traînes, chiens et bagages. Ce fut un bonheur pour nous, car nous eussions couru longtemps avant de les rejoindre.

En partant de Manabiganan, nous avions une

traverse d'une journée de marche pour arriver à la queue de la montagne de la Tortue C'est un endroit très dangereux, à cause des vents qui ont coutume de s'y faire sentir avec violence. Un métis y succomba, victime d'une de ces tempêtes, l'an dernier, et un autre s'y gela les deux pieds assez fortement pour en perdre tous les doigts. Nous arrivâmes heureusement à ce quartier d'hiver ; c'est un petit village composé de 30 maisons, faites en bois rond et couvertes en terre. Tous y étaient aussi dans l'abondance de vivres ; ici, comme dans le premier poste, le rum qu'y envoyait la compagnie de la Baie d'Hudson y causait les effets diaboliques qui lui sont propres. Nous aurions ici la population la plus heureuse, si la compagnie, par pitié pour l'humanité, voulait cesser ce commerce, que je ne sais comment qualifier.

La consommation de vivres, occasionnée par nos chiens, nous pressait de hâter les affaires, et pour cet effet je passais presque les nuits entières à entendre les confessions. Une journée de marche, c'est-à-dire environ 20 lieues, séparait ce poste de celui du milieu de la montagne ; ce lieu s'appelle " Ot Accowabiwinius " (lieu d'où l'on observe ce qui se passe au loin) ; quinze ou vingt familles y etaient cantonnées. J'y fus occupé, comme ailleurs, une partie de la nuit et le lendemain. Le matin, 25 janvier, j'annonçai à la messe qu'on ferait une croix dans le courant de la journée, et que vers le soir on irait l'arborer sur le mont " Otaccamabiwin, " qui domine toute la montagne et qui est à peu près à quatre-vingt pieds au-dessus du niveau de la prairie ; puis, que l'on dédierait ce mont à l'apôtre des nations, le suppliant, par le zèle qu'il avait déployé, d'obtenir de Dieu la conversion des peuples nombreux qui habitent les vastes prairies que cette montagne commande.

Le 26, je devais me trouver seul, avec un compagnon, pour continuer ma route. Comme mes chiens commençaient à être fatigués, deux jeunes métis s'offrirent généreusement à m'accompagner avec leurs propres chiens ; ils voulaient que je me

fisse traîner; j'y consentis avec peine, parceque cette nouvelle manière de voyager nécessitait un plus grand nombre de chiens, et que je ne connaissais pas le degré d'aisance ou de malaise où pouvait se trouver le camp voisin. Nous marchâmes une journée entière pour arriver à la tête de la montagne. Ce que j'avais appréhendé n'était, hélas! que trop vrai. Un camp de Sauteux affamait les métis qui s'y trouvaient en petit nombre La nation des Sauteux, en général, est le peuple le plus fainéant et le plus mendiant que je connaisse Il est le fléau des métis, qui sont industrieux à la chasse, et courageux à en soutenir les fatigues ; aussi les Sauteux les poursuivent-ils pour vivre presque exclusivement à leurs dépens. Le manque d'abondance me décida à ne retenir qu'un homme et une traîne, et à renvoyer l'autre homme avec ses chiens, afin d'épargner la dépense de vivres. J'exerçai les fonctions du ministère parmi les métis, mais les Sauteux qui s'y trouvaient et que je connaissais de vieille date, furent insensibles, comme ils l'avaient toujours été. Cependant je leur parlai assez fortement pour espérer, qu'avec la grace, ces semences pourront germer par la suite.

Je désirais de là traverser à un point de la rivière à la Souris, dans la direction Nord-Ouest, où se trouvait un camp de métis. Je partis donc de la tête de la montagne avec celui de mes jeunes métis qui m'avait paru le plus agile. L'atmosphère était chargée d'une épaisse brume ; cependant, à l'aide d'une aiguille aimantée j'espérais que nous pourrions nous diriger juste ; mais hélas! je m'aperçus que presque aussitôt après notre départ, mon jeune guide s'écartait et ne voulait pas se fier au compas. Il disait se reconnaître partout, et assurait qu'on allait arriver, avant la nuit, au but désiré. Nous marchâmes ainsi, à la raquette, jusqu'à soleil couchant ; alors le vent s'éleva et une poudrerie effrayante nous força de nous arrêter. Nous étions au milieu d'une immense prairie, sans bois, sans feu, sans abris ; nous n'avions ni bu ni mangé depuis notre départ ; mon compagnon avait même oublié

ses couvertures. Il ne nous restait qu'une robe de bœuf et une couverte. Nous fimes un trou dans la neige, et nous pressant l'un contre l'autre, nous nous y blottîmes du mieux qu'il nous fut possible. En moins de cinq minutes, une masse de neige nous recouvrait et une humidité froide mouillait nos habits. Néanmoins, la fatigue extrême et la faiblesse suppléant au bien-être, nous sommeillâmes un peu. Le lever était redoutable. Un froid vif avait succédé à la tempête, et nous sentions nos habits humides. Cependant, il n'y avait pas à hésiter, il fallait marcher. Mon avis était de rebrousser chemin ; mais mon guide ne pouvait supporter l'idée de la confusion qu'il éprouverait, à retourner ainsi, et me faisait toujours espérer que nous étions près. Nous marchâmes donc jusqu'à dix heures, et nous nous trouvâmes alors sur une butte très élevée ; et n'apercevant devant nous, à perte de vue, qu'une mer de neige sans apparence de bois, je réussis à persuader à mon compagnon de nous en retourner. La distance nous paraissait longue, et nos jambes étaient affaiblies par le manque de nourriture ; de plus, une transpiration forte et constante, depuis deux jours, avait excité en nous une soif ardente, qui nous tourmentait encore bien plus que la faim. Mon compagnon s'était gelé un doigt des pieds ; pour moi, je m'étais gelé et dégelé le nez, quatre fois, malgré tous les soins que je pus prendre de me défendre du froid................................

....

Nous marchâmes ainsi, tout le jour, avec une vigueur que soutenait l'idée du péril. Vers 4 heures de l'après-midi, un nuage épais se forma rapidement du côté du Nord-Est ; la vitesse avec laquelle les nuages s'assemblaient, nous fit présumer que nous allions prochainement rencontrer une formidable tempête. En effet, vers le coucher du soleil, une neige abondante, qui semblait rouler de la montagne, était poussée par le vent avec une telle impétuosité, que les chiens, ne pouvant plus respirer, se blottirent dans la neige et refusaient de marcher. En même temps mon guide, se tournant vers

moi, me déclara qu'il lui était impossible de continuer, ne pouvant plus respirer; force nous fut de camper ainsi. Pour cette fois, il y avait du danger pour nos vies. Tous nos habits étaient couverts de neige et nos couvertures aussi; les secouer était peine perdue, nous étions comme noyés dans un tourbillon de neige. Nous nous couchâmes ainsi, pressés l'un contre l'autre, essayant de nous réchauffer; en un instant, nous étions couverts d'une masse épaisse de neige qui nous rendait impossible tout changement d'attitude; la neige de nos habits fondant, l'eau coulait de nos casques le long du cou et sur le corps; la fatigue des jambes et la faiblesse nous faisaient éprouver des crampes, d'autant plus douloureuses que nous ne pouvions changer de position; nous étions dans une torture inexprimable; cependant, mon compagnon de voyage, épuisé, tomba dans une torpeur mortelle. Il dormait d'un profond sommeil; le vent venant à tomber, vers minuit, je parlai de partir, mais en vain; enfin effrayé du danger de voir périr bientôt mon infortuné compagnon, je brise, non sans beaucoup d'efforts, la masse de neige dans laquelle nous étions, et je le force de se lever avec moi. La poudrerie avait cessé, mais un froid de 30° de Réaumur roidissait nos habits humides. Nous chaussons nos raquettes et nous nous enveloppons de ce que nous avions de couvertures; puis, brisant la neige qui couvrait nos chiens tout attelés, nous mettons à profit ce qui nous reste de vigueur. Nous appercevions de près la montagne de la Tortue, d'où nous étions partis, et nous marchâmes ainsi de toutes nos forces jusqu'à 4 heures du matin, que nous arrivâmes aux maisons d'où nous étions partis, il y avait deux jours, et depuis lequel temps nous n'avions ni vu de feu, ni bu, ni mangé. Ce qui nous réjouit davantage fut la vue du feu. Mais mon sang était tellement refroidi que je n'en pus d'abord supporter l'effet; une sueur froide couvrait mon front, un étourdissement extrême me força de sortir et ce ne fut que graduellement que je pus revenir de cet état de malaise. Pendant tous ces dangers, je n'avais éprouvé aucune

inquiétude pour moi-même ; ayant pris toutes les précautions que la prudence demande, ayant réglé les affaires de la mission avant mon départ et fait mon testament, laissant à ma place un confrère pieux et zélé. Dans l'étroite prison où je me trouvais dans ces nuits rigoureuses, je ne dirai pas les douceurs que j'éprouvais d'avoir quelque chose à mêler aux souffrances du Rédempteur de tous les hommes : heureux, si le sacrifice de ma vie lui eût été agréable !

Toute cette petite peuplade avait éte dans une grande anxiété à mon sujet, vu la rigueur du temps depuis mon départ. Il était attendrissant d'être témoin de leur compassion en apprenant nos aventures ; la générosité naturelle des métis et leur attachement à leurs pasteurs leur faisaient apprécier davantage ces courtes souffrances.

Après l'office du bréviaire et le St. Sacrifice de la messe, je rebroussai chemin vers le mont St. Paul, renonçant à voir ceux que j'avais tant désiré de visiter. Le lendemain, j'avais à faire une route d'environ vingt lieues vers le Sud-Ouest, en prairie nue; mais pour cette fois, on ne consentit plus à me laisser aller seul, et encore moins me permit-on de marcher. Plusieurs jeunes gens alertes, et des traineaux m'accompagnèrent. Comme nous approchions du quartier d'hiver, des buttes de sable du bout du bois de la Rivière à la Souris, nous ralentîmes notre marche pour donner le temps à un avant-coureur d'aller annoncer notre venue. A notre arrivée, tous étaient sous les armes, rangés en deux lignes pour nous recevoir ; une décharge d'artillerie fut le signal de leur joie. Environ 400 âmes étaient autour de moi, me témoignant à l'envi la joie qu'ils éprouvaient de me voir au milieu d'eux, et m'exprimant leur compassion pour le froid et les fatigues que j'avais endurés pour venir les visiter.

En arrivant, je me mis à l'ouvrage, et je fus constamment occupé, la plus grande partie de la nuit et le lendemain. Ne pouvant séjourner dans ce poste

qu'un jour et deux nuits, ce ne fut que pendant la deuxième nuit qu'il me fut possible de parler à quelques Assinibwans qui se trouvaient réunis aux métis. Je désirais visiter cette nation nombreuse et leur parler à tous ; mais les animaux des prairies ayant pris une autre direction que celle qu'ils avaient cru prévoir, la disette les força de se disperser, et ce ne fut qu'avec misère que dix familles atteignirent le camp des métis. Une première entrevue avec une nation que l'on n'a jamais visitée nécessite toujours une instruction longue, quelque laconique que l'on puisse être. Ils écoutèrent tous avec la plus grande attention ; après quoi, le plus ancien d'entre eux répondit en peu de mots : " Mon père, depuis longtemps nous entendons " parler de toi, par nos parents les métis et par les " Sauteux nos alliés, sans jamais pouvoir te rencontrer. Aujourd'hui, enfin nous entendons ta " parole, nous entendons des choses que jamais " encore nous n'avons entendues. Nous t'écoutons " avec plaisir, et la fatigue et le froid que tu as " endurés pour venir jusqu'à nous nous prouvent " que tu désires sincèrement notre bonheur. En " nous parlant de baptiser nos enfants et de les instruire, il nous semble que tu nous demandes à les " embrasser ; enfin, je pense que si toute ma nation " entendait tout ce que tu viens de nous dire, aucun " de nous n'hésiterait à faire baptiser ses enfants et " à se faire instruire. "

Un chef sauteux, qui s'était réuni à cette assemblée, ajouta : " Depuis que j'ai appris tes aventures, je suis devenu rêveur, et je ne puis m'expliquer comment tu t'es exposé à tant de fatigues, " de froid et de misères, sans autre intérêt que celui " de nos âmes ; ces pensées m'absorbent, me frappent au cœur ; et ces pensées ne m'occupent pas " seulement pendant le jour, mais même la nuit ; " je n'ai fait que rêver à toi la nuit dernière ; je te " le déclare, je vais prier ce printemps, à mon retour " à Pimbina. "

Il fallut parler du retour qui devait laisser dans

l'ennui mes chers métis, que mon arrivée avait tant réjouis. Cependant, les enfants nés depuis l'automne avaient été baptisés ; les justes avaient été nourris du pain des forts, et chacun avait mis ordre aux affaires de sa conscience avec une ferveur bien capable de me récompenser de ces quelques misères qu'ils appréciaient tant. J'avais fait environ 200 lieues de marche pour retourner chez eux, et il m'en restait environ 200, pour retourner à Pembina-Marianopolis.

Après avoir été salué à mon départ, comme je l'avais été à mon arrivée, je me remis en marche, non sans éprouver un serrement de cœur, qui me faisait regretter la déplorable nécessité où sont tous ces pauvres gens d'hiverner ainsi à d'immenses distances des églises et loin de tout secours religieux, même en temps de maladie. D'ailleurs, l'état d'incertitude de ce genre de vie est inquiétant et devient de plus en plus dangereux. La chasse du bison ne peut manquer que de devenir moins abondante, à mesure que les peuples civilisés s'avancent. On voyait, il n'y a pas très-longtemps, les belles prairies qui s'étendent depuis Galena jusqu'à Chicago, couvertes de bisons et de dindes ; ils ont maintenant quitté pour toujours les bords du Mississipi. Comme la chair de la vache est préférable à celle du bœuf, et que les meilleures robes de commerce sont les peaux de vaches, c'est toujours sur elle que le chasseur tente. Dans le cours de cet hiver, il s'est tué plus de deux milles vaches près de Pembina ; toutes ces vaches devaient avoir veau au printemps ; c'est assez dire, 4000 animaux détruits.

Les chasseurs en hivernant ainsi à la suite des bisons ont, outre l'avantage de vivre dans l'abondance de viande fraîche, le profit des chasses de la pelleterie. Le loup, le renard, le chien de prairie, le lièvre de prairie et le loup-cervier sont abondants ; alléchés par les carcasses des animaux, ils se prennent facilement au piége. Le revenu des robes de bœuf devient aussi assez considérable. Quoique les pelleteries et les robes de bœuf soient à bas prix

ici, un chasseur fait communément de 20 à 30 livres sterlings par sa chasse d'hiver. Quelqu'un a fait jusqu'à 120 livres sterlings en pelleteries.

Jusqu'alors, un froid aigu et de grosses poudreries avaient signalé chaque jour ; mais, pour notre retour, nous eûmes trêve de mauvais temps. La neige durcie par le vent et le froid portait les hommes comme les chiens ; nos provisions étant consommées, nos voitures se trouvaient presque allèges, ce qui nous mettait dans la possibilité de nous faire traîner de temps en temps, pour reprendre haleine. De retour à la *Rivière-Longue*, je trouvai ce camp grossi, depuis mon passage, d'un grand nombre de métis et de sauvages. J'y trouvai, entre autres, quelques-uns de mes chers néophytes de mon ancienne mission de St. Paul, rivière Assinibwan, possession britannique, lesquels se présentèrent à moi, confus mais confiants, et déclarant que, depuis que les évènements m'avaient enlevé du milieu d'eux, aucun prêtre ne s'était occupé d'eux ; que voyant cela, ils s'étaient laissés aller au désespoir et s'étaient de nouveau enfoncés dans les déserts, pour y vivre comme avant, espérant néanmoins de me rencontrer dans quelques-unes de mes courses. Plusieurs de ces chers Sauteux avaient été si fidèles à leurs engagements, et aux principes de leur foi, que malgré ce laps de temps (2 ans), ils eurent le bonheur d'être admis à la table sainte.

Vous dire combien j'étais heureux de les revoir, d'apprendre d'eux-mêmes, avec cette naïveté qui leur est propre, leurs aventures, les dangers qu'ils avaient courus pour leur foi parmi les infidèles, et leur fermeté inébranlable, c'est plus que je ne pourrais faire. Plus d'une fois j'ai admiré, avec consolation, les heureux effets de la grace et la fermeté merveilleuse de nos néophytes, en différentes missions. Personne n'ignore l'impérieuse inclination des sauvages vers le vice de l'ivrognerie ; la compagnie de la Baie-d'Hudson, qui sait en tirer parti, leur fournit des occasions fréquentes. J'ai vu un

néophyte refuser d'aller recevoir le payement d'une dette, pour ne pas s'exposer à la tentation ; car il savait qu'il y trouverait du rum !

Le flambeau de la foi, qui semble s'être éteint dans des pays où il brilla jadis avec tant d'éclat, va répandre sa bénigne lumière sur ce vaste territoire. Satan, depuis longtemps paisible possesseur de tant de pauvres peuples qui dormaient dans les ténèbres de l'ignorance et de l'idolatrie, va fuir, malgré lui, repoussé par la vertu des suffrages et des secours des âmes pieuses, associées à l'œuvre de la propagation de la foi. Votre sollicitude, Monseigneur, va se sentir soulagée par la conversion de ces peuples. En ce moment, plus de 60 catéchumènes sauteux, sans compter les enfants des métis, se font instruire ici. Aussitôt que nous en aurons les moyens, la tribu des Assinibwans se joindra à eux. Les Mandanes nous attendent avec impatience. Tout ceci, sans doute, vous réjouit, et vous plonge dans une autre sollicitude, celle de trouver des moyens pour faire face à tous ces besoins. J'ai eu quelques secours de nos amis du Canada, Votre Grandeur en recevra, j'espère, de ses nombreux amis d'Europe.

Nous arrivâmes à Pembina pour l'ouverture de la Neuvaine de St. François-Xavier, qui se fait ici au commencement du carême ; ayant entendu les confessions de plus de 300 personnes, administré le sacrement de la Ste. Eucharistie à 105, béni un mariage et baptisé 9 enfants. La vue de notre petite chapelle me réjouit ; c'est le sentiment qu'on éprouve d'ordinaire après ces longs voyages dans le désert ; quoique décente, vu notre pauvreté, il s'en faut de beaucoup qu'elle soit assez grande. Nous assemblons des matériaux, en attendant des secours. Il en faudra une au pied de la montagne de Pembina, et je ne sais comment on s'y prendra pour tous ces ouvrages. Je tâcherai de collecter des secours parmi les métis ; mais ils sont si pauvres, généralement, qu'il n'y a que peu à attendre de leur bourse.

Votre Grandeur voudra bien faire connaître nos

besoins au conseil de la propagation de la foi de Paris et de Lyon ; car c'est toujours la France, malgré ses malheurs, qui est l'espoir et le soutien de la foi jusqu'au bout du monde.

Je regrette, Monseigneur, que, par manque de temps, par incapacité, je me voie forcé de vous adresser ce rapport avec les imperfections qu'il contient; je m'en repose sur votre indulgence, et j'espère que vous voudrez bien accepter les sentiments d'affection et de respect avec lesquels j'ai l'honneur de me souscrire,

De Votre Grandeur,

Le très-humble et dévoué serviteur,

G. A. Belcour, Ptre.



MISSION DE L'ILE A LA CROSSE.

Extrait d'une lettre du R. P. Taché, O. M. I., missionnaire de l'Ile a la Crosse.

....


Je suis actuellement avec le Père Faraud, qui doit me quitter dans une quinzaine de jours pour aller passer l'hiver dans la mission d'Athabaska. Je resterai donc seul, et, grâce à mes dispositions pour l'hermitage, cette perspective ne m'effraie pas, quoiqu'elle soit peu riante. Depuis un mois et demi, nous ne nous occupons que de planches et de cloisons qu'il faut, bien entendu, confectionner de nos propres mains. Je vois qu'il m'est absolument impossible de songer à la construction d'une chapelle, quelque pauvre qu'elle pût être. Les ressources des missions ne le permettent pas. Cette pénible impuissance m'afflige beaucoup. Je m'étais toujours flatté qu'un petit clocher s'élèverait dans notre mission, pour attester que la religion avait assis son empire pacifique au milieu des épaisses forêts que nous habitons.

Une petite église tant soit peu appropriée eût été pour nous une grande consolation, et pour nos sauvages un grand encouragement. Mais hélas ! ce désir bien légitime ne peut se réaliser ! Comme néanmoins il nous faut absolument un local pour réunir les sauvages, voici le plan que j'ai adopté. Nous possédons une maison de 36 pieds sur 24 et une autre de 20 pieds carrés. La première nous a jusqu'ici servi de demeure ; je la cède au *Bon-Dieu*, quoiqu'avec honte, puisqu'elle n'a que des enduits de terre et des châssis de parchemin, et que de plus je n'ai pas une seule planche pour en orner l'intérieur, et la rendre tant soit peu digne du saint usage auquel je la destine.

Sortant de notre demeure, je trouverai un gîte dans cette autre maison de 20 pieds dont je viens de parler. Nous l'avons, mes chers confrères et moi, construite à la sueur de nos fronts, l'été dernier, et elle a servi depuis d'habitation à nos domestiques. Comme les faibles ressources des missions nous ont obligés à renvoyer nos hommes, et à prendre à leur place deux tout jeunes gens, dont le grand mérite est de ne savoir rien faire et conséquemment de ne point nous coûter cher, nous avons bravement et habilement construit pour eux une demeure, dont les vastes dimensions sont de quinze pieds en longueur et d'autant en largeur.

Quand je vous ai dit que je passerais l'hiver seul, je voulais dire, sans autre prêtre; car il m'est arrivé, la semaine dernière, un autre membre de notre communauté, un frère convers; c'est le frère Dubé, que vous avez peut-être vu à Boucherville. Vous vous souvenez, peut-être, que lors de notre départ de Kamouraska, en 1830, un tout petit garçon conduisit notre voiture jusqu'à la Rivière Ouelle. Ce petit garçon, c'est le frère Dubé, qui me rendit alors ce service et qui m'en rend actuellement bien d'autres. Ce bon frère est pour moi un compagnon bien agréable, d'abord parce que nous sommes unis par les liens de la charité mutuelle qui doit animer tous les membres d'un corps religieux, ensuite parce qu'ayant été élevé à Kamouraska et ayant demeuré à Longueil, nous pouvons parler ensemble de personnes bien chères et de lieux qui intéressent.

J'ai été bien flatté d'apprendre la magnificence de votre église et le talent avec lequel M. Berlinguet l'a embellie. Si j'avais à éprouver quelque peine, ce ne serait pas parce que je suis jaloux de votre bonheur, mais parce que le Dieu, pour lequel s'élèvent de si beaux édifices dans le pays qui m'a vu naître, en mériterait bien de semblables dans le coin du monde où il m'a appelé à faire connaître son saint nom. Prions-le, pour qu'il nous donne les moyens de faire pour sa gloire plus que nous n'avons pu faire jusqu'ici.

MISSION DE LA RIV. AUX TOURTRES.

Lettre du R. P. Fremiot, Missionnaire de la Compagnie de Jesus.

J. M. J.—Rivière-aux-Tourtres (Lac Supérieur), 18 février 1850.

MON RÉV. PÈRE, P. C.

....



OILA 2 mois et demi que les lettres eussent dû venir du Sault Ste. Marie, et nous sommes sans nouvelles. Si les courriers eussent péri dans le lac, nous devrions en avoir avis. Quoiqu'il en puisse être, je me flatte que vous êtes tous bien portants, et en lieu de sûreté. Que je désirerais avoir de vos nouvelles au long et au large! Nous sommes ici si solitaires, si sauvages! On dirait que nous sommes exilés du commerce des hommes. A la lettre, je ne suis plus du monde: que ne puis-je, en revanche, être tout à Dieu! Que les philosophes qui raisonnent à perte de vue sur l'origine de la société, s'en viennent donc hiverner, au moins une fois dans leur vie, au sein de nos forêts. Ils y verront quelques loges éparses à de longues distances; et, dans ces loges, un homme qui part souvent à jeûn dès le matin, le fusil sur l'épaule, cherchant quelque gibier, dressant des piéges, des lacets aux lièvres, son unique nourriture; au loup-cervier, au foutreau, à la loutre, à la martre, au rat-musqué, dont les peaux sont tout son or. C'est avec cet or qu'il se procurera, au printemps et

en automne, des habits, de la poudre, de la ficelle, etc., pour recommencer ensuite la même vie. Souvent, cette année surtout que les lièvres sont extrêmement rares, souvent après avoir marche tout le jour, il n'a rien à rapporter le soir à sa femme et à ses enfants, occupés pendant le jour à bucher, à préparer les peaux. Le lendemain, il lui faut donc repartir à jeûn, et peut-être le soir, il rapportera 10 à 19 lièvres qui seront dévorés sur le champ ; car les estomacs sont vides, et il n'y aura ni pain, ni patate, ni même de sel. Quelquefois ce sont les hommes seuls qui s'en vont ainsi à la chasse. Ainsi sont partis dernièrement presque tous ceux du fort William. Je vous citerai deux frères, l'un de 15 et l'autre de 17 ans environ. Les voilà partis pour 4 mois, sans autre provision qu'un fusil, et une petite hache pendue à la ceinture. Tous les soirs, il leur faudra faire leur loge avec des branches de sapin ; et, s'il ne fait pas trop froid, ils ne prendront pas même cette peine : ils se contenteront d'étendre quelques branches sur la neige pour y passer la nuit, faisant rôtir au feu quelques lièvres, s'ils en ont trouvé, pour se remettre ainsi des fatigues de la journée. Ils ne coucheront pas deux nuits à la même place. Ils ne verront peut-être pas d'individu humain durant ces 4 mois. Cette vie, ils l'avaient commencée avec la Toussaint, ils sont venus se reposer un mois au fort. Deux autres de leurs frères étaient repartis plus tôt : l'un de ceux-ci n'a que 12 à 13 ans ; son occupation sera de tendre des collets pour prendre des lièvres. Et ces gens se croient, ou du moins se disent heureux ! Et si quelqu'un meurt, c'est alors seulement qu'on dit de lui : *Kitimagisi* " il est misérable ! " Pauvres gens ! ils disent beaucoup plus vrai qu'ils ne pensent : sans doute, ils sont misérables dès cette vie, mais c'est à la mort seulement qu'ils sont véritablement à plaindre, puisque leur malheur est sans ressource. Oh ! qui me donnera de les arracher, tous tant qu'ils sont, à cette perte fatale ! Que dis-je ? si j'en sauvais mille, je dirai même si j'en sauvais cent en dix ans d'apostolat, je me croirais trop heureux. Hélas ! mon révérend père, si

mes souhaits se bornent à si peu, jugez jusqu'où se monte la réalité ! Pauvre race, que je plains et que j'aime ! car, à sa voluptueuse indolence elle joint de nobles qualités, des sentiments généreux. Du reste, je n'ai pu jusqu'ici la pratiquer assez, pour la juger; et cependant j'ai eu lieu d'admirer déjà plus d'un héroïsme enfanté par la religion.

Dernièrement j'ai eu la consolation de régénérer dans les eaux du baptême une vieille femme, venue cet automne du lac Wipigong. Je l'avais instruite durant trois semaines, une heure par jour. Vous jugerez de la sincérité de sa conversion par ces deux petits traits. Le premier, c'est qu'avant son baptême, bien que je lui eusse enseigné qu'il lui suffisait d'avoir la contrition de ses péchés sans en faire l'aveu, elle ne fut pas tranquille qu'elle ne m'eût déclaré deux choses qui lui tenaient plus au cœur. Le second, c'est qu'après son baptême elle nous fit cadeau des insignes superstitieuses de son défunt mari, à savoir : d'un ornement de tête formé de plume, lequel se lie autour du front en forme de couronne et descend par derrière jusqu'aux genoux, et aussi d'un oiseau arrangé en guise de sac ; l'un et l'autre servent pour le *Mitéwiwine*. C'est une cérémonie religieuse qui joint le ridicule à l'absurde ; c'est une espèce d'initiation mystérieuse, où quelques vieillards s'arrogent le domaine de la vie, et sont censés conférer à l'initié le privilége d'une longue xistence. Tout l'art de ces jongleurs se réduit à soutirer un salaire assez considérable aux dupes de leur charlatanerie.

U. M. Fremiot, P. J., Mis.

MISSIONS DES TOWNSHIPS.

Les Sociétés de Colonisation, organisées dans le cours des deux dernières années, ont encouragé beaucoup de familles catholiques à se porter vers les townships de l'Est. Aujourd'hui un grand nombre de nos co-religionnaires se trouvent dispersés au milieu des bois qui s'étendent des limites des seigneuries, jusqu'aux frontières des Etats du Maine, du New-Hampshire et du Vermont. Les missions de Stanfold, de Somerset, d'Arthabaska, de Halifax, fondées depuis plusieurs années, ont pris de l'accroissement, et ressembleront bientôt aux anciennes paroisses des bords du St. Laurent. Plusieurs autres ont été établies, à mesure que les circonstances l'ont exigé ; et le temps n'est peut-être pas éloigné, où cette belle portion du Canada renfermera une forte population catholique et un grand nombre de paroisses.

Tring possède un missionnaire, depuis près de deux ans. Cette mission s'étend sur une longueur d'environ treize milles, et sur une largeur de sept ou huit milles ; elle renferme environ 500 communiants. Les habitants de cette localité ont bâti une assez jolie chapelle, de 70 pieds de longueur sur 28 de largeur ; et un presbytère de 35 pieds sur 28.—Le township de Tring, quoiqu'en général un peu montagneux, contient des terres propres à la culture. Les forêts, dans les parties élevées, étant presque entièrement composées d'érables, permettent aux colons d'y établir des sucreries considérables. Les savanes, ou parties basses, fournissent en grande quantité le pin, l'épinette, le cèdre, le frêne, le sapin, et généralement tous les bois nécessaires aux constructions. Les nombreuses ramifications d'un bras de la rivière Chaudière, qui sillonnent le township de Tring, fournissent de puissants pouvoirs d'eau pour les moulins. Les larges fonds qui s'étendent

sur chacune des rives de ce bras permettront d'y établir de magnifiques prairies ou d'excellents pâturages.

Lambton.—Un missionnaire réside à Lambton depuis un peu plus de deux ans ; il est en même temps chargé de la desserte de Forsyth et d'Aylmer. Situé sur les bords du beau lac de St. François et offrant d'excellentes terres, Lambton a vu sa population s'accroître très rapidement. Tous les ans, de nombreux colons laissent les anciennes paroisses de St. Henry, de St. Charles, de St. Michel, pour aller ouvrir des terres dans ce township. Les trois missions de Lambton, de Forsyth et d'Alymer renferment déjà près de 1200 communiants. Lambton possède un presbytère et une chapelle de 60 pieds sur 30. Forsyth a aussi sa chapelle.—Le courant de la colonisation continuant à se porter vers ce point, en peu d'années le lac St. François sera bordé d'une chaine d'établissements florissants, où la religion et la patrie compteront de nombreux enfants.

Lac Aylmer, Wotton, Stratford, Weedon, Winslow, Garthby.—Ces différentes localités sont desservies par MM. les missionnaires de Halifax, dont les courses s'étendent jusqu'à 15 et 16 lieues de leur principale résidence.—Des colons se sont fixés depuis une couple d'années, sur les bords du Lac Aylmer, qui fait suite au Lac St. François. Grâces à la générosité et à l'activité de M. Arcand, agent du gouvernement, une chapelle a été élevée ; et un presbytère est en voie de construction. Pendant ses missions dans cette partie, le missionnaire a toujours reçu la plus bienveillante hospitalité chez ce digne monsieur.—Weedon renferme bon nombre de cultivateurs canadiens, dont plusieurs sont déjà dans un état d'aisance.—Dans Stratford et Winslow, l'on a aussi fait des commencements de colonisation, qui promettent d'heureux résultats.—Le township de Wotton, qui a été ouvert l'année dernière aux colons canadiens, en a reçu beaucoup venant principalement de Gentilly, de Békancour et de St. Grégoire. Deux places de chapelles ont déjà été choisies dans ce township ; et l'on est en

voie de commencer une de ces chapelles.—Garthby est habité principalement par des famillles qui ont laissé Québec, pour aller demander à la forêt la subsistance que la ville ne pouvait leur procurer.

Pour l'œuvre de la colonisation, il serait de la plus haute importance de pouvoir fixer un missionnaire au centre de ces nouveaux établissements. Le canadien, catholique avant tout, se trouve mal à l'aise lorsqu'il n'a pas près de lui les secours de la religion, pour adoucir ce que ses travaux peuvent avoir de pénible. Aussi est-il certain que la présence d'un prêtre en ces lieux y attirerait un grand nombre de cultivateurs des anciennes paroisses, qui hésitent à aller se fixer loin des églises. Comme les nouveaux colons, forcés d'appliquer leurs faibles capitaux au défrichement de leurs terres, ne pourraient guères être en état de subvenir aux dépenses nécessaires pour l'entretien de ce missionnaire, pendant plusieurs années l'œuvre de la propagation de la foi serait appelée à fournir les fonds requis pour cet objet. L'érection de chapelles forcera encore de faire appel à sa libéralité. Voilà donc pour elle un surcroît de dépenses, qu'elle ne pourra faire qu'autant que la libéralité des associés les engagera à venir à son secours.

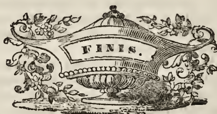
La mission de SHERBROOKE, trop populeuse et trop étendue pour ne former qu'une seule desserte, a été partagée en deux. Un missionnaire continue de résider à Sherbrooke, tandis qu'un autre a été placé à Shipton pour les besoins spirituels des townships de Shipton, de Melbourne, d'Ely et de Tingwick.—Au missionnaire d'Artbabaska est confiée la charge de St. Norbert et de St. Christophe, dont la population a pris, ces dernières années, un accroissement considérable.

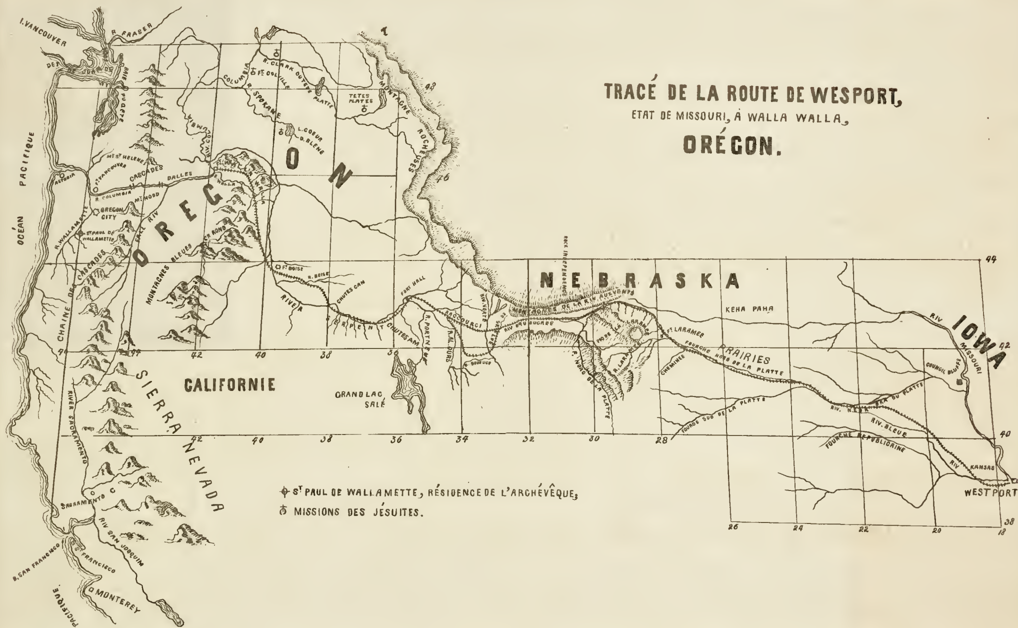
Bientôt le township MAILLOUX pourra être ouvert à la population surabondante des Seigneuries qui se trouvent dans le comté de Bellechasse ; ce sera le premier anneau d'une chaine d'établissements qui, avec le temps, seront poussés jusqu'au lac Mégantic.

SAGUENAY.—Dans deux ou trois ans, grâces aux sociétés de colonisation, et aux sacrifices patrio-

tiques de MM. Boucher, curé de St. Ambroise et Hébert, curé de St. Paschal, les townships qui avoisinent les bords du beau lac St. Jean seront prêts à recevoir quelques centaines de familles. Déjà, par les soins de ces deux messieurs, les travaux de défrichement ont été commencés ; une grande étendue de terre sera ensemencée le printemps prochain ; des moulins vont se construire ; des bâtiments s'élever. A l'arrivée des colons, plusieurs paroisses seront prêtes à se former. Là, aussi il faudra quelques prêtres dont l'entrétien devra, dans les premières années, retomber sur la société de la propagation de la foi.

Comme canadiens et comme catholiques, les membres de la soc. de la prop. de la foi, doivent comprendre combien il est important de favoriser ces établissements, où nos compatriotes pourront sans quitter leur pays, sans être privés des secours de notre sainte religion, obtenir des avantages matériels égaux, et peut-être supérieurs à ceux que leur offrent les états voisins. Sous la conduite du prêtre-missionnaire que leur aura procuré la charité de leurs pères et de leurs frères, encouragés par ses exhortations, guidés par ses conseils, les jeunes canadiens se fixeront sur le sol de la patrie, sans être tentés d'aller arroser de leurs sueurs une terre étrangère, où ils seraient exposés à perdre leur foi, et à oublier les leçons de vertu reçues sous le toit paternel.




TRACÉ DE LA ROUTE DE WESPORT,
ETAT DE MISSOURI, À WALLA WALLA,
ORÉGON.
OREGON
NEBRASKA
IOWA
CALIFORNIE
SIERRA NEVADA
OCÉAN PACIFIQUE
I. VANCOUVER
R. FRASER
BAIE PUGETTE
ASTORIA
F.t VANCOUVER
CASCADES
DALLES
R. COLUMBIA
M.t HOOD
OREGON CITY
R. WALLAMETTE
S.t PAUL DE WALLAMETTE
CHAINE DES CASCADES
MONTAGNES BLEUES
M.t S.t HELENE
WALLA WALLA
R. SPOKANE
COLUMBIA
R. CLARK
F.t COLVILLE
TETES PLATES
L. COEUR D'ALENE
MONTAGNE ROCHEUSES
F.t BOISE
R. BOISE
RIVE A SERPENT
CHUTES CAN
CHUTES AM
FORT HALL
R. PORTNEUF
R. M. OURS
RACCOURCI
RIV. VERTE
RIV. EAU SUCRÉE
MONTAGNES DE LA RIV. AUX VENTS
ROCK INDEPENDENCE
F.t LARAMEE
R. LARAMEE
KEHA PAHA
PRAIRIES
FOURCHE NORD DE LA PLATTE
FOURCHE SUD DE LA PLATTE
CHEMINEE
COUNCIL BLUFFS
RIV MISSOURI
RIV. NEBR. ou PLATTE
RIV. BLEUE
FOURCHE REPUBLICAINE
RIV KANSAS
WEST PORT
GRAND LAC SALÉ
RIVER SACRAMENTO
SACRAMENTO C.
RIV SAN JOAQUIM
S.t FRANCISCO
B. SAN FRANCISCO
MONTEREY
PACIFIQUE
48
46
44
42
40
38
36
34
32
30
28
26
24
22
20
18
S.t PAUL DE WALLAMETTE, RÉSIDENCE DE L'ARCHEVÊQUE,
MISSIONS DES JÉSUITES.
T. IRELAND. LITH MONTREAL.

